VOYAGE EN ESPAGNE.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

VOYAGE
EN ESPAGNE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787,

PAR JOSEPH TOWNSEND,

Contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays; le tableau de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de la population, des taxes et revenus de cette contrée, et de ses diverses institutions;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2e ÉDITION,

PAR J. P. PICTET-MALLET, DE GENÈVE;

ORNÉ D'UN BEL ATLAS DE VINGT-DEUX PLANCHES,

Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal, dressée d'après Don *Lopez* et *Tofino*, et assujétie aux nouvelles observations; par P. LAPIE, Ingénieur-Géographe; plusieurs vues, plans, cartes, etc.

TOME PREMIER.



PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT-DE-LODI, N.° 3.
1809.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

DANS ce moment où tous les regards sont tournés vers l'Espagne, vers ce royaume jadis si florissant, plongé depuis long-temps dans un sommeil presque léthargique, et qui est appelé à reprendre, sous un nouveau gouvernement, la place qu'il doit tenir parmi les puissances de l'Europe; dans ce moment, dis-je, où les relations doivent se multiplier entre les Français et les Espagnols, le public recevra peut-être avec intérêt la traduction d'un Voyage en Espagne, dans lequel l'auteur nous fait connaître ce pays, son agriculture, ses principales fabriques, sa population, son commerce et ses diverses institutions.

Ce voyage, quoique publié en Angleterre depuis plusieurs années, n'a cependant point vieilli. L'Espagne depuis long-temps est restée stationnaire; son agriculture ne s'est point perfectionnée; ses manufactures se sont peu multipliées; ses mœurs n'ont point changé : l'Espagnol dédaigne trop tout ce qui vient de l'étranger, pour mettre à profit les lumières qu'il pourrait en tirer : aussi l'Espagne est-elle encore de nos jours telle qu'elle était au moment où a écrit Townsend.

Un séjour de quelques années en Espagne, m'a mis à même d'apprécier l'exactitude de notre auteur, et l'utilité d'un pareil ouvrage pour diriger les voyageurs qui se proposent de visiter l'Espagne. Je puis donc espérer que, quoique M. Bourgoing nous ait donné son excellent *Tableau de l'Espagne*

moderne, le lecteur me saura quelque gré de lui faire connaître, sous d'autres points de vue, cette partie de l'Europe si belle et trop peu visitée. On voudra bien se ressouvenir, en lisant ce voyage, que Townsend écrivait avant la révolution française, et que cette traduction s'imprimait lors de l'abdication de Charles IV.

Je dois encore relever ici un reproche que M. Bourgoing fait à notre auteur, quand il dit, dans sa préface, « qu'on pourrait lui reprocher un peu de précipitation dans ses jugemens, et un peu trop de confiance dans la crédulité de ses lecteurs ». M. Bourgoing n'appuye cette assertion sur aucun fait, et la justice eût exigé de lui d'ajouter que, malgré cela, il n'avait pas craint de puiser dans son ouvrage, et sans le citer, de quoi enrichir les nouvelles édi-

tions de son *Tableau* de l'*Espagne moderne;* c'est ce dont on pourra se convaincre aisément en comparant ces éditions subséquentes avec la première, qui a paru presque en même temps que le voyage de Townsend.

J'ai ajouté quelques notes dans les endroits où le texte semblait exiger quelque éclaircissement.

NOTE DU LIBRAIRE.

L'Atlas joint à cet ouvrage a été enrichi de planches nouvelles, dont la plupart ont été tirées du bel ouvrage de Cavanilles [1]. La carte générale d'Espagne et de Portugal a été dressée avec le plus grand soin, par *M. Lapie*, ingénieur-géographe, d'après *Don Lopez* et *Tofino*, et assujétie aux nouvelles observations; celle qui porte le n° XIX a été également dessinée par cet habile géographe.

J.-G. DENTU.

[1] *Observations sur le royaume de Valence.*

Rapports de quelques poids, mesures et monnaies anglaises employées dans ce Voyage, avec les poids, mesures et monnaies françaises.

MESURES ANGLAISES.	LEUR VALEUR.							
	Anglaises,			en anciennes mesures de France,			en nouvelles mesures de France.	
	pieds.	pouc.	lig.	pieds.	pouc.	lig.	kilomètre. hectomèt. décamèt. MÈTRE. décimètr. centimèt. millimèt. etc.	
Pied.......	»	12	»	»	11	$3\frac{11}{95}$	0,304 8	*Mesures linéaires.*
Verge (yard)	3	»	»	2	9	9	0,914	
Perche.....	16	6	»	15	5	9	5,029	
Mille......	5280	»	»	4956	»	»	1,610,000	
	pieds carrés.			pieds carrés.				
Acre.......	43560	»	»	38340 ou 1065 tois. car.	»	»	40 ares et $\frac{457}{1000}$	*Mesures carrées ou de superficie.*
	pieds cubes.	pouc. cubes.		pieds cubes.	pouces cubes.		hectolitre. décalitre. LITRE. décilitre. centilitre.	
Pied cube....	»	1728		»	$1427\frac{7}{10}$		28,32	*Mesures de capacité ou de solidité.*
Boisseau (bushel)	1	450		1	$71\frac{1}{4}$		35,69	
Quarter, 8 bois.	10	144		8	570		285,52	
Pinte........	»	$28\frac{7}{8}$		»	$23\frac{17}{20}$		000,473	
Gallon, 8 pintes	»	231		»	$190\frac{4}{5}$		003,784	
Hogshead, 504 p.	8	729		6	1652		238,39	
Tonneau, 4 Hogsheads	33	1188		27	1424		953,56	
	liv.	onc.	grains.	liv.	onc.	grains.	miriagram. kilogram. hectogram. décagram. GRAMME. décigram. centigram.	
Liv. av. du poids.	»	16		»	14	5 51	450,15	*Poids.*
Livre de roy ..	»	12		»	12	» 58	370,19	
Quintal......	112 avoir du poids.			102	15	» »	50,417,00	

MONNAIES.

MONNAIES ANGLAISES.		LEUR VALEUR.				
		liv. tourn.	sous.	den.	fr.	cent.
Farthing.........................		»	»	6,30	»	24
4 farthings...	1 penny.............	»	2	0,13	»	99
12 pences....	1 schelling............	1	4	1,56	1	19
140 s. ou 20 sch.	1 liv. sterling.........	24	2	5,20	23	84
21 schellings..	1 guinée...............	25	16	»	24	99

Tableau des Monnaies, etc., *à la suite de la Préface.*

Rapports des poids, mesures et monnaies de la Castille, avec les poids, mesures et monnaies de France.

Mesures linéaires.

Le *pied* vaut $123\frac{3}{25}$ lignes françaises, ou $277\frac{3}{4}$ millimètres.

La *vara* $369\frac{9}{25}$ $833\frac{1}{3}$.

100 *varas* font $70\frac{11}{100}$ aunes de Paris.

100 aunes de Paris font $142\frac{63}{100}$ varas castillannes.

Mesures de contenance pour les liquides.

Le *cahiz* est la plus grande mesure pour les grains; il contient 12 *fanegas*.

La *fanega* contient 12 *celemines*, que l'on divise en 2, 4, 8, 16, 32 ou 64 parties de *celemines*. Sa capacité est de 2706 pouces cubes français, ou $53\frac{2}{3}$ litres.

100 *fanegas* font $34\frac{186}{1000}$ septiers de 12 boisseaux de Paris.

Le *celemine* est de $225\frac{1}{2}$ pouces cubes, ou $4\frac{17}{36}$ litres.

Il ne faut pas confondre la *fanega* mesure de grains, avec la *fanega* mesure d'arpentage.

Mesures de contenance pour les liquides.

Le *moyo* est la plus grande mesure des liquides à Madrid; il contient 16 *cantaros*, ou 128 *azumbres*.

Le *cantaro* ou *arroba* de vin, contient 8 *azumbres*; sa capacité est de $774\frac{14}{25}$ pouces cubes, ou $15\frac{9}{25}$ litres.

L'*azumbre* contient 4 *quartillos*.

Le *quartillo*, trente-deuxième partie de l'*arroba*, équivaut à un solide de $24\frac{41}{10}$ pouces cubes français, ou $0\frac{48}{100}$ litre.

100 *arrobes* font $1649\frac{3}{4}$ pintes de Paris.

1000 pintes de Paris font $60\frac{615}{1000}$.

Mesures de pesanteur ou poids.

Le *marc* équivaut à 8 onces, ou 4328 grains français, ou $229\frac{28}{53}$ grammes.

La *livre* de 2 marcs 16 onces, ou 8656 grains français, ou $459\frac{19}{53}$ grammes.

100 marcs castillans font $93\frac{21}{25}$ marcs de Paris.
100 marcs de Paris $106\frac{47}{100}$ marcs castillans.
100 livres castillannes $93\frac{21}{25}$ livres de Paris.
100 livres de Paris $106\frac{47}{100}$ livres castillannes.

L'*arroba* de 25 livres castillannes vaut $23\frac{12}{25}$ livres poids de marc, ou 11 kilogrammes et 98 centigrammes.

Le *quintal* est composé de 4 *arrobes*, ou 100 livres castillannes.

MONNAIES.

La *quadruple*, monnaie d'or effective; elle vaut 75 livres de France, et se subdivise jusqu'à un seizième en monnaies effectives.

La *piastre* forte; elle vaut 20 réaux de vellon ou 10 de *plata*; elle se subdivise en demi, quart et huitième de piastre.

La *piezetta* vaut 4 reaux de vellon, environ 20 sous de France.

Le *real de plata* ou demi piecette contient 68 *maravedis;* elle vaut 10 sous de France.

Le *real de vellon*, vingtième partie de la piastre ou 5 sous de France; il contient 34 *maravedis*.

Le *quarto*, 2 liards; *monnaie de cuivre*.

L'*ochavo*, 1 liard; *idem*.

Le *maravedis*, monnaie idéale, est la trente-quatrième partie du *real de vellon*.

La *piastre courante* est aussi une monnaie idéale, qui ne vaut à peu près que 3 francs 75 centimes.

On divise aussi quelquefois le *real de plata* en 34 *maravedis de plata*, au lieu de 68 *maravedis de vellon;* mais à Madrid, on tient généralement les comptes en *reaux* et *maravedis de vellon* (1).

(1) Les rapports ci-dessus sont tirés en partie de la *Bibliothèque britannique*, et en partie du *Guia de Commerciantes*, imprimé à Madrid en 1800.

VOYAGE
EN ESPAGNE.

Voyage depuis les frontières d'Espagne jusqu'à Barcelone.

Quiconque ne l'a pas éprouvé par soi-même, ne peut concevoir la satisfaction et le délice avec lequel un voyageur jète ses regards sur une contrée dans laquelle il est prêt à entrer pour la première fois. Tout l'intéresse ; son attention est agréablement fixée par une riche variété de formes, de productions, de manières et d'habitans, auxquelles il n'est point encore habitué, et qui, à proportion du prix qu'il met à acquérir de nouvelles connaissances, augmenteront à chaque pas son trésor. L'aspect du pays, les produits végétaux, les animaux, tout est nouveau, ou au moins tout a quelque chose de nouveau pour lui ; et les objets même qui lui sont le plus familiers, le frappent par des particularités dues au sol ou au climat, et qui ont souvent pour lui les charmes de la nouveauté.

Dès mon entrée en Espagne, après avoir jeté mes regards de tous côtés, pour prendre une idée générale du pays que j'avais à mes pieds, mon attention fut fixée par un phénomène, alors nouveau pour moi. En montant les Pyrénées, après avoir perdu de vue la pierre calcaire, je n'avais trouvé que du schiste sur toutes les sommités des montagnes; et je jouis en voyant combien le pays qui s'offrait à moi, était redevable, pour ses riches récoltes, à cet heureux mélange de calcaire et de schiste. Ces rocs élevés dans les plus hautes régions, exposés à l'action réunie du froid et de la pluie, brisés et réduits en poudre, sont chassés par les vents, ou entraînés par les torrens; le schiste brisé produit de l'argile, la pierre calcaire de la chaux, et l'un et l'autre fournissant le sable qu'ils contiennent, ils unissent leurs trésors pour enrichir le pays qui est au-dessous d'eux et lui fournir une marne qui se reforme sans cesse.

Jusque-là rien ne m'avait surpris; mais après que j'eus passé les sommités de ces montagnes, et que je fus entré en Espagne, je commençai à descendre au midi; je m'attendais à rencontrer les scènes les plus enchanteresses, les

récoltes les plus riches, et les signes de la plus grande abondance; au lieu de cela, l'aspect du pays, immédiatement au-dessous de moi, me parut désolé et aride, sans le moindre point de vue qui pût intéresser mes yeux ou mon esprit.

Je dois avouer que je fus d'abord tenté d'attribuer cet hideux aspect, à un manque d'industrie chez les habitans, à un vice dans le gouvernement, ou à quelque erreur dans leur économie politique; mais après avoir mieux examiné, je découvris bientôt la cause réelle de cette aridité, dans la nature stérile du sol, et dans le manque de ces deux sources inestimables de végétation, la pierre calcaire et le schiste, que l'on ne voit près des sommités qu'au nord; et dès l'instant où on commence à descendre au midi, le roc change, et on trouve le granit.

Cette circonstance n'est pas particulière aux Pyrénées, elle a été observée dans d'autres grandes chaînes de montagnes; et comme ce fait est très-digne d'attention, il pourra mériter dans la suite une discussion particulière. Le sol qui provient de la décomposition du granit n'est point favorable à la végétation; car,

quoiqu'il contienne toutes les parties constituantes de la marne, cependant le sable prédomine, et l'argile est en si petite proportion, que les pluies et les rosées contribuent peu à la nutrition des plantes, parce qu'elles passent rapidement au travers du sable, ou sont bientôt évaporées et perdues dans l'air. La proportion de ces ingrédiens, que l'on a trouvée être la plus productive, est parties égales d'argile et de terre calcaire, avec un quart du tout de sable siliceux pur. Cette proportion a été établie par les expériences de M. Fillet, comme on peut le voir dans les mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1772.

Il est impossible de passer les Pyrénées sans admirer la sagesse du traité de l'an 1660, auquel elles ont donné leur nom; ce traité fixe les limites les plus naturelles qui puissent exister, l'Océan seul excepté, entre deux grandes nations commerçantes. Il fut une époque où les rivières formaient les limites les plus ordinaires d'un empire; mais dans l'état de civilisation, leur nature a été changée, et elles ont été considérées par toutes les nations comme la partie la plus précieuse de leurs possessions; tandis que les sommités des montagnes,

abondant en passages aisés à défendre; forment une forte barrière contre un pouvoir voisin, une barrière qui est naturellement déterminée par le départ des eaux; et ces sommités étant peu susceptibles de culture, laissent un espace convenable entre les possessions profitables des deux nations voisines.

Les seules productions végétales utiles de ces hautes montagnes de la Catalogne, sont l'ilex et le liège; le dernier est très-précieux à raison de son écorce. Quand ces arbres sont âgés de quinze ans ils commencent à donner une écorce vierge, qui n'est bonne qu'à brûler. Au bout de huit autres années l'écorce s'améliore, mais elle n'arrive à son état parfait qu'à la troisième période, après laquelle, pendant cent cinquante ans, elle fournit tous les dix ans une marchandise propre à être envoyée au marché. La saison pour écorcer ces arbres est en juillet ou août; on prend alors un soin particulier de ne pas blesser l'écorce intérieure.

De Perpignan à la *Jonquière*, village de 627 ames, le premier que l'on trouve après être entré en Espagne, il y a sept lieues ou quatre postes de France. Ici les auberges commencent à montrer leur misère. Les croi-

sées sont sans vitres, et les lits sans rideaux, ont seulement trois planches posées sur des tréteaux pour supporter un matelas.

Il est curieux de voir les paysans exercer leur adresse, en buvant sans toucher l'ouverture de la bouteille avec leurs lèvres; et il est vraiment étonnant de voir la hauteur de laquelle ils laissent tomber la liqueur en un courant continu, sans jamais manquer leur but ni répandre une seule goutte. Pour cela l'orifice d'un des goulots de la bouteille est petit, et dès leur enfance, ils apprennent à avaler comme les Thraces, avec leur bouche entièrement ouverte[1].

Le 10 avril, nous quittâmes le matin de bonne heure la Jonquière, en suivant un chemin pendant long-temps bordé par un petit ruisseau, qui en hiver forme un torrent furieux. Le sol, comme on peut s'y attendre, est un sable stérile. Les terrains cultivés sont couverts de vignes, d'oliviers et de seigle, ceux non cultivés abondent en lièges. Au pied des Pyrénées nous trouvâmes une vallée étendue, par-tout environnée de montagnes, excepté seulement vers la mer, où elle a une

[1] Horace, liv. I, ode 36.

petite ouverture près de *Castillon de Empurias*, dans la baie de Roses. Dans cette plaine assez vaste ou plutôt ce bassin qui, regardé d'en haut, paraît plat et uni, il y a plusieurs montagnes, dont quelques-unes s'élèvent rapidement, et d'autres d'une manière plus douce; elles sont couvertes de différentes espèces de sol, mais principalement de granit décomposé qui, par des circonstances locales, a acquis plus que sa proportion ordinaire d'argile, ce qui a rendu très-végétal le quartz ordinairement stérile.

De la Jonquière nous eûmes trois lieues jusqu'à *Figuères*, ville de 4,640 ames, où les Espagnols ont maintenant élevé une forteresse, qui passe pour imprenable. Je ne suis pas en état de juger de sa force, mais quant à sa beauté je ne pus rien concevoir au-dessus. Elle contient des quartiers pour cent et cinquante compagnies d'infanterie, et cinq cents chevaux; des appartemens pour soixante officiers, chacun avec une cuisine, une salle à manger et deux grandes chambres à coucher; une longue rangée de magasins pour des provisions et quatre pour de la poudre; le tout est sur une grande échelle et très-bien fini.

Ces travaux sont faits à l'épreuve de la bombe. Pour fournir de l'eau à la garnison, il y a un grand réservoir sous la parade, formé dans la carrière d'où l'on a tiré la pierre pour ces vastes bâtimens. Le glacis, dans la plus grande partie des fortifications, est formé de roc vif et le tout est défendu par de bons bastions. On dit que douze mille hommes suffisent pour défendre ces travaux. Il y a maintenant une montagne qui commande le fort, mais la patience et l'industrieuse persévérance des Espagnols viendront sans doute à bout de l'ôter, ou au moins de la réduire au-dessous du niveau du fort.

Il serait difficile de se faire une idée exacte de tout le travail perdu dans l'établissement d'une place aussi forte; mais je puis me hasarder à assurer, sur l'autorité de ceux qui sont juges compétens, que si les mêmes sommes eussent été répandues dans la culture du sol, dans l'établissement de fermes; qu'on les eût employées à faire des canaux et à réparer les routes pour exciter les étrangers à venir en Espagne, au lieu de bâtir des fortifications pour les en chasser, la face de tout le pays eût été changée, non-seulement pour sa beauté, mais aussi pour sa force. La folie de toutes les

guerres offensives commence à être sentie en Europe, mais plus spécialement en France; quant aux guerres défensives, la résistance de l'Amérique, par son issue heureuse, et celle de la Corse qui, quoiqu'elle n'ait pas réussi, a coûté cinq fois plus à la France que ne vaut sa conquête, prouve qu'un pays passablement fort par lui-même et bien défendu par ses habitans, n'a pas besoin de fortifications pour repouser des usurpateurs.

Des fortifications étendues coûtent des sommes immenses à élever, et tellement à entretenir qu'on les laisse ordinairement dépérir. Chaque forteresse pareille demande une armée pour la défendre; et quand le moment de l'épreuve arrive, le tout peut dépendre de la faiblesse ou de la trahison d'un commandant, et, au lieu de défendre le pays, elle peut servir de retraite à l'ennemi [1]. Si un homme capable a le bonheur de commander, en admet-

[1] Townsend en écrivant ceci, ne croyait pas que l'expérience viendrait aussi vîte prouver la vérité de son assertion, puisque, dans la dernière guerre des Pyrénées, cette forteresse, qui passait pour imprenable, s'est rendue aux Français, sans coup-férir, et sans avoir fait d'autre perte, que ceux qui périrent par l'explosion d'un ma-

tant que le pays soit bien peuplé et bien gouverné, ne peut-on pas attendre plus de lui dans la campagne que dans la forteresse? La résistance la plus opiniâtre des Romains n'eût-elle pas lieu dans une ville qui n'avait point de murs? On peut voir dans un discours du baron de Hertzberg, qu'elle était à ce sujet l'opinion du feu roi de Prusse; car tandis qu'il employait des sommes légères à ses fortifications, il faisait des dépenses considérables pour encourager l'agriculture et les manufactures dans ses états; il bâtit, dans l'espace de quelques années, cinq cent trente-neuf villages, et y établit 42,609 familles, sur les bords de l'Oder, du Havel et de l'Elbe; outre trois mille familles sur la Netz et la Warthe.

Les fortifications sont seulement utiles pour le maintien d'une domination usurpée, ou pour protéger les bords d'un royaume contre les incursions d'une nation barbare, dont l'unique objet est le butin.

gasin à poudre, auquel les Espagnols mirent le feu avant que toutes leurs troupes se fussent retirées. Le commandant, il est vrai, plusieurs années après une détention pénible, a été condamné à mort, jugement qui a été commué en un bannissement perpétuel.

De Figuères à *Girone,* il y a sept lieues; le sol jusqu'au *col d'Oriol* est tout calcaire, mais vers la moitié du chemin de Girone, le chemin passe sur une haute montagne appelée la *Cuesta Regia;* en la montant nous trouvâmes sa bâse composée de poudings, dont la charge est un gravier siliceux, avec un ciment calcaire; le sommet et toute la région moyenne sont du schiste; mais en redescendant, près du bas, le même pouding reparaît; d'où je conclus que cette espèce de roche traverse la montagne, et forme sa base. Ce phénomène est digne d'attention et mérite une recherche et une description plus soignées que ne peut le faire un voyageur pressé.

La situation de Girone est délicieuse, placée sur une colline qui regarde au S. O., elle est nourrie par une vallée riche et bien arrosée qui est ouverte au midi, mais bornée au nord et à l'est et abritée par de hautes montagnes. Toute la ville semble avoir été bâtie de poudingues.

Le sol est du sable et de l'argile; il produit toute espèce de grains, comme des féves, des pois, du lupin, du froment et de l'orge, avec de la luzerne et du trêfle. Les habitans bêchent

ce terrain avec des tridens, ou des fourches à trois fourchons, et ils labourent avec des bœufs. Les charrues sont comme celles de la Picardie en France, avec cette différence, qu'elles n'ont qu'un manche, et au lieu de versoir elle ont deux ailes de fer fixes au soc, et qui s'étendent au delà du talon, pour remplacer en quelque sorte les oreilles.

Tout le long de la route jusqu'à *Mataro,* le sol et même le sable du bord de la mer, n'est que du quartz et du mica, provenant de la décomposion du granit, et il devient un excellent terreau quand il n'est pas dépouillé de son argile [1].

Rien n'est si commun que de tirer tout de suite une conclusion; mais si, sans m'assujétir à une tâche pareille, je puis hasarder une conjecture, j'inclinerais à croire, que par-tout où on trouve du sable vitrifiable au bord de la mer ou dans les montagnes calcaires, il provient du granit.

Après avoir voyagé quatre lieues et demie, depuis Girone, nous arrivâmes à *Granotfa,* où nous nous arrêtâmes pour dîner. A trois

[1] C'est-à-dire probablement de l'argile que contient le feld-spath, un des composans de ce granit.

lieues et demie de Calella, la face du pays change; car laissant là la vallée, nous gravîmes de nouveau des montagnes qui, comme je m'y attendais, sont de granit. Cette variété dans le terrain n'est point désagréable, car quoique ces montagnes soient à peine susceptibles de culture, excepté pour la vigne, la nature ne les a point négligées, elle les a recouvertes avec une libéralité plus qu'ordinaire d'une verdure perpétuelle, et leur a donné une grande abondance d'élégans arbustes, avec une riche variété de buissons à fleur et d'herbes aromatiques.

Après avoir traversé ces montagnes odorantes nous redescendîmes de nouveau dans une vallée, défendue par de grands rochers contre la mer qui voudrait empiéter sur elle. Dans cette vallée nous traversâmes une rivière, qui laisse voir la nature du pays au travers duquel elle coule; quoique dans ce moment elle contient peu d'eau, et qu'on put facilement la passer à gué, cependant, après de fortes pluies, elle s'écoule avec furie, et entraîne tout ce qui se trouve devant elle. La vallée étant plate et le sol du sable fin jusqu'à une profondeur considérable et sans

aucune cohésion naturelle, les torrens qui ne sont point retenus par leurs bords, ont agrandi leur canal jusqu'à l'étendue de près d'un quart de mille. Ce sable est évidemment provenu du granit dépouillé de son argile par le lavage continuel.

Quand nous eûmes passé la rivière, non loin de son embouchure, nous gravîmes une montagne, de la sommité de laquelle nous jetâmes nos regards sur un rivage où la nature s'offrit sous le plus riant aspect. Dans toute l'étendue de pays que nous avions laissé derrière nous, les vignes n'avaient pas encore commencé à pousser, et sur les montagnes les oiseaux étaient encore plongés dans le silence; mais ici les vignes offraient de longues branches avec des fleurs, tandis que les oiseaux semblaient se défier les uns les autres pour savoir lequel charmerait nos oreilles d'une plus délicieuse mélodie. Les petites collines étaient couvertes de vignes et d'oliviers, et des bateaux de pêcheurs rendaient la mer toute vivante. Depuis cette hauteur on apercevait un grand nombre de villages, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Nous prîmes notre logement pour la nuit

dans un de ces villages appelés *Calella* qui, suivant le génie de la langue espagnole, se prononce *Callelia;* il contient 886 ames, et occupe cinquante bateaux à la pêche.

Le matin à cinq heures, quand nous partîmes, je ne fus pas peu surpris de voir un enfant avec un vieillard et une femme âgée, qui portaient chacun une petite corbeille pour ramasser, précisément comme dans le midi de la France, le fumier des mules ou des chevaux qui passent par là. Cette pratique, tout en indiquant la pauvreté du sol, prouve évidemment combien l'industrie des habitans mérite nos louanges.

La conduite des fermiers, dans l'ouest de l'Angleterre, est le contraire de celle-ci. Ils ne cherchent, pour engrais, que le sable et les plantes de l'Océan, et ils négligent la source la plus précieuse des richesses qu'ils pourraient tirer du bétail. Ils mettent une petite valeur à ce que les Catalans méprisent; mais, en revanche, ceux-ci ont soin de ramasser les trésors que les autres laissent perdre, tandis que la vraie sagesse devrait mettre à profit l'un et l'autre.

En allant de Calella à Mataro, distant de

quatre lieues, le chemin est tout le long sur le bord de la mer; la première partie est sur les rochers de granit, et la dernière sur le rivage.

Mataro, port de mer florissant, de 9,679 ames, a été créé ville, à cause de sa loyauté et de son attachement à la famille royale actuelle. Il y a trois couvens pour les hommes, et deux pour les femmes, avec un hôpital général. Cette ville emploie jusqu'à dix-neuf métiers de tisserands, et seize pour des bas. On y fait beaucoup de dentelles, on y imprime des toiles pour l'Amérique, et elle est distinguée par l'excellence de son vin rouge. A peine y aperçoit-on une personne oisive. Il est cependant déplorable de voir que ceux qui sont occupés à tisser des rubans, perdent une aussi grande partie de leurs peines; car, au lieu d'en faire plusieurs à la fois, tous leurs métiers sont simples. Si c'est le fruit de leur ignorance, le gouvernement devrait avoir soin de les tenir mieux instruits; mais si c'est un effet du préjugé, il devrait, par des récompenses, les engager à devenir de meilleurs économes du temps.

En traversant la Catalogne, on admire, à

chaque pas, l'industrie de ses habitans qui, se mettant de bonne heure à l'ouvrage, et le quittant tard, rendent fertile un sol qui, excepté des vignes, produit naturellement très-peu; mais quand on arrive à Mataro, on est véritablement enchanté. Les fermes sont autant de jardins, divisés par-tout en planches d'environ quatre pieds de large, avec un canal pour le passage de l'eau vers chacune. Chaque ferme a sa *Noria*, espèce de pompe à chaîne qui, par son extrême simplicité, semble avoir été une invention de l'antiquité la plus reculée. Au moyen de cette machine, les habitans tirent, chaque matin, de leurs puits, une quantité d'eau suffisante pour le service du jour; et le soir, ils la distribuent à chaque portion de terrain, suivant la nature de leur récolte. Les réservoirs dans lesquels l'eau s'élève, sont environ de vingt, trente, et même de quarante pieds en carré, et de trois pieds au-dessus de la surface du terrain, avec une pierre plate sur le mur, inclinée vers l'eau, pour que les femmes puissent laver et battre leur linge dessus. Le sol n'est que de sable de granit décomposé, et si léger, qu'on le laboure avec

deux bœufs ou un cheval, ou avec une mule; cependant, avec le secours de l'eau, ce sable est rendu fertile, et produit, sur la même portion de terrain, des grains, du ris, du vin, des oranges et des olives. L'aloès américain sert, dans cette partie de l'Espagne, à former les haies.

Quand nous fûmes près de Barcelone, nous eûmes à traverser une rivière dans laquelle nous comptâmes cinquante malfaiteurs habillés de vert, et employés à nettoyer le canal, avec des sentinelles placés à des distances convenables pour prévenir leur fuite.

Il est curieux d'observer cette marque de mépris pour les Maures, que donnent les habitans de Barcelone, en habillant leurs plus vils criminels, et même leur bourreau, de vert, couleur sacrée des Mahométans, surtout en Afrique.

Depuis Montpellier jusqu'à Bellegarde, la route est large et très-bien entretenue; mais dès que l'on entre en Espagne, jusqu'à environ deux lieues de Barcelone, il semble que l'on n'ait rien fait depuis la création du monde, soit pour faciliter le transport, soit même

pour pourvoir à la sûreté du voyageur. Quoique ces routes puissent paraître détestables à un Anglais, si nous jetons nos regards en arrière, il y a trente ou quarante ans, dans le temps où la plupart de nos routes provinciales étaient dans le même état, et que nous réfléchissions à tout ce qui a été fait depuis ce temps-là, nous pourrons espérer que l'industrie des Catalans ne dédaignera pas un objet d'une aussi grande importance, et que nos enfans qui visiteront ces régions délicieuses, les traverseront avec moins de danger et plus d'agrément que leurs pères ne l'ont fait avant eux [1].

Le soleil du printemps, au midi des Pyrénées, revivifie le voyageur; mais la saison du carême est suivie d'une circonstance qui n'est pas très-agréable, ni certainement une source

[1] Un des avantages de la guerre, le seul peut-être parmi tant de maux cruels qu'elle a fait éprouver à ce pays, est la réparation des chemins dans les Pyrénées, depuis le Boulou jusqu'à la Jonquière. A ces routes impraticables dont parle Townsend, ont succédé des chemins aussi beaux que le comporte ce pays de montagnes, et des ponts de pierre, qui étaient devenus nécessaires pour le transport de l'artillerie.

de richesses pour le pays; pendant ces quarante jours d'abstinence, le voyageur doit apprendre à vivre de poisson et de végétaux; car, quoiqu'on ait maintenant en Espagne quatre jours dans la semaine dans lesquels, par une indulgence spéciale, ils est permis de manger de la viande, peu de personnes sont tentées d'user de ce privilége. La nourriture que l'on trouve dans les auberges, si l'on n'est pas dans le carême, est plus tolérable et à meilleur marché qu'en Angleterre ou en France.

On paye, pour un *volante*[1], avec une bonne mule, accompagnée d'un bon guide, cinq schellings (6 l.) par jour, sans rien de plus; quinze sous (30 s.) pour le dîner, sans aucune limite dans la quantité du vin; vingt sous (40 s.) pour le souper et le lit; et le matin, deux sous (4 s,) pour le chocolat. Ces prix étant réguliers et fixés, vous n'avez point à vous disputer avec l'hôte, comme les voyageurs

[1] Un *volante* ou *calesire* est une petite voiture légère, ouverte par devant, et à deux roues. On y attèle ordinairement une mule, et si ce *volante* contient deux voyageurs, le conducteur le suit à pied, ou s'assied sur le brancard.

les plus patiens sont souvent obligés de le faire en France.

Dans tout ce pays les bœufs traînent des lourds fardeaux sur la grande route, et se meuvent avec une espèce de vivacité.

BARCELONE

ET SES ENVIRONS.

J'avais fait dans mon voyage une grande diligence, dans le but de passer la semaine sainte à Barcelone, et je n'eus pas lieu de me repentir de la peine que j'avais prise pour être présent aux solennités de cette époque religieuse; aucuns citoyens, peut-être, ne font plus de dépenses, ni aucuns magistrats ne prennent plus de soins, que les citoyens et les magistrats de Barcelone, pour les processions de cette semaine si justement révérée.

J'arrivai le mercredi, douze avril; et le matin suivant, de bonne heure, je visitai les églises, pour voir les préparatifs qu'on avait faits pour les cérémonies du soir, dans lesquelles on devait représenter les dernières souffrances du Rédempteur. Dans chaque église, je trouvai deux images aussi grandes que na-

ture, distinguées du reste, parce qu'elles étaient stationnaires, et les objets les plus immédiats de la dévotion; l'une représentait un Christ au sortir de la croix, l'autre la Vierge dans sa plus belle parure, percée de sept épées, et appuyée sur le corps penché de son fils. Outre ces images, la vue était éblouie par un théâtre avec des colonnades, supportant une multitude de cierges, tandis que les oreilles étaient charmées par l'harmonie du chant du chœur.

Plus de cent mille personnes parcouraient, tout le matin, les rues, se précipitant d'église en église, pour exprimer la chaleur de leur zèle, et la ferveur de leur dévotion, en se prosternant dans chacune, et en baisant le pied de l'image la plus révérée. Les spectateurs étaient, la plupart, natifs de la ville; mais aussi un grand nombre, dans cette occasion, venait à Barcelone, des nombreux villages adjaçans, et même quelques-uns des provinces éloignées.

Sur la fin du jour, la procession parut, s'avançant d'un pas lent et solennel, le long des rues, et conduite avec la plus parfaite régularité. Le dernier souper du Christ avec

ses disciples ; la trahison de Judas, suivi des sacrificateurs et des gardes : la flagellation, le crucifiement, la descente de croix, l'onction du corps et sa sépulture, avec tout ce qui se passa lors du scellement de la pierre, et les événemens qui suivirent la passion de Notre-Seigneur ; tous ces objets étaient représentés par des figures de grandeur naturelle, placées dans l'ordre convenable, sur de grands échafauds, dont plusieurs étaient très-élégans, et tous aussi bien ornés que pouvaient les rendre des sculptures et des dorures, de riches étoffes de soie, des brocards, des velours, avec des broderies recherchées, toutes exécutées par les plus habiles artistes nationaux. Aucune dépense n'avait été épargnée, ni dans les matériaux, ni dans la main-d'œuvre de ces images, ni dans les cierges qui furent consumés, dans cette occasion, avec la profusion la plus splendide. Chacun de ces échafauds était porté sur les épaules de six hommes entièrement cachés par une couverture de velours noir, attachée autour du bord de l'échafaud, et pendant presque jusqu'à terre. Cette procession était précédée de centurions romains, couverts de leurs propres

armures, et les soldats de la garnison formaient l'arrière-garde. L'espace intermédiaire était occupée par les groupes d'images que nous avons décrits, suivis de huit cents bourgeois habillés de bougran noir, avec des queues traînantes, et portant chacun un flambeau. Outre cela, cent quatre-vingts pénitens attirèrent plus particulièrement notre attention.

Ils portaient, comme les précédens, chacun un flambeau, mais leur habillement était singulier; il ressemblait un peu à celui de ces enfans habillés de bleu, de l'hôpital du Christ à Londres; c'est une jaquette et un justaucorps réunis ensemble, traînant jusqu'aux talons, et fait d'étoffes de laines grossières, d'un brun foncé, avec un bonnet sur la tête, semblable à ceux que nous appelons bonnets de fous (fool's cap); c'est un cône qui couvre complètement la tête et le visage, et qui a des trous pour les yeux. Le but de cette forme particulière est de cacher les pénitens, et de leur épargner la honte. Ceux-ci étaient suivis de vingt autres qui, soit par remords de conscience, soit parce qu'ils s'étaient rendus coupables de plus grands crimes, ou

parce qu'ils étaient salariés pour cela, ou bien enfin, parce qu'ils avaient l'intention d'accroître leurs mérites pour le service de l'église, cheminaient dans la procession nuds-pieds, traînant des chaînes pesantes, et portant de grandes croix sur leurs épaules. Leur pénitence était sévère; mais, pour leur consolation, on leur avait assigné le poste d'honneur; car, immédiatement après eux, suivait le corps sacré, placé sur un cercueil de verre, et suivi de vingt-cinq prêtres, habillés de leurs robes les plus riches. Près du corps, une bande bien choisie de haut-bois, de clarinettes, de cors et de flûtes, jouait la musique la plus douce et la plus solennelle. Cette partie de la procession ne manquait de rien de ce qui peut produire de l'effet, et je suis persuadé que quiconque a l'ame sensible, en eût été fortement ému.

Dans les processions actuelles, on ne voit plus en Espagne ces pratiques qui s'étaient glissées dans les temps où régnait la chevalerie, avec toutes ses conceptions extravagantes, pratiques qui offensent l'humanité, et qui ne peuvent s'accorder avec la saine morale. Le magistrat civil, interposant son autorité,

a défendu, sous les peines les plus sévères, des abominations qui, vrais enfans du vice, n'auraient jamais osé paraître, même dans les temps les plus obscurs, sous le voile de la religion. Celui qui brûle d'une flamme criminelle, ne peut plus avouer publiquement sa passion, se fustiger en présence de l'objet de ses désirs; et, par la sévérité de ses souffrances, exciter la pitié de sa vertueuse maîtresse; maintenant, il doit chercher l'obscurité, et s'il se sent porté à se servir de la discipline, il doit le faire où les yeux des humains ne peuvent le voir. Dans ce siècle de rafinement et de connaissances supérieures, si nous portons nos regards en arrière, nous voyons avec surprise l'étrange inconséquence de la conduite de nos ancêtres qui, ne connaissant que les armes, embrassaient et portaient avec eux une religion dont ils n'ont jamais senti l'influence, et dont ils n'ont jamais compris la pureté. Ce n'est pas seulement en Espagne, que la superstition a élevé son trône; toute l'Europe a connu sa puissance; et dans chaque nation où les Goths et les Vandales ont déployé leur bannière victorieuse, nous avons eu des vices exécrables,

chéris par les mêmes individus qui paraissaient embrasés d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, au moins autant que peut l'attester la plus stricte attention aux cérémonies de la religion. Toute l'Europe est sortie de cet état d'ignorance gothique, et l'Espagne, quoique la dernière, ne sera pas, à ce que l'on peut espérer, la moins éclairée.

Quand le cortége fut passé, le peuple se retira tranquillement chez lui, et quoiqu'il y eût plus de cent mille personnes assemblées pour voir ce spectacle, je n'entendis parler d'aucune espèce d'accident. Le jour suivant, avant huit heures du matin, une autre procession faite dans le même esprit, mais plus élégante que la première, traversa les rues, et le soir il y en eut une troisième, à laquelle assistèrent tous les nobles de Barcelone, suivis chacun de deux domestiques, et portant alternativement un crucifix de grandeur naturelle, et si pesant, qu'aucun n'en pouvait supporter le poids, plus de quelques instans. Les échafauds et les images n'étaient pas les mêmes que ceux qui avaient paru la veille, mais ils représentaient les mêmes événemens. Chaque échafaud était complètement

occupé par des images de grandeur naturelle, et entouré d'une bordure sculptée à jour, supérieurement dorée; et les porteurs, comme dans les précédens, étaient cachés par des rideaux de velours noir, richement brodés. Deux cents pénitens, habillés de gris, les suivaient comme auparavant. Dans chacune de ces processions, il y avait plusieurs enfans, dont quelques-uns n'avaient pas plus de trois ans, qui portaient de petites croix, avec chacun un flambeau à la main ; car on s'en sert dans toutes les processions, même au milieu du jour.

Ces différens échafauds, avec leur groupe de figures, appartiennent aux différentes corporations, soit de nobles ou d'artisans, et sont rangés dans les processions, selon leur droit de préséance. Ces groupes sont appelés le mystère de la corporation. Celui des artisans français est un *Ecce homo*.

Le jour suivant, à neuf heures du matin, à mon grand étonnement, parce que c'était un samedi, la résurrection fut annoncée par le son des cloches, le bruit du tambour, celui des canons, les cris du peuple et les pavillons que l'on voyait flotter dans les airs; en un moment, tous les signes de deuil fu-

rent suivis des marques de la joie la plus frénétique.

Ces processions ont été interrompues pendant plusieurs années; elles furent défendues par le gouvernement, à raison des abus qui s'y étaient glissés; et, à leur place, on substitua le carnaval, avec les mêmes excès licencieux, et la même confusion qui sont, en Italie, les accessoires ordinaires. Mais après que les habitans de Barcelone, dans l'année 1774, eurent résisté aux demandes du gouvernement, qui voulait qu'ils fournissent un homme sur cinq pour l'armée, comme les autres villes et provinces d'Espagne, le carnaval fut défendu, et le commerce, qui avait toujours été animé à cette époque, éprouva un dommage sensible, ce qui fit que les citoyens demandèrent vivement le rétablissement de leurs processions.

Après Pâques, il y en eut une moins considérable; environ soixante-dix prêtres, chacun avec un flambeau allumé, précédés d'un hérault, avec sa bannière, transportent l'hostie sous un dais de velours cramoisi, chez ceux qui n'ont pas été assez bien pour la recevoir dans les églises.

Les rues de Barcelone sont étroites et tortueuses comme celles de toutes les anciennes villes. La vieille ville romaine peut encore se distinguer aisément; elle occupe une petite éminence dans le centre de la ville actuelle, avec une de ses portes et quelques-unes de ses tours bien conservées. On y voit plusieurs sarcophages, des autels, des images et des inscriptions, avec un temple de Neptune, objets qui ont tous été bien décrits par les antiquaires. C'est ici que Ferdinand et Isabelle reçurent Colomb à son retour d'Amérique, et c'est de là que sortit ce navigateur pour sa seconde expédition, l'année 1493.

En visitant les églises de Barcelone, je confirmai une observation qui s'était offerte à moi-même, dans les plus misérables villages, au midi des Pyrénées. Il est évident que toutes leurs décorations ont été inventées vers le commencement du seizième siècle, après que l'or et l'argent de l'Amérique eûrent été apportés en Espagne; chaque autel, ainsi que chaque colonne, montrent que l'amélioration du goût n'a pas suivi l'accroissement des richesses. Celles-ci ont surpris les Espagnols, et ne les ont pas trouvés préparés à faire un usage con-

venable de leurs trésors abondans. Aussi les pilliers mêmes, composites et corinthiens, sont chargés de nouveaux ornemens; et quoiqu'ils soient cannelés ou contournés, ils sont entortillés de lière ou de pampre, et sont presque cachés par la multitude d'anges qui volent autour d'eux, ou par des chérubins grimpés sur les branches; et tout ce ridicule assemblage est couvert d'or éclatant. La génération présente est éclairée, et son goût très-raffiné; cependant, elle manque de résolution pour réformer les abus et enlever tous ces ornemens, auxquels la dévotion et le zèle aveugle de ses aïeux avaient donné la sanction. Un de leurs meilleurs écrivains a fait à ce sujet des remontrances qui ont attiré l'attention du gouvernement, auquel on doit de sages réglemens pour l'avenir.

Il y a dans Barcelone une académie pour les beaux-arts; elle est ouverte à tout le monde, et l'on y enseigne *gratis* le dessin, l'architecture et la sculpture sous la direction de don Pedro Moles, et d'autres personnes qui, comme lui, excellent dans les branches qu'elles professent. Il y a pour cela sept salles spacieuses, fournies, au frais du roi, de tables, de bancs,

de lumières, de papier, de pinceaux, de dessins, de modèles d'argile et de sujets vivans. Les élèves s'assemblent le matin de dix à midi, et le soir de six à huit, en hiver; et de huit à dix en été.

Cette académie est bien suivie. Je comptai un soir plus de cinq cents enfans, dont plusieurs finissaient des dessins, qui montrèrent ou un génie supérieur, ou une application plus que commune. Il n'y a qu'un bien petit nombre de ces enfans destinés à devenir peintres. Ce n'est point l'intention du gouvernement de former tous ces élèves à l'art d'Appèles, et encore moins celle du comte Campomanes, qui a suggéré cette institution. Presque tous ces jeunes gens sont des apprentis commerçans, et on a jugé avec raison que tous les autres arts pouvaient recevoir quelque secours de celui de la peinture, dont la propriété particulière est de faire exceller dans l'imitation. De telles institutions manquent en Angleterre. Non-seulement le sculpteur, l'architecte et l'ingénieur, mais aussi le carrossier, le tourneur, le tisserand, et même le tailleur et le chapelier, peuvent tirer un grand avantage de cette perfection de coup d'œil, et de

cette fécondité d'invention que l'on acquiert par la pratique du dessin et de la peinture.

D. Pedro Moles est un artiste dont les travaux ont été universellement admirés pour la beauté de ses traits et la force de son expression. Il est fâcheux que la gravure lui ait été ôtée des mains; peut-être est-il plus utilement employé en surveillant cette académie, mais comme graveur, il se serait acquis une réputation plus durable, et aurait servi plus avantageusement sa famille.

Une des sept salles dont j'ai fait mention, est destinée à une école nautique, et fournie de tout ce qui est nécessaire pour enseigner l'art de la navigation. Les étudians, actuellement au nombre de trente-six, s'assemblent tous les matins de huit à dix, et tous les soirs de trois à cinq. Depuis son premier établissement, cet utile séminaire a fourni plus de cinq cents pilotes, capables de faire naviguer un vaisseau dans toutes les parties du globe.

Une institution aussi bien dirigée que celle dont je viens de parler, est l'académie militaire, dans laquelle il y a trois magnifiques appartemens destinés aux étudians, pour suivre leurs études, depuis les premiers élémens de

mathématiques, jusqu'aux branches les plus relevées de cette science. Cette académie, et d'autres semblables, établies par la monarchie régnante, sont d'une très-grande importance pour la nation, car elles fournissent un nombre suffisant d'ingénieurs dans les temps de guerre, sans que l'Espagne soit, comme auparavant, dans la nécessité de dépendre entièrement, à cet égard, de ses alliés. Les séminaires sont les seules écoles où l'on puisse étudier avec avantage les mathématiques; car, quoique dans toutes les universités il y ait des professeurs établis pour cette branche, on dit qu'ils ignorent complètement la science qu'ils sont chargés d'enseigner [1].

Outre ces institutions pour ceux qui se destinent aux arts ou aux armées, il y en a quelques autres d'une utilité plus générale, accessibles à tous les citoyens sans distinction; ce sont un cabinet d'histoire naturelle et des bibliothèques publiques, dont il y en quatre, trois générales, et l'autre bornée à la médecine et à la chirurgie. Le cabinet appartient à D. Faime Salvador. D'après ce que j'en avais entendu dire, je m'étais formé une haute idée

[1] *V. Camp. E. P. Ap. I.* p. 192.

de cette collection; mais je dois avouer que j'en fus très-mécontent. Il y a trente ou quarante ans qu'il pouvait être digne d'attention; mais la science elle-même et les cabinets des curieux ont fait tellement de progrès, que les collections qui, à cette époque reculée excitaient la surprise, sont à présent justement regardées avec une froide indifférence. Les bibliothèques générales sont celles du collége de l'Evêque, des Carmélites et des Dominicains. Je trouvai cette dernière très-digne d'attention, comme contenant plus de livres modernes précieux qu'aucune des premières. Parmi ces livres, quelques-uns des plus remarquables sont : les Ruins of Palmira; Raphael's Head by Fidanza; la Chine de Du Halde; Monumens de la Grèce; Histoire généalogique de la maison royale de France et des anciens Barons, par le P. Anselme; Antichita di Ercolano; *Muratori Thésaur. vet. Inscriptionum; Numismata Vir. illust. ex Barbadica gente; Dannubius Pannonico Mysicus.* Ces ouvrages suffisent pour montrer que cette collection n'est pas à mépriser. En un mot, quelles que soient les études qu'un homme désire poursuivre, il trouvera dans l'une ou l'autre de ces biblio-

thèques les meilleurs livres qu'il pourra consulter pendant six heures, tous les jours, excepté ceux de fête. Il y a dans le couvent des Dominicains un appartement entièrement rempli de livres prohibés par l'inquisition; et pour que personne ne soit tenté de les lire, tous les espaces vacans sont remplis de peintures de diables brisant des os humains, qui sont supposés appartenir à des hérétiques. De peur cependant que cette vue ne suffise pas pour réprimer une curiosité peu convenable, on s'est assuré, au moyen de serrures et de cadenats, que personne ne pourrait y avoir accès sans une permission spéciale.

On voit, dans le cloître des dominicains, plus de cinq cents actes de sentences prononcées contre des hérétiques; elles contiennent leur nom, leur âge, leur occupation, le lieu de leur demeure, le temps où ils ont été condamnés, avec le résultat; si le patient a été brûlé en personne ou en effigie, ou s'il s'est rétracté et a été sauvé, non du feu ni du bûcher, car il pourrait retomber dans la même faute, mais des flammes de l'enfer; la plupart ont été des femmes. La première date est de 1489, et la dernière de 1726. Sous chaque inscription,

il y a un portrait de l'hérétique, quelquefois à moitié, d'autres fois plus de trois quarts dévoré par des diables. Je fus tellement frappé des formes fantastiques que les peintres ont données à leurs démons, et des étranges attitudes des hérétiques, que je ne pus résister à la tentation d'en copier quelques-uns, entr'autres celui que je joins à cet ouvrage, dans les momens où il n'y avait personne dans le cloître. Quelque temps après, étant assis avec un des inquisiteurs qui m'avait honoré de sa visite, il prit négligemment mon livre de *memorandum*, et le hasard voulut qu'il l'ouvrît précisément à la feuille qui contenait mes dessins. Je me mis à rire; il rougit, mais nous ne prononçâmes pas alors un seul mot ni l'un ni l'autre. Quinze mois après, quand je retournai à Barcelone, il sourit et me dit : « Vous voyez que je puis garder un secret, et que nous ne sommes pas étrangers aux principes d'honneur ».

J'eus l'occasion, pendant mon séjour à Barcelone, de voir tout le tribunal de l'inquisition assemblé dans une grande procession, pour célébrer la fête de *S. Pedro, martyr*, leur saint patron, dans l'église de Sainte-Ca-

therine des Dominicains. Il eût été heureux pour la chrétienté que leurs fêtes eussent toujours été aussi innocentes que celle-là. Il est cependant universellement reconnu, pour l'honneur du corps de Barcelone, que tous ses membres sont des hommes de mérite, et la plupart d'entr'eux sont distingués par leur humanité.

Après avoir visité les églises à toutes les heures, d'abord que quelque service était achevé, je fis la partie avec quelques amis, d'aller entendre un office pénitenciel dans le couvent de *S. Felipe Nevi*, un vendredi soir, 28 avril. La première partie du *Miserere* était à peine achevée, que les portes furent fermées, les lumières éteintes, et que nous restâmes dans la plus profonde obscurité. Dès l'instant où mes yeux ne purent plus trouver d'objets pour distraire mon esprit, mon attention fut réveillée par les accents de l'harmonie, car toute la congrégation se joignit au *Miserere*, qui fut chanté avec une plaisante solennité, d'abord avec un son doux et plaintif; mais les assistans ayant mis leur dos à nud, et s'étant préparés à le fustiger, ils commencèrent tous à peu près en même temps à user de la discipline; ils éle-

vèrent leur voix, en pressèrent la mesure, et l'augmentèrent par degrés, soit en vélocité, soit en violence, se fustigèrent avec plus de force qu'ils n'avaient commencé de le faire, et chantèrent plus fort et plus haut, jusqu'à ce qu'au bout de vingt minutes, toute distinction de son fut perdue, et le tout finit par un profond gémissement. J'avais été préparé à quelque chose de terrible; cependant, cela surpassa tellement mon attente, que mon sang se glaça dans mes veines; et quelqu'un de notre compagnie, nullement remarquable pour la sensibilité de ses nerfs, étant ainsi pris par surprise, se mit à fondre en larmes.

Cette discipline se répète tous les vendredis de l'année, plus souvent dans le carême, et elle est d'un usage journalier pendant la semaine sainte. Il ne m'était pas permis de demander quel avantage on retire, ou quels bénéfices on attend de cette sévérité; cependant, en voyant que le vice prévaut toujours en Espagne, je crains bien que cette pratique n'ait que très-peu, si elle a même quelque tendance à réformer le caractère moral.

L'*Hospicio*, ou la maison d'industrie pour les pauvres, attira ensuite mon attention. Cette

institution a eu son origine dans l'année 1582; très-près de l'époque où les pauvres commencèrent à occuper sérieusement l'attention de tous les gouvernemens de l'Europe. A la maison d'industrie est uni l'hôpital de *Mercy* qui, dans l'année 1699, fut confié aux soins des nones de S. François, appelées *Monjas Terciarias de S. Francisco;* le tout fut réformé en 1772. On entretient dans cet établissement les enfans de parens qui sont chargés d'une nombreuse famille, les mendians et les autres individus dans la détresse. Dans l'année 1784, il y avait 1,466 pauvres; l'année suivante, 1,383; et quand j'y étais, en 1785, leur nombre était de 1,460; la moyenne se trouve donc de 1,436. De ce nombre, environ 1,000 sont capables de travailler; 300 sont idiots, et le reste sont de petits enfans. Toute leur dépense se monte environ à quarante-huit mille deux cents livres catalanes, ou environ cinq mille cent soixante-quatre livres sterling par année. Le roi alloue, pour chaque pauvre, quatorze maravedis par jour, pour acheter une ration de pain; ce qui équivaut à un sou sterling ou à peu près. Les contributions volontaires se montent à peu près à quinze mille livres catalanes, et le *deficit*

est comblé par l'évêque. Les femmes et les enfans sont occupés à tricoter, filer et faire des dentelles. Les hommes cardent, peignent, filent et tissent du coton, du lin et de la laine. Le produit de ce travail est chétif, car il est à raison seulement d'un sou par jour pour chaque individu, et cela même si nous supposons, ce qui ne peut pas être en Espagne, trois cents jours de travail et 1000 pauvres propres à être employés. Cependant, ces produits sont plus grands, à proportion, que la moyenne de nos maisons de travail en Angleterre.

Quoiqu'il n'y ait pas de pauvres mieux vêtus, mieux nourris, mieux soignés ou mieux logés, ni qui puissent trouver des soins plus tendres quand ils sont malades, ils ne peuvent pas oublier aisément la perte de leur liberté; aussi méprisent-ils tous ces avantages quand il les comparent avec elle; et un bien petit nombre, autres que les décrépits, voudraient-ils demeurer dans ces murs, si on leur permettait d'aller mandier leur pain de porte en porte? Ce principe cependant a produit beaucoup de bien; car la plupart des jeunes gens de Barcelone, qui ont quelque mérite ou industrie, se forment en sociétés pour leur soutien mutuel,

de la même manière et à peu près sur le plan adopté par nos sociétés d'amis (Friendly Societies) en Angleterre. Ces sociétés ont chacune leur maison, prise du nom du saint sous la protection duquel elles se sont mises. Elles sont sur le pied le plus respectable, et quand elles sont bien conduites, elles ne permettent qu'aux sujets les plus indignes et les plus imprévoyans d'être disgraciés, au point d'être confinés parmi les fous et les enragés. Ceux qui sont capables de travailler, mais qui préfèrent vivre dans l'oisiveté et le vice, sont abandonnés à la correction des lois.

Il y a ici une maison de correction qui est trop remarquable pour la passer sous silence. Elle a deux objets; le premier est la réformation des prostituées et des voleuses; le second, la correction des femmes qui manquent à leurs obligations envers leurs maris, et de celles qui négligent ou déshonorent leur famille. Cette maison, pour ce but, est divisée en deux parties distinctes, qui n'ont aucune communication entr'elles; l'une s'appèle *real casa de galera;* et l'autre, *real casa de correccion.* Le roi alloue, pour chacune des femmes enfermées dans la première, sept deniers pour

acheter dix-huit onces de pain; et neuf deniers, ce qui est à peu près un sou sterling (deux sous), pour se procurer de la viande. Le fonds, pour ce but, provient d'amendes; mais pour aider à ce fonds, les femmes sont obligées de travailler aussi long-temps que le jour le leur permet. Elles gagnent, par leur travail, environ cinq schellings (six livres) par mois, dont elles en ont la moitié pour elles; tandis que de l'autre moitié l'alcayde, ou gouverneur, en a un dixième pour servir de stimulant à son attention [1]. Ces femmes, travaillant ainsi depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit, gagneraient beaucoup plus s'il n'y avait pas cette multitude de fêtes.

Les dames qui méritent une correction plus sévère que celle que leur mari, leur père, ou leurs autres relations peuvent convenablement leur administrer, sont confinées par les magis-

[1] Une distribution très-juste et convenable de cet argent, que peuvent gagner des personnes en réclusion, est celle qui est en usage dans la maison de détention de Saint-Lazare, à Paris, où les femmes qui y sont occupées à broder reçoivent journellement un tiers du produit de leur travail; un autre tiers est réservé pour la maison, et le troisième leur est conservé pour le moment où finit leur détention.

trats, pour un terme proportionné à leurs offenses, dans cette demeure *royale*, ou *casa real de correccion*. Le parent qui les a fait renfermer doit payer trois *sueldos*, ou quatre sous et demi par jour, pour leur entretien, et elles doivent se contenter de cette mince provision. Elles sont contraintes ici de travailler, et le produit de leur travail leur est conservé jusqu'au moment où le temps de leur arrestation est expiré. Tout le bâtiment pourrait contenir 500 femmes; mais à présent il n'y en a que 113; et parmi, quelques dames de condition qui, à ce que l'on suppose, avaient l'usage de rendre des visites à des amis d'un rang fort au-dessous du leur. Elles reçoivent ici une correction corporelle quand on le juge nécessaire pour leur réforme. Cet établissement est sous la direction et le gouvernement du *regente de la audiencia*, assisté de deux sieurs juges criminels, avec l'alcayde et ses attenans. Un de ces juges me conduisit dans chaque appartement, et c'est de lui que j'ai pris toutes mes informations. Entr'autres particularités, il me dit qu'ils avaient alors sous la discipline une dame de distinction, accusée d'ivrognerie et d'imprudence dans sa conduite. Comme elle

était veuve, la partie accusante était son beau-frère, le marquis de ******.

Les juges de cette cour passent universellement pour des hommes de probité, et dignes du haut degré de confiance que l'on a placé en eux. Un d'eux, D. Francisco de Zamora, à qui je suis redevable des égards les plus attentifs, est une personne d'une application infatigable et d'une connaissance universelle.

Quoique l'*audiencia*, mentionnée ci-dessus, soit une institution moderne, elle a quelque ressemblance avec les cours de Westminster-Hall, et encore davantage avec les parlemens de France, puisqu'elle a l'administration de la justice civile et criminelle, avec le gouvernement économique et politique de toute la province, comme les anciennes cours de tous les souverains féodaux. Le capitaine général, gouverneur de la Catalogne, est président de l'audiencia, avec sa voix. Ce tribunal, qui est suprême et reçoit les appels, est divisé en trois cours, une criminelle, les deux autres civiles, qui deviennent une cour économique, quand elles sont réunies en une.

Dans chacune de ces cours il y a cinq juges.

Les rois d'Arragon, et après eux les souverains de l'empire réuni de Castille et d'Arragon, étaient dans l'usage de nommer un vice-roi de Catalogne; jusqu'à ce que Philippe V, dans l'année 1716, changea le gouvernement de cette province, y établit l'*audiencia*, et nomma son capitaine général pour la présider.

Outre ces cours générales, il y en a une établie pour le commerce, laquelle est encore subdivisée. Une de ces subdivisions est judicielle et détermine les différends entre les négocians, et l'autre a le gouvernement de tous les arts et manufactures.

Toute la ville de Barcelone est divisée en cinq districts ou quartiers, sur chacun desquels préside un des cinq *alcaldes del crimen* ou juges de la cour criminelle de la audiencia, avec son *promotor*, *escrivano*, *alguazil*, *portero*, et ses *alcaldes de barrio*, pour juger en premières instances toutes les causes civiles ou criminelles entre les habitans, et pour maintenir la paix dans leur quartier respectif. Les *alcaldes de barrio* dont chaque quartier en choisit annuellement huit, ressemblent à nos constables. Mais outre cela il y a deux

alcaldes mayores, pour conserver la paix et la justice dans toute la ville.

Le gouvernement de Barcelone, pour tout ce qui a rapport à l'économie politique, est confié à une cour de vingt-quatre *regidores nobles* ou *aldermans,* quatre députés des communes, avec pouvoir de voter, et deux syndics, l'un appelé *procurador,* et l'autre *personeros.* Cette cour est subordonnée à l'*acuerdo,* ou cour économique, qui est composée de deux cours civiles, et à laquelle assiste le *regente de la real audiencia,* sous la présidence du capitaine général de la province.

Il y a trois colléges *d'escrivanos,* les premiers appelés *escrivanos publicos,* ou *escrivanos de numero,* ce sont les notaires pour les contrats et les testamens. Les seconds *escrivanos reales de la audiencia,* sont présens à la cour pour rendre authentiques toutes les transactions qui s'y passent; mais ils peuvent aussi, par une permission spéciale, faire des contrats. Les troisièmes improprement appelés *escrivanos,* car ils sont *procuradores,* c'est-à-dire, procureurs, solliciteurs ou avocats pour solliciter et plaider toutes les

causes dans les cours de justice. Ils sont distingués, en catalan, par le nom de *notarios reales causidicos,* et quoique par la loi ils soient limités à trente, il est impossible de les borner à ce nombre, à cause de la multitude des causes qu'il y a à plaider. Il y en a à présent soixante-treize, outre cent quatre-vingt-dix-neuf avocats.

La multitude des causes ne provient pas en Catalogne, comme dans le pays de Galles, d'aucune violence dans le tempérament, ni d'un esprit litigieux chez les habitans, mais de l'incertitude de leurs lois. Ils ont un code particulier, appelé *constitutions de Catalogne;* mais comme ils n'est point suffisant pour leurs besoins, le premier en force, après celui-là, est la loi canon, et dans les cas où elle se tait, leur dernier ressort est le code Justinien.

Les procès ont lieu par déposition écrite; et les seules parties visibles en cour sont les juges et les plaideurs, avec les *relatores* ou lecteurs de l'évidence, certifiée par l'*escrivano,* en présence duquel elle a été prise. On nomme pour assister les personnes pauvres, un procureur et un avocat; l'un sollicite et l'autre plaide leurs causes.

Je n'ai point vu d'hôpital sur le continent aussi bien administré que l'hôpital général de cette ville. Il est remarquable par l'attention que l'on y a pour les convalescens, car on leur a destiné une habitation séparée, où après qu'on les a renvoyés des quartiers des malades, comme étant guéris de leurs maladies, ils ont le temps de recouvrer leurs forces avant de retourner endurer leur fatigue accoutumée, et gagner leur pain par leur travail. Rien n'est plus utile, rien n'est plus humain que cette addition. Le nombre de malades reçus dans cet hôpital a été, dans l'année 1785, de 9,299, et en 1786, de 6,488. Dans la première année il en mourut 844; dans la dernière 926; ce qui, l'un dans l'autre, fait à peu près un neuvième de ceux qui étaient entrés; mais aussi il faut considérer, qu'on envoie plusieurs malades dans cet hôpital, uniquement pour épargner les dépenses des funérailles.

On a uni à cet hôpital, sous la même administration, un établissement pour les enfans trouvés, suffisamment vaste pour la ville et ses environs. Ces enfans abandonnés, d'après la moyenne des deux dernières années, se montaient à cinq cent vingt-huit, dont les deux

tiers sont morts; proportion effrayante pour l'humanité, mais conséquence inévitable de ce qu'on enlève ces enfans à leur mère et de ce qu'on les entasse dans une ville, et sur-tout lorsque, comme à Barcelone, une seule nourrice est chargée de cinq enfans. Il est fâcheux qu'on n'ait pas, comme en France, recours au lait de chèvre, ou que les nourrices n'aient pas appris à se servir de biberon, comme le font celles de l'hôpital des orphelins à Dublin.

Les enfans de cet établissement de Barcelone, sont mis en apprentissage lorsqu'ils ont atteint un âge convenable; et quand les filles sont nubiles, on les conduit en procession au travers les rues, et si quelque jeune homme en voit une qu'il veuille choisir pour sa femme, il a la liberté de la désigner, ce qu'il fait en lui jetant son mouchoir. Il y a encore à Barcelone, outre ces fondations charitables, un hôpital pour les orphelins; mais je n'eus pas l'occasion de le visiter.

Les auberges sont peu inférieures à celles des grandes villes de France. La table est bien servie et fournie avec abondance de bon vin. Toute la dépense d'un individu, pour son logement et sa table, n'est que de cinq livres de

France, ou quatre schellings et deux sous sterling par jour.

Barcelone peut être considérée comme divisée soit en quartiers, soit en paroisses; il y en a cinq des premiers, et huit des dernières, y compris la cathédrale. Dans la circonférence de quatre milles elle contient actuellement 10,267 maisons et 20,128 familles, ce qui porte le nombre des individus à 94,880.

On pourra aisément juger de la prospérité de cette ville, par l'exposé de l'état de sa population à différentes époques.

L'an 1464, le nombre de ses habitans était	40,000.
1657	64,000.
1715	37,000.
1759, en 13,917 familles	69,585.
1778, en 16,608 *id.*	84,870.
1786, en 20,128 *id.*	94,880.

Le déficit qui se remarque dans l'année 1715, peut s'expliquer aisément, si l'on se ressouvient que pendant la guerre de la succession, Barcelone fut assiégée trois fois, et prise deux, d'abord par les Anglais et ensuite par les Français. Les émigrations furent très-considérables, et les meurtres innombrables

pendant tout le temps que durèrent ces convulsions.

Si on compare les recensemens faits par le gouvernement, avec les registres des naissances et des morts des paroisses, on sera tenté de supposer quelque négligence dans les uns ou les autres, à moins que l'on ne prenne en considération le nombre des prêtres, des soldats, des moines et des nones, qui fait que la proportion diffère de celle que l'on trouve dans les autres pays. Les naissances, d'après la moyenne des deux années 1785 et 1786, sont au nombre de trois mille neuf cent soixante-six, tandis que les morts se montent à quatre mille cent quatre-vingt-dix-huit; ceux-ci excèdent donc annuellement les naissances de deux cent trente-deux. Cette circonstance n'est pas rare dans les grandes villes; mais si nous multiplions les naissances par vingt-six et les morts par trente-six, et que nous prenions une moyenne entre ces deux nombres, nous aurons cent vingt-sept mille quatre-vingt-dix-sept; ce qui porte la population de Barcelone à trente-deux mille deux cent dix-sept individus de plus que les recensemens du gouvernement ne

le font. Il est vrai que le peuple a un intérêt direct à cacher le nombre des habitans, dans le but de diminuer ses contributions. Cela étant ainsi, nous nous approcherions peut-être davantage de la vérité, si nous supposions, en ne comprenant que les habitans réunis en familles, que la population de Barcelone s'élève à plus de cent mille ames. Je vais toutefois l'établir ici d'après les relevés du gouvernement.

Habitans réunis en familles.	94,880.
Prêtres séculiers et desservant des églises.	912.
Dans dix-neuf couvens de moines. . .	1,212.
Dans dix-huit de nones et trois de *beatas*.	654.
Dans l'hôpital général, avec les enfans trouvés.	2,597.
Dans la maison de travail.	1,438.
Dans les prisons et la maison de correction	337.
Dans le sanctuaire de la cathédrale, à présent seulement.	8.
En garnison et dans l'académie militaire.	5,628.
Officiers de justice et inquisiteurs. . . .	147.
Clergé de Saint-Philippe et autres. . . .	157.
Etrangers à bord des vaisseaux et dans les auberges	3,440.
TOTAL des habitans, à Barcelone.	111,410. *

* D'après Bourgoing, quatrième édition, troisième volume.

Je tiens ce relevé de la population de Barcelone de D. Francisco de Zamora, et il m'a été confirmé par le capitaine général, cependant ils ont reconnu qu'il était presqu'impossible d'obtenir de la précision à cet égard, et ni l'un ni l'autre ne pouvait me donner le nombre des prisonniers de l'inquisition.

Les richesses qui circulent dans Barcelone ne sont pas confinées dans ses murs, mais elles servent à augmenter la population de tous les villages environnans qui, dans un cercle de cinq lieues, sont au nombre de cent cinq, tous sujets à sa juridiction, et participant tous à sa tranquillité, qui provient de l'énergie d'un gouvernement bien constitué.

L'industrie qui paraît de toutes parts dans la Catalogne, semble agir avec une force concentrée dans Barcelone. De bonne heure le matin et tard le soir, non-seulement on entend le marteau frapper sur l'enclume, mais on voit encore chaque artiste très-occupé, et chaque

page 333), la population de Barcelone, y compris celle de Barcelonette et la garnison, se montait, quand il a publié son voyage, à 160,000; mais la stagnation du commerce doit avoir diminué sensiblement la population de cette ville de fabrique.

individu de son côté ajoute quelque chose au fond général.

Il y a deux métiers considérables à Barcelone, ceux de tailleur et de cordonnier : ils sont employés à habiller l'armée, non-seulement en Espagne, mais sur tout l'empire. Il est curieux d'observer, que de même que l'Écosse passe pour fournir des jardiniers, l'Irlande des porteurs de chaises, les Suisses des soldats; de même la Catalogne est distinguée sur toute l'Espagne pour ses cordonniers et ses tailleurs.

Parmi les métiers les plus considérables sont ceux des ouvriers qui travaillent les soieries, des couteliers, des armuriers et chaudronniers, des charpentiers, des tourneurs, ainsi que les frangiers et les brodeurs [1]. Je fus particulièrement frappé de voir les armuriers,

[1] Une fabrication qui s'est particulièrement perfectionnée à Barcelone, est celle des chapeaux. Les Lyonnais y avaient jusqu'à présent trouvé un débouché considérable de cet objet de fabrique; mais maintenant les ouvriers catalans, qui se sont perfectionnés au moyen de ceux qui ont émigré de Lyon, fabriquent suffisamment de chapeaux, non-seulement pour la consommation intérieure, mais aussi pour celle de l'Amérique espagnole.

non-seulement aussi nombreux et aussi diligens, mais encore singulièrement adroits dans le maniement de leurs instrumens. Les tourneurs sont plus qu'adroits, car dans l'occasion ils se servent d'un pied comme de la main pour guider l'instrument ou pour fixer la poupée. Les charpentiers travaillent d'une manière particulière à cette ville. Ils n'ont ni scie montée, ni scie à main, ni herminette, ni hache, ni coignée. Pour fendre une planche ils la fixent dans une presse et se servent d'une scie faite d'un ressort, tendue par un arc, et qui exige deux hommes pour la faire cheminer; nous pensions ne pas être d'abord surpris de cette méthode, mais quand nous voyons deux hommes employés au même outil, tandis qu'un seul avec un instrument de la même forme, mais plus petit, parvient à faire des queues d'aronde pour la menuiserie, ou des mortaises pour des portes et des fenêtres, alors il nous est permis de sourire. Si ces charpentiers veulent aplanir une planche, ils l'inclinent sur deux treteaux de bois et coupent en travers le fil du bois avec une hache de tonnelier[1], sans réfléchir qu'un corps élasti-

[1] Espèce de hache à gouge.

que ne peut pas résister avantageusement à un choc. Il n'est pas nécessaire qu'un mécanicien sache expliquer les lois du mouvement ; mais ce que les philosophes acquièrent par l'étude, il doit l'apprendre par l'observation ; et chez lui l'expérience doit suppléer à l'instinct et remplacer l'usage d'un raisonnement abstrait.

Les chocolatiers ont une méthode de travailler particulière à l'Espagne, et beaucoup préférable à celle que nous avons en Angleterre ; le travail de nos chocolatiers étant entièrement fondé sur leur force musculaire, ils ne se servent que des muscles de leurs bras ; et encore avec le plus grand désavantage possible ; tandis qu'à Barcelone, la pierre, au lieu d'être plate et horizontale, est courbée dans la forme d'un segment de cylindre creux, et inclinée à l'horizon. L'ouvrier, placé à genoux derrière, s'appuie dessus avec un rouleau de granit, qui est un peu plus long que la pierre n'est large, et broie le chocolat, en se servant de ses deux mains, et en pressant le rouleau avec le poids de son corps, aussi bien que par la force de ses bras[1]. Cet ouvrier va de maisons en

[1] Cette méthode de broyer le chocolat vient de l'Italie, et est en usage dans toute la Suisse.

maisons, car la plupart des familles préfèrent que leur chocolat soit broyé chez eux. Ils ont pour le commerce une méthode plus expéditive qui broie le chocolat beaucoup plus fin qu'ils ne peuvent le faire avec les mains, ils se servent de cinq rouleaux d'acier poli, tournant chacun sur leur axe et fixés dans un chassis, de manière à ressembler aux rais d'une roue, ou aux rayons d'un cercle. Ces rouleaux sont placés entre deux meules, dont l'une est immobile, tandis que l'autre est mise en mouvement avec les rouleaux, en commun avec deux autres moulins de la même construction, et cela au moyen d'une roue placée au-dessous du plancher, et qui est mue de la manière ordinaire par une mule. Les amandes tombent dans les moulins par une trémie, et de cette manière un seul homme peut moudre trois cents livres de chocolat par jour.

Les manufactures de soie, coton et laine ont adopté les améliorations modernes. Il y a maintenant environ un an que M. Pontet leur a apporté de France un modèle de machine pour filer le coton, mieux que l'on ne peut le faire avec la main, elle ressemble un peu

à celle qui a été inventée par M. Arkwright [1]. Comme cette machine est bien connue en Angleterre, je ne la décrirai pas ici. Il y a à Barcelone une compagnie établie par une charte, pour filer le coton d'Amérique nécessaire aux manufactures, qui étaient dans l'usage de tirer annuellement de Malte du coton filé pour la somme de deux cents mille piastres fortes, ou environ trente mille livres sterling. Cette compagnie jouit de plusieurs priviléges précieux; elle a quatorze machines de Manchester en activité; mais comme le coton arrive sale et plein de sable, ils sont obligés

[1] Il paraît que ces machines à filer le coton n'ont pas été perfectionnées depuis leur introduction en Espagne. Voici comment Bourgoing s'exprime au sujet de ces filatures de la Catalogne : « Les filatures de coton ont pris « une progression très-rapide en Catalogne depuis vingt « ou vingt-cinq ans; mais on y manque encore de ma- « chines propres à filer très-fin. D'ailleurs, on n'y em- « ploie que des cotons du Levant, ou de Malte, ou des « environs de Malaga, ou enfin des colonies espagnoles. « D'anciens réglemens, que l'expérience aurait peut-être « dû faire révoquer, excluent d'Espagne non-seulement « tous les autres, mais aussi toute espèce de cotons filés, « tout tissu où il entre la portion même la plus légère de « coton de production étrangère ». (*Voyez* Tableau de l'Esp. mod. 4e édition, tome III, page 340).

de le préparer avant que de commencer à le travailler; cela se fait par une machine très-simple construite dans ce but, qui consiste en un grand cylindre fait avec des planches étroites, distantes entr'elles d'un demi-pouce. Ce cylindre est incliné à l'horizon et immobile; dedans est une portion de cône, approchant par sa forme du cylindre qui le renferme, et tournant sur leur axe commun. Il est garni de pointes de fer d'environ cinq pouces de longueur, placées sur une ligne spirale, pour correspondre avec des pointes semblables fixées dans l'intérieur du cylindre, dans le but de peigner et de nettoyer le coton. La personne qui d'une main tourne la machine, la remplit avec l'autre. Le gouvernement disposé à donner tous les encouragemens possibles à cette branche de manufactures, a accordé au marquis de Gobert des priviléges exclusifs pour sa blanchisserie à Vicq, comme une récompense de ce qu'il avait planté du coton dans l'île d'Irrica, et il a offert des prix à ceux qui fileront à la longueur la plus grande un fil tiré d'une livre de coton. On emploie toujours pour imprimer les cotons, le même procédé lent des coins de bois, pratiqué en

Angleterre avant qu'on y eut introduit l'usage des cylindres.

La manufacture qui m'a fait le plus grand plaisir, est une d'étoffes de laine, dirigée par D. Vincente Vernis. Il emploie trois cent cinquante personnes à faire du drap pour l'Amérique Espagnole, qui en vérité consume la plus grande partie des marchandises de Barcelone, excepté un peu de soieries et l'eau-de-vie, qui s'introduit par contrebande en Angleterre, au travers Guernsey. D.Vincente a une machine très-bien imaginée et exécutée pour devider et retorder ces laines avec économie: dans cette machine, une jeune fille conduit quatre-vingts devidoirs, tandis qu'une autre met le tout en mouvement, tout en étant occupée à tricoter. Cet enfant, assis sur un banc, fait mouvoir avec le pied une roue verticale qui, au moyen d'une roue à dents, fixée à l'autre extrémité du même axe, met en mouvement la roue horizontale, et fait ainsi tourner les fuseaux. Quand une des petites filles est fatiguée l'autre prend sa place.

Les manufactures se sont augmentées avec une telle rapidité, que le salaire, pour toute

espèce d'artistes, dans la ville et ses environs, s'est élevé de deux piecettes, ou un schelling et huit sous (2 liv.) par jour, pendant lequel ils ne travaillent que sept heures [1]. L'ouvrier ordinaire de campagne peut gagner quatorze sous (1 liv. 8 s.) en hiver, et vingt sous (2 liv.), pendant les moissons; mais ces gains sont en proportion avec le prix des denrées, fixé par les magistrats.

Les artisans estiment, que pour maintenir à Barcelone une famille, avec une aisance passable, leur gain doit être, pour chacun, de cent livres catalanes, ce qui est à peu près onze livres sterling (260 liv.).

Comme il n'est pas aisé de se procurer du combustible, les Catalans en usent avec la plus grande frugalité dans la préparation de leur petit dîner; ils se font rarement la galanterie d'un peu de viande rôtie ou bouillie, mais ils la mangent, pour la plupart du temps,

[1] Cet état de prospérité des manufactures de Barcelone, a bien changé depuis le moment où Townsend a écrit son voyage. Les guerres continuelles où l'Espagne a été entraînée depuis plusieurs années, a réduit à la misère un grand nombre d'ouvriers, soit à Barcelone, soit dans toutes les autres villes de fabriques de ce pays.

cuite à l'étuvée, dans des vases de terre, mis sur leur *fogon*, ou petit fourneau.

Rien ne peut marquer plus distinctement le caractère de ce peuple, et la rigide parsimonie qui accompagne l'industrie des Catalans, qu'un métier qui suffit à plusieurs personnes pour gagner de quoi nourrir eux et leurs familles. Cette occupation est de faire des *fogons*, qui coûtent moins d'un sou sterling (2 s.). Leur manière de les construire a quelque chose de singulier. Ils prennent quelques pots sans fonds, sans s'inquiéter à quel usage ces pots ont été employés auparavant. Ils garnissent bien le dedans, et couvrent le dehors d'argile bien préparée, mettent ensuite trois barres de fer dans le fond, et trois morceaux d'argile, au lieu de pieds, avec trois autres sur le bord supérieur, pour supporter un *olla* ou *puchero* [1]; le tout est fini, et voilà en quoi consiste toute la cuisine d'un pauvre homme. Le *puchero* est simplement

[1] *Olla*, ou *puchero*, est un vase de terre dans lequel on fait cuire le bouilli. On donne ce nom aussi bien au contenu comme au contenant; car nous voyons Cervantes parler, dans son Don Quichotte, de la *olla podrida*, qui répond à notre *pot au feu*.

un vase de terre dans lequel ils font étuver leur viande, et de là vient que, même dans les maisons des citoyens les plus riches, l'invitation ordinaire, pour dîner, consiste à proposer de venir partager leur puchero, ou, comme nous disons, de *prendre la fortune du pot.*

La fonderie de canons de cuivre est magnifique, et digne d'être examinée. Il est impossible de voir nulle part du plus beau métal, ni un travail exécuté d'une manière plus habile et plus parfaite. Leur méthode de forer a été introduite sous le règne actuel, par un Suisse, M. Maritz. On fait, chaque année, près de cent pièces de vingt-quatre, outre des mortiers et des pièces de campagne.

Les libraires ont, à Barcelone, une méthode de relier les livres pour les négocians, qui est la plus simple, la plus expéditive et la plus exacte que l'on puisse voir. Ils ont, pour ce but, un chassis avec des barres mobiles dans une rainure, que l'on fixe aisément à la distance convenable.

Un voyageur pourra trouver, dans tous les pays qu'il parcourra, quelqu'amélioration mécanique, quelques moyens d'abréger le

temps, qui seront d'une dernière invention; ou du moins nouveau pour lui; mais je suis tenté de croire qu'aucun pays, si on l'examine avec soin, n'en fournirait plus que l'Espagne. Je ne conclus point cela uniquement des observations que je puis avoir eu l'occasion de faire en passant dans ce pays, mais de celles d'un des plus excellens mécaniciens, M. Betancourt [1]. qui a été chercher, dans toute l'Europe, tous les plus ingénieux artistes jusque dans leur galetas, et qui, je suis persuadé, point par préjugé, mais d'après une connaissance et une conviction intime, place les ouvriers espagnols parmi les plus éminens pour la fertilité en imagination et en invention mécanique.

La vue des platines des fusils fabriqués à Barcelone, m'a fait un plaisir particulier. Dans celles qui sont faites en Angleterre, la

[1] M. Betancourt est très-avantageusement connn en France par divers mémoires et constructions mécaniques, et en particulier par son télégraphe, et par le moyen qu'il a proposé de faire monter ou descendre à volonté l'eau dans les sas des écluses, au moyen de l'immersion plus ou moins grande d'un corps pesant. Ce dernier mémoire a été jugé digne par l'Institut du prix qu'il destine au meilleur ouvrage étranger.

noix, à moins qu'on ne la suppose très-dure, est sujette à s'user, et le chien à retomber à son repos; et même quand elle est exécutée de la manière la plus parfaite, combien n'est-il pas arrivé d'accidens en traversant une haie, un fossé, etc.; dans les platines espagnoles, la noix, si je puis l'appeler de ce nom, quoique d'une construction toute différente, est à l'abri de ces imperfections; mais je n'essayerai point ici une description verbale de cette excellente pièce mécanique, car je ne pourrais en donner une juste idée au lecteur, sans le secours d'une gravure.

Le commerce de Barcelone est considérable, malgré les nombreux obstacles naturels et politiques qui ont arrêté et continuent encore à restreindre ses progrès. Cette ville n'a point de rivière navigable, et semble avoir été bâtie dans sa situation actuelle, uniquement par égard pour la protection qu'elle paraît tirer de la haute montagne qui la commande. Le bassin est formé par un môle, et est suffisamment vaste, mais il n'y a que douze pieds d'eau sur la barre [1]. Le quai est

[1] Cette barre est due aux sables qu'amoncèlent dans ce port le Lobregat et le Besos, deux petites rivières qui y

bien construit, mais il n'est pas permis aux négocians d'y débarquer immédiatement leurs marchandises, et cela, de peur que les bateliers ne viennent à manquer d'occupation. Tous les vaisseaux qui sont admis à la pratique, même lorsqu'ils y sont forcés par la tempête, payent un droit qui est appelé *lluda*, et sont aussi obligés de débarquer leur chargement, et d'acquitter, pour le réembarquement, des droits excessifs.

La province est redevable au comte de Campomanes, de l'abolition d'un obstacle qui gênait ses manufactures, et le pire qu'eût jamais inventé l'aveugle avarice des souverains, pour s'emparer d'un revenu, et arrêter en même temps la source d'où il provient. La *bolla*, quoiqu'abolie, mérite d'être rappelée pour l'honneur du roi qui, d'après des principes dignes d'être adoptés par tous

ont leur embouchure. Des Hollandais avaient proposé, il y a quelques années, d'entreprendre de prévenir cet effet, en détournant le cours de ces rivières, et de creuser de nouveau le bassin; mais leur proposition a été rejetée. Il faut, pour que de pareilles entreprises soient accueillies, un gouvernement attentif au bien de ses administrés, et qui sache s'exposer à un léger inconvénient présent, pour un plus grand avantage à venir.

les souverains de l'Europe, a eu la sagesse de la révoquer. Avant l'abolition de cette taxe vexatoire, le tisserand ne pouvait commencer une pièce de drap, sans envoyer chercher l'administrateur de la bolla, pour y appliquer sa marque de plomb; et quand il l'avait finie, il fallait en faire autant. Quand il en disposait, il était nécessaire d'avoir un autre sceau de plomb, suivi d'un certificat; après quoi, quand on la vendait en détail, la portion enlevée devait être scellée avec de la cire, et on scellait de nouveau, avec du plomb, le bout de la pièce d'où on avait enlevé cette petite quantité; outre toutes ces entraves, les draps payaient un impôt de 15 pour 100.

Nous sommes surpris de l'étrange absurdité de cette imposition; mais si notre gouvernement réfléchit un peu, il verra que les souverains de Catalogne n'ont pas le monopole de la folie. L'Espagne peut, avec beaucoup de raison, dire à l'Angleterre :

Cum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum.

Hor. Sat. Lib. I. sat. 3.

L'eau-de-vie, le vin, les noix, les amendes, les raisins et le liège, sont chargés sur la

côte, à différentes places, pour les négocians qui demeurent à Barcelone. Les vignes sont à Mataro, Villanova, Sitges, Valls et Granatché. Le prix des vins varie suivant la saison; mais quand il est le plus haut, nous pouvons compter celui de Mataro, compris les droits espagnols, à seize piastres, ou quarante-huit schellings le muid; celui de Villanova, à quinze piastres; celui de Granatché, à quarante. Tous ces vins sont rouges, mais les suivans sont blancs, savoir : ceux de Sitges, qui se vendent cinquante-quatre piastres; et ceux de Valls, dont le prix est vingt piastres; mais le prix moyen est de douze piastres et demie le muid, tant celui de Mataro, que celui de Villanova.

Quand l'eau-de-vie est la plus chère, elle se vend, libre de droits, rendue à bord, 57 piastres, ou L. 8 11 s., les quatre *cargas* ou pipes de 124 gallons anglais, preuve de Hollande, ou 1 s. 4 ½ le gallon; mais elle se vend quelquefois à dix d. Depuis peu on a embarqué une quantité considérable d'eau-de-vie à Barcelonetta [1], où on peut la déposer des con-

[1] *Barcelonetta*, ou *Petit Barcelone*, est une espèce de faubourg de Barcelone, situé en dehors de la porte de la

trées environnantes, sans payer le droit municipal considérable, qui se perçoit aux portes de la ville, sur les denrées de toute espèce. Cette imposition fait que l'eau-de-vie est beaucoup plus chère à Barcelone qu'à Guernesey.

Outre les articles énumérés ci-dessus, les marchands exportent des soies travaillées, des cotons peints, des étoffes de laine, de la mousquetterie et des espèces; mais ces dernières ne sortent que par contrebande. La Catalogne fournit trente-cinq mille pipes d'eau-de-vie, et deux mille de vin, outre trente mille sacs de noisettes, qui contiennent trois boisseaux chacun, à vingt schellings (24 liv.) le sac. De ces différens objets, environ quatre mille pipes d'eau-de-vie et quelques soieries vont à Guernesey et Alderney, et le reste en France; le tout, pour être passé en contrebande en Angleterre.

La sortie de l'écru de liège, qui est un des principaux objets d'exportation, fut prohibée

Mer, et formant un des côtés du port. Il est composé de petites maisons basses, et en partie alignées, qui servent de logemens aux marins et à divers marchands, qui évitent ainsi les droits municipaux qui se payent en entrant dans la ville. On estime que ce faubourg contient 13,000 ames.

pendant quelque temps, d'après la fausse idée que les habitans pouvaient le manufacturer chez eux; on ne réfléchissait pas que les ouvriers anglais trouveraient aisément à se fournir de cette écorce, en Portugal et en France.

Les objets importés à Barcelone, sont des grains, du poisson, des étoffes en laine, de la quincaillerie et de l'huile de vitriol. Les articles prohibés sont la bière, le cidre, le plomb, les bas, les chapeaux, les mousselines et les cotons; mais il entre, par contrebande, une grande quantité de ces deux derniers articles.

Le vin, en entrant dans Barcelone, paye un droit pour la ville, de cinquante réaux par carga de vingt-huit gallons. Le froment et l'orge payent, en entrant par la mer, si c'est pour la boulangerie publique, un et demi pour cent; trois pour cent, si c'est pour le compte d'un négociant espagnol; et quatre et demi pour cent, si c'est pour un négociant étranger. Ce droit était d'abord recouvré par l'évêque, mais le roi en prend à présent une part pour son propre compte.

Le drap paye, depuis cent vingt-sept, à trois cent cinquante-sept maravedis la vara.

Le cuir, dix-huit maravedis la livre ; la quincaillerie, de trente à cinquante pour cent ; et le poisson, de trente à soixante-dix pour cent, sur le premier prix. Le vin exporté paye cinq pour cent, s'il provient d'un fonds d'un étranger ; mais si c'est de celui d'un Espagnol, il est libre de droits.

Il entre annuellement, dans le port de Barcelone, environ mille vaisseaux, dont la moitié sont espagnols, cent anglais, cent vingt français, et soixante danois.

La confiance des Catalans, dans l'intercession de leurs saints, a été de tout temps une source de consolation pour eux ; mais dans quelques occasions, elle les a entraînés dans de grands malheurs. Chaque compagnie d'artisans, et chaque vaisseau qui met à la voile, est sous la protection immédiate de quelque patron. Des volumes *in-folio* attestent les nombreux miracles opérés par Notre-Dame de Montserrat, et toutes ses chasses sont chargées d'*ex-voto*. Quand cette persuasion, dans la force et le pouvoir d'un saint, ne produit que de la reconnaissance et de l'espérance ; il serait cruel d'enlever aux croyans ce précieux trésor ; mais malheureusement elle a

plusieurs fois été voisine de la présomption; et parmi les négocians, elle a ruiné plusieurs riches familles. Les compagnies d'assurance, dans la dernière guerre, avaient chacune leur saint favori, comme *S. Ramon de Penaforte*, la *Virgen de la Merced* et d'autres, associé en forme par les articles de la société, et nommé dans toutes les polices d'assurance; on lui allouait, avec la plus scrupuleuse exactitude, son dividende correspondant, comme aux autres associés; et les assureurs pensaient, qu'avec un associé aussi puissant, il ne leur était pas possible d'essuyer aucune perte. D'après cette persuasion, ils se hasardèrent, vers l'année 1779, d'assurer, pour les Indes occidentales françaises, à cinquante pour cent, quand les Anglais et les Hollandais refusaient de le faire à aucun prix, et en vérité, quand la plupart des vaisseaux étaient déjà dans les ports anglais. A la suite de ce coup fatal, toutes les compagnies d'assureurs furent ruinées, excepté deux; cependant, malgré leur malheur, cette superstition reste dans toute sa force.

Tous les livres des négocians se tiennent en Catalogne comme en France, (avec la-

quelle cette province a d'abord été réunie), en livres, sous et deniers; douze deniers font un sou, et vingt sous une livre. Jusques-là, tout est simple et facile; mais si nous voulons estimer les monnaies de cette province, nominales et réelles, rien n'est plus difficile. Si on évalue le *peso* en piastre courante, à trois schellings sterling, la piastre forte en vaudra quatre; la pistole courante, douze; et la pistole d'or, quinze.

Mais pour plus de facilité, je les réduirai en tableaux, en rappelant au lecteur qu'il faut faire des soustractions et additions, à proportion que le change varie.

MONNAIES EFFECTIVES DE BARCELONE.

Maravedi, dont 4 font un quarto, 18 un sol.
Demi-quarto de deux maravedis.
Quarto de 4 maravedis, évalue $\frac{3}{7}$ d'un sou sterling.
Double quarto, valant $\frac{6}{7}$ d'un sou.

Les monnaies précédentes sont en cuivre, celles qui suivent sont en argent.

Dénominations.	Valeur en quartos.	Valeur en s. et d. catalans.		Valeur sterling [1]		
		s.	d.	l.	s.	d.
Quart de piecette.	$8\frac{1}{2}$	1	$10\frac{1}{2}$	»	»	$2\frac{23}{56}$
Demi piecette.	17	3	9	»	»	$4\frac{23}{28}$
Piecette.	34	7	6	»	»	$9\frac{9}{14}$
$\frac{1}{4}$ de piecette à colonne. .	$10\frac{1}{2}$	2	4	»	»	3
$\frac{1}{2}$ *dito*	21	4	8	»	»	6
Piecette à colonne	42	9	4	»	1	»
Double piecette.	68	15	»	»	1	$7\frac{2}{7}$
Peso duro piastre forte. .	170	37	6	»	4	»$\frac{3}{14}$

[1] Pour avoir ces valeurs en argent de France, d'une manière approximative, il faut se ressouvenir que le schelling ou sou sterling vaut environ 24 sous de France, et le denier sterling 2 s.

Les monnaies d'or sont :

			s.	d.	l. catalans.	s.	d.	l st.	s.	d.
Le durillo, qui vaut. . .	5 piecettes.				1	19	10	»	4	$5\frac{3}{14}$
$\frac{1}{2}$ doublon nouveau. . . .	10	*id.*			3	15	»	»	8	» $\frac{1}{7}$
Doublon *id*	20	*id.*			7	10	»	»	16	» $\frac{6}{7}$
Double doublon *id.* . . .	40	*id.*			15	»	»	1	12	1 $\frac{5}{7}$
Doublon de à Ocho, *id.*	80	*id.*			30	»	»	3	4	3 $\frac{3}{7}$
$\frac{1}{2}$ doublon vieux	10	*id.*		3	3	15	3	»	8	» $\frac{2}{4}$
Doublon *id.*	20	*id.*		6	7	10	6	»	16	1 $\frac{1}{2}$
Double doublon *id.* . . .	40	*id.*	1	1	15	1	»	1	12	3
Doublon de à Ocho, *id.*	80	*id.*	2	2	30	2	»	3	4	6

La piecette vaut 4 reaux de vellon de $8\frac{1}{2}$ quarts chacnn, dans toute l'Espagne, excepté en Catalogne, où les 4 reaux de vellon ne valent que 7 sous $5\frac{1}{4}$ deniers, au lieu de 7 sous 6 deniers ; ensorte que les piecettes gagnent $\frac{5}{6}$ pour cent à être transportées du reste de l'Espagne en Catalogne.

Monnaies imaginaires de la Catalogne.

	Piastres.	s.	d.	l. st.	s.	d.
Le sou, qui vaut		»	12	»	»	$1\frac{2}{7}$
La livre		20		»	2	$1\frac{5}{7}$
Real ardite		2		»	»	$2\frac{4}{7}$
Peso, piastre courante		28		»	3	»
Ducat		38	$7\frac{4}{17}$	»	4	$1\frac{302}{476}$
Pistole courante	4 ou	112		»	12	»
Pistole d'or	5 ou	140		»	15	»

Huit deniers valent trois quarts, monnaie d'Espagne.

Pour réduire les pesos en livres, il faut multiplier par sept et diviser par cinq, et faire l'inverse pour réduire les livres en pesos.

MESURES DE LA CATALOGNE.

Douze *cortans* font une *quartera*, ce qui équivaut à deux boisseaux, mesure anglaise.

Seize *cortans* font une *carga* de vin ou d'eau-de-vie, ce qui est environ trente gallons anglais, et cette quantité est estimée peser douze *arrobas*.

Cent *quarteras* sont égales à cent vingt-huit *fanegas*.

POIDS.

Huit onces font un marc, qui est d'un sixième plus pesant qu'en Castille.

Douze onces font une livre.

Vingt-six livres un *arroba*.

Quatre *arrobas* un quintal, ce qui équivaut à quatre-vingt-treize livres anglaises, ou quatre-vingt-onze livres castillanes.

Cent vingt-cinq livres font cent douze livres anglaises.

La fondation de Barcelone, suivant les Historiens, est antérieure d'environ deux cents trente ans à l'ère chrétienne, et postérieure de trois cents au premier établissement des Carthaginois en Espagne. On dit qu'elle fut appelée *Barkino*, par son fondateur, en l'honneur de sa famille[1], et qu'elle a dérivé des Juifs cet esprit de commerce qu'elle a toujours conservé.

Cette ville a éprouvé plusieurs révolutions et souffert beaucoup dans chaque changement. Elle fut bientôt délivrée, en 805, de la domination des Maures, et élevée en comté, qui payait un hommage aux rois de France, jusqu'à ce que ceux-ci, incapables de la protéger, abandonnèrent leurs prétentions en 874, et laissèrent les citoyens se défendre par leur propre force et soutenir leur liberté. Depuis

[1] Selon Swinburne, ce fut Amilcar Barcas qui fonda Barcino, qui a ensuite pris le nom de Barcelone.

lors ils furent en lutte continuelle avec les Maures; mais à la fin, en 994, le croissant céda le pas à la croix, et pendant plusieurs générations Barcelone fut indépendante de ses voisins. Vers la fin du douzième siècle, elle fut annexée à la couronne d'Arragon, par le mariage de son comte; et dans une époque subséquente elle devint, par l'union de Ferdinand et d'Isabelle, partie de la monarchie espagnole.

Tandis que la succession se disputait entre les deux maisons d'Autriche et de Bourbon, en 1700, à la mort de Charles II d'Espagne, Barcelone était d'une trop grande importance pour le pouvoir prétendant, pour rester long-temps dans la possession tranquille de l'un ou de l'autre. Les Français étaient maîtres de cette ville quand le comte de Peterborough arriva sur la côte avec sa petite armée, trop faible pour essayer un siège avec quelqu'espérance de succès. Mais comme cet habile officier avait ce qui supplée à une armée plus nombreuse, c'est-à-dire, une imagination fertile en ressources, ses amis ne perdirent jamais l'espérance du succès, jusqu'à ce qu'ils lui virent rembarquer ses troupes et se préparer

à mettre à la voile. Le moment de leur désespoir fut pour les assiégés la renaissance de leur confiance; et ce départ fut le signal de la joie, pour ceux-ci qui n'avaient jamais été exempts de craintes, tant qu'il restait devant la ville. Il mit à la voile; mais dans la nuit il débarqua ses troupes, et avant le matin il prit possession de Mont-Juick, et s'empara de la ville au bout de quelques jours. Il fut bien soutenu dans cette entreprise hardie par le brigadier Stanhope et M. Methuen, dont la prudence, la fidélité et la valeur leur ont procuré ces honneurs qu'ils ont transmis à leurs familles.

Girone, Tarragone, Tortose et Lérida suivirent l'exemple de la capitale et se déclarèrent pour Charles. Par-tout où le comte de Peterborough tournait ses armes, la victoire se déclarait pour lui. Il suffisait qu'il se montrât pour que chaque ville vint lui offrir ses clefs. Tandis qu'il était à Valence, l'ennemi mit le siége devant Barcelone, mais il hâta son retour et le força de se retirer, non-seulement de devant la ville, mais même de la province, le 1er mai 1706, quoiqu'il n'eût que très-peu de troupes, tandis que l'ennemi avait trente mille hommes. Quand il fut remplacé, une série

de malheurs, trop bien connus, hâtèrent la chute de la domination de l'archiduc; et les citoyens de Barcelone, après une résistance opiniâtre, ouvrirent leurs portes à Philippe, et se soumirent, quoiqu'à regret, à porter son joug.

Une promenade gaie et spacieuse tout au tour des murs, ainsi que les jardins qu'ils renferment, contribuent à faire de Barcelone une des villes les plus délicieuses du monde. Quiconque y aura été pendant le printemps, ne pourra assez s'étendre sur les plaisirs dont il y aura joui [1].

Cette ville est située dans une plaine ouverte au sud-est, mais protégée à l'ouest par

[1] Deux autres promenades nouvelles font de Barcelone une des villes les plus agréables de l'Espagne; la *Rambla*, qui est une espèce de rue garnie d'arbres, qui traverse la ville dans presque toute sa largeur; et le *Passeo nuevo*, qui est près de la porte de France, et qui a remplacé une place marécageuse et malsaine. Cette dernière promenade a eu deux effets très-avantageux pour Barcelone, celui de changer un quartier malsain en un des plus agréables de la ville, et celui d'occuper un grand nombre d'ouvriers que la guerre laissait sans ouvrage. Le Passeo nuevo n'est pas éloigné du bel édifice achevé en 1793, et destiné à la douane.

le Mont-Juick, et au nord par une chaîne de montagnes qui se terminent à l'ouest par le mont S. Pedro martyr. Le sol, jusqu'à la profondeur de six à dix pieds est argileux.

Dans cette plaine près de la ville, est un petit courant qui, en été, sert à arroser le pays; mais à l'ouest au delà de Mont-Juick, est le Lobregat, la plus grande rivière entre le Ter, qui passe par Girone, et le Segré qui, prenant sa source dans les Pyrénées, vient se jeter dans l'Ebre.

Une des montagnes opposée à la ville, appelée *S. Jeronimo,* est fameuse pour ses couvens et sur-tout pour ses jardins qui sont vastes, ombragés et bien arrosés. Au bas de la montagne est une carrière, dans laquelle la pierre contient évidemment beaucoup de matière calcaire. Au-dessus est du granit d'une texture lâche, et qui se brise et se décompose, tandis que le milieu et le sommet au midi, et du côté de la mer, sont entièrement de schiste; mais au delà de la sommité en descendant au nord, il n'y a que du granit. L'ordre de ces matières paraîtra étonnant si on se rappèle que dans la situation naturelle, le granit est toujours couvert par le schiste, et le schiste par

le roc calcaire. Le Montserrat [1] semble n'en être qu'à la distance de deux petites lieues, et fait un très-bel effet depuis cette sommité élevée, qui a de tous côtés une vue agréable et étendue. On trouve sur les flancs de cette montagne des carrières de pierre calcaire et de marbre.

[1] Voici comment Bourgoing s'exprime sur cette montagne, où est situé le monastère du même nom. « C'est là « qu'est le fameux couvent du *Montserrat*, asile escarpé « et solitaire de ces religieux qui ont fixé l'attention de plus « d'un voyageur. Le monastère de Montserrat est à huit « lieues nord-ouest de Barcelone........... Sur le penchant « d'une haute montagne, est situé le monastère réuni à « l'église, qui est un des monumens les plus remarquables « de la somptueuse dévotion. Elle contient quatre vingts « lampes d'argent, des chandeliers, des reliquaires, des « croix, des bustes de la même matière, des couronnes « enrichies de pierres précieuses, de magnifiques vête- « mens, etc. le tout destiné à la décoration d'une vierge « miraculeuse..........

« Les gardiens de ces trésors sont au nombre de treize « ou quatorze. Leurs hermitages sont répartis sur la croupe « de la montagne, et occupent l'espace de près de deux « lieues jusqu'à son sommet. Le plus élevé, celui de Saint- « Jérôme, a une vue magnifique sur des plaines immen- « ses. De là on découvre des rivières dont on suit le cours, « des villes, quelques îles et la vaste mer....... » (*Tableau de l'Espagne moderne*, 4e édition, tome III, page 326).

Je réservai mes excursions éloignées pour les jours de fêtes, où le consul avait le temps de venir avec moi. Nous visitâmes dans une de ces courses le mont *S. Pedro martyr,* d'où nous commandions à une vue plus étendue que celle de S. Jeronimo. Au nord de cette montagne est le Montserrat, et au delà les Pyrénées paraissent se perdre dans l'horizon, et n'offrir qu'un mur de neige. En nous tournant au midi et à l'est, nous vîmes toute l'étendue de la riche vallée qui approvisionne la ville, et les nombreux villages adjacens, et au delà la Méditerranée qui borne la vue au loin. A l'ouest coule le Lobregat qui, descendant au travers les gorges des montagnes d'où il reçoit d'innombrables torrens, et après avoir calmé sa furie, se meut lentement vers la mer, en serpentant dans son cours au travers la plaine étendue, que lui-même a formée.

La base et le corps de cette montagne sont de granit; mais à mesure qu'on monte près du sommet, on trouve sa couverture ordinaire de schiste, brisé en lames minces et blanches, et formant de l'alun au moyen de l'acide sulfurique. Il est évident que c'est à cette dissolu-

tion du schiste qui abonde par-tout au sommet de ces hautes montagnes, qu'est due l'argile qui couvre jusqu'à une si grande profondeur la plaine qui est au-dessous, et qui n'est point uniquement de cette argile que les briquetiers préfèrent, qui est tenace est stérile, mais d'une argile qui par le mélange de terre calcaire et de sable, approche de la marne, se brise aisément par la charrue, et produit les récoltes les plus riches.

Ces montagnes sont cultivées; et à leur sommité, là où la charrue ne peut pas aller, on les voit couvertes de vignes. J'y trouvai pour la première fois, depuis que j'étais en Espagne, le *quercus coccifera* qui rapporte le kermés[1], mais il n'y avait aucune trace de ce petit insecte.

Nous dînâmes dans une maison de campagne appartenant aux dominicains; et où ces pères vont quand ils souhaitent respirer l'air

[1] Le *Quercus coccifera* (le chêne de la cochenille), est un petit chêne-vert, qui ne s'élève pas au-delà d'un à deux pieds, dont les feuilles épineuses ne ressemblent pas mal en petit à celles du houx, et sur lequel se loge l'insecte appelé *Kermés*, qui donne un rouge ressemblant à celui de la cochenille, mais moins vif.

pur, ou se retirer pour quelque temps des contraintes de l'ordre monastique. Ils ont là une salle de près de soixante pieds, plusieurs bonnes chambres à coucher, et une gallerie de quatre-vingt-dix pieds de long sur dix-huit de large, ouverte à l'est et au sud; elle commande à la fois la plaine, les montagnes, et la mer, avec la ville, quelques villages, un petit nombre de couvens, et un grand nombre de fermes dispersées dans la vallée. Au-dessus et au-dessous, sur le penchant de la montagne, s'étendent leurs vignobles, qui les fournissent de raisins et de l'excellent vin. Ils nous reçurent avec hospitalité, et si nous eussions été tentés d'y coucher, ils nous auraient donné des lits. Nous y restâmes jusqu'à ce que le coucher du soleil vint nous rappeler qu'il était temps de remonter à cheval et de nous en retourner.

J'ai rarement quitté quelque sommité avec plus de regret, et si je n'avais pas dû bientôt partir de Barcelone, j'aurais choisi cet endroit pour ma retraite, et avec l'aide d'un père j'y aurais appris la langue espagnole.

Après avoir examiné toutes ces régions élevées qui bornent la vue au nord, je désirai

rechercher, avec l'attention la plus minutieuse, qu'elle était la nature de Mont-Juick, qui suspendu au-dessus de la mer, commande la ville à l'ouest. Pour remplir ce but je me promenai sur le bord de la mer, grimpant sur les pentes parmi les rochers, et soit à cheval ou à pied, je traversai sa sommité dans toutes les directions, de manière que je pus examiner cette montagne dans toutes ses parties. La base et le corps sont de pierre sablonneuse ou de grès siliceux, d'un grain très-fin et rouge, blanc ou gris, avec quelques petites paillettes de mica. La sommité dans quelques places ne diffère point de la base, mais dans d'autres elle est couverte de poudings, de schiste, d'argile ou de terre à foulon; et ce qui est le plus digne d'attention, le schiste et l'argile contiennent des coquilles fossiles.

S'il m'est permis de hasarder une conjecture, appuyée par ces faits et par d'autres semblables, je serais très-tenté de croire que toute cette montagne est un dépôt, et que son sable n'est que le granit décomposé, soit de ces montagnes dont j'ai donné la description, et qui sont de trois espèces blanches, rouges

ou grises; soit aussi de quelqu'autre montagne qui n'existe plus.

Je reprendrai ce sujet quand nous viendrons à traiter des environs de Salamanque, et j'espère que la théorie que j'avance ici, non-seulement sera alors confirmée, mais servira à jeter quelque jour sur quelques parties de l'histoire naturelle, qui sont encore dans l'obscurité.

Si ma conjecture est bien fondée, Mont-Juick doit non-seulement avoir été couvert par la mer, et ce fait est hors de doute, mais il doit avoir été relativement plus bas que les montagnes de granit, des dépouilles desquelles il est formé, par leur accumulation au confluent de deux ou plusieurs courans, comme nous le voyons en miniature dans les torrens. Quiconque connaît bien l'apparence extérieure et la structure intérieure du pays près Southampton, verra un exemple frappant de ces accumulations, non pas de matériaux charriés par aucune de ses rivières, car leurs lits sont trop bas pour une opération pareille, mais par l'action des courans, quand les montagnes environnantes de Sussex, Wiltshire, Dorsetshire et l'île de Wight, étaient sous la

surface de la mer; comme nous pouvons le conclure d'après les coquilles fossilles que l'on trouve dans la craie que contient chacune de ces montagnes.

Nous jetâmes de Mont-Juick nos regards sur la plaine étendue formée par le Lobregat, et qui paraît fertile mais point attrayante, car par-tout elle offre un triste aspect, et les habitans portent tous des signes de fièvre, d'hydropisie ou de jaunisse.

Les fortifications sur cette montagne, passent pour être parfaites dans leur espèce; elles sont très-bien finies, et par leur beauté font honneur à la nation. Ces fortifications, jointes aux travaux considérables autour de la ville et à la citadelle, doivent rendre Barcelone intenable pour un ennemi.

La dénomination de Mont-Juick n'a jamais été bien expliquée. On l'écrivait anciennement *Mon-Joui*, mais la prononciation est *Monjouique*, ce qui signifie peut-être montagne des Juifs. Ce qu'il y a de certain c'est que les juifs étaient très-nombreux dans cette partie de l'Espagne, et qu'il y a sur la montagne, du côté tourné vers la ville, des inscriptions en caractères hébreux sur un grand

rocher brut. La plupart des mots sont à peine lisibles, mais ceux que l'on peut lire paraissent indiquer que ce terrain a été le cimetière des juifs.

Le pays autour de Barcelone est bien cultivé, il abonde en vignes, en figues, olives, oranges, en soies, lin, chanvre, caroube, froment, orge, avoine, seigle, féves, pois, vesces, maïs, millet, avec toutes les variétés de laitues, choux, choux-fleurs et autres végétaux pour l'usage de la cuisine.

Les paysans pour labourer leur terrain se servent seulement de deux bœufs ou d'une forte mule, sans enfant pour les conduire. Leur charrue et légère et bien conçue [1]; l'aage est long et fixé au joug s'ils se servent de deux bœufs, ou au collier, au moyen d'une limonière, s'ils n'ont qu'une mule. On peut abaisser ou élever cette charrue, de manière a pouvoir labourer plus profondément ou plus superficiellement à volonté, quelque variée que soit la tenacité du sol; il y a pour cela à l'extrémité de l'aage trois trous, distans d'environ quatre pouces; c'est par l'un ou l'autre

[1] On en peut voir le dessin à la fin du troisième volume.

de ces trous qu'ils l'attachent au joug. S'ils souhaitent que la charrue morde plus bas dans le terrain, ils placent la cheville dans le trou le plus haut, c'est-à-dire, le plus près de l'extrémité de l'aage ; mais quand ils veulent que la charrue chemine plus près de la surface, ils mettent la cheville dans le trou qui est le plus éloigné du premier.

Il est impossible de donner plus d'attention à la construction et à l'usage des charrues pour tous les différens buts de l'agriculture, que l'on n'en donne à cet important sujet dans le pays aux environs de Barcelone. Les herses sont garnies en fer. Quant aux rouleaux, on ne doit pas s'attendre à en voir là où le bois est si rare. Les Catalans se servent, pour briser les mottes, d'une planche, sur laquelle un enfant, se tenant debout, conduit les mules. Leur houe est presque aussi large et aussi pesante que notre bêche, mais elle est placée de manière à former un angle d'environ trente degrés avec le manche, de sorte qu'un homme doit se tenir très-baissé pour s'en servir. Pour ma part je préférerais la bêche, mais peut-être cela provient-il d'un préjugé national.

On doit considérer leur *noria* [1] comme une de leurs améliorations en agriculture. La *noria* de Barcelone est construite tout différemment de celle que j'ai précédemment décrite : c'est la pompe à chapelet dans son origine, ou au moins celle qui l'a fait naître et en a suggéré l'idée, et qui, par sa simplicité paraît avoir été inventée dans l'antiquité la plus reculée. Elle consiste en une bande ou ceinture qui passe sur une roue, et qui est assez longue pour plonger de dix-huit pouces à deux pieds au-dessous de la surface de l'eau dans un puits. Tout autour de cette bande, à la distance d'environ quinze pouces, sont fixées des jarres ou vases de terre qui, à mesure qu'ils tournent, enlèvent l'eau du puits, et la versent dans une citerne préparée pour la recevoir. Un petit âne en tournant fait aisément mouvoir une lanterne, qui donne le mouvement à une roue en couteau, fixée sur le même axe que la roue à laquelle la bande est suspendue, et avec laquelle elle tourne et fournit ainsi une provision constante et considérable d'eau,

[1] On trouvera la description de cette machine dans l'Encyclopédie, à l'article *Noria*.

avec une petite dépense et un très-léger frottement. Comme l'air empêcherait l'entrée de l'eau dans ces jarres ou bouteilles, chacune a un petit orifice à son fond, au travers lequel l'air s'échappe, mais aussi l'eau le suit et une certaine quantité retombe dans le puits. Il est vrai que ces jarres s'élevant dans une ligne verticale, l'eau qui s'échappe du vase supérieur est reçue par celui qui est immédiatement au-dessous et ainsi de suite; cependant il y a toujours une perte; et outre cet inconvénient, toute la quantité d'eau doit nécessairement être élevée plus haut que le réservoir, au moins du demi-diamètre de la roue qui porte la bande, car ce n'est qu'en descendant que les vases se vident. La pompe à chapelet jouit certainement de plusieurs et de grands avantages sur cette machine; cependant elle-même n'est pas exempte d'imperfections. Si les rondelles ne sont pas bien ajustées au cylindre dans lequel elles se meuvent, beaucoup d'eau retombe; si elles le sont exactement, le frottement de plusieurs de ces rondelles devient considérable, outre celui des chaînes autour des roues et celui des roues elles-mêmes. Les pompes à chapelet demandent un grand nom-

bre d'hommes pour les mettre en mouvement, et dans un vaisseau ils ne peuvent point se tenir en plein air, mais sous le pont où la chaleur est très-grande et où la fatigue devient insupportable. La préférence cependant que l'on a donnée aux pompes à chapelet, sur celles qui travaillent par la pression de l'atmosphère, doit provenir de cette circonstance ; c'est qu'on les a trouvées moins sujètes à s'obstruer.

Sous le rapport du frottement, de la fraîcheur et du bas prix, la pompe aspirante a tellement l'avantage sur la pompe à chapelet, qu'elle ne manquera pas d'otenir la préférence dès qu'elle ne sera plus sujète à s'obstruer par le gravier et les copeaux. Les mécaniciens ont inventé des expédiens nombreux et variés pour améliorer cette pompe. Un de ces moyens qui attira l'attention et fut adopté dans notre marine, a ensuite, par l'expérience, été trouvé défectueux. Il consistait à avoir, au lieu des soupapes ordinaires avec des charnières, deux cylindres avec des trous dans les côtés, mais fermés au sommet, ils se meuvent dans des corps de pompe de cuivre, et sont connus sous le nom de soupapes à boîte

à thé (*canister valos*). On les a trouvées de toutes les plus sujètes à s'obstruer et à devenir immovibles, par l'introduction du sable entre le piston et le corps de pompe. Le public en est redevable à M. Cole, qui ayant acquis de la réputation en exécutant les améliorations de la pompe à chapelet, inventée par le capitaine Bentinck, obtint, sans hésiter, le crédit qui ne lui était point dû pour le génie tout ordinaire qu'il avait montré dans l'invention de cette machine. Dans le modèle et avec de l'eau claire les expériences réussirent, et il obtint l'approbation du conseil de l'amirauté, qui donna immédiatement des ordres pour l'introduction de ces pompes dans nos vaisseaux de guerre. C'est à cette approbation précipitée que l'on a attribué la perte du Centaure, et de quelques autres vaisseaux revenant des Indes occidentales. Il est impossible de dire tous les vaisseaux qui ont péri à la suite de ce changement dans la construction de nos pompes; car l'accident le plus fâcheux qui puisse arriver à un vaisseau attaqué par une tempête, est que ses pompes viennent à s'obstruer. Le conseil de l'amirauté ne peut jamais prendre trop de précautions dans l'exa-

men des améliorations, ni être trop sur ses gardes touchant la confiance qu'il donne aux certificats en faveur de quelqu'une de ces améliorations qu'il a fait essayer. Dans la nouvelle édition du dictionnaire de Chambers, donnée dernièrement au public par le docteur Rees, nous avons une description de la pompe à chapelet du capitaine Bentinck, dont l'excellence n'a jamais été mise en question, tandis que les personnes même les plus crédules peuvent difficilement ajouter foi au rapport des expériences faites à bord de la frégate Seaford, et signé par le contre-amiral sir John Moore, douze capitaines et onze lieutenans de la marine royale. Il y est dit, qu'avec l'ancienne pompe à chaîne sept hommes furent soixante-seize secondes à élever une tonne d'eau, tandis qu'avec la nouvelle pompe, deux hommes élevèrent la même quantité en cinquante-cinq secondes. Si sir Thomas Slade, alors inspecteur de la marine, et le capitaine Bentinck, eussent été entr'eux sur un meilleur pied, ce rapport certainement aurait été dressé d'une manière plus conforme à la vérité, ou au moins ces expériences auraient été conduites avec ce degré d'attention, qui aurait

donné plus de crédit à l'intégrité de ceux qui furent appelés à signer, et aux connaissances de ceux qui reçurent le rapport. Malgré que l'on reconnaisse la supériorité indubitable de cette nouvelle pompe, sur celle dont on se servait auparavant, il a dû être évident à tout juge compétent, que cet essai n'avait point été conduit de bonne foi.

L'imperfection des pompes aspirantes a été prévenue par une dernière amélioration qui mérite bien une approbation universelle. M. Taylor de Southampton, le même auquel, non-seulement l'Angleterre, mais même toute l'Europe est redevable de poulies moulées, qu'une longue expérience a démontré être parfaites, sous le rapport de la force et d'une prompte obéissance; M. Taylor, dis-je, à la demande de quelques marins, s'est appliqué à la recherche de cet objet, et il a bientôt trouvé un remède qui, selon toute probabilité, amenera cette pompe plus près de la perfection, qu'aucune de celles employées jusqu'à présent. Il commença par enlever la soupape inférieure avec son corps de pompe, et il substitua à sa place une boule tombant dans le bas de la même cham-

bre, dans laquelle travaille le piston supérieur; et qui est rétrécie pour ce but; mais, comme elle n'en sortait pas aisément, au lieu de cette boule, il prit un segment de sphère, et il riva un pendule dans son centre. Par ce simple changement, les copeaux et le gravier passent sans inconvénient, et la soupape à pendule retombe dans sa place. Rien, en apparence, ne promet davantage; il reste au temps et à l'expérience à confirmer le jugement que l'on a formé sur cette amélioration.

Un gentilhomme de Barcelone, qui excelle en inventions méchaniques, sensible aux imperfections particulières de la noria, a étudié les moyens de les éviter dans une machine qu'il a construite, et qui n'est pas entièrement privée de mérite. La perche à laquelle se fixent les traits du cheval, est de près de huit pieds de long; le diamètre du cercle que parcourt le cheval, a six pieds; et celui de la lanterne ou du pignon horizontal, est de près de quatre pieds. Une roue verticale que celui-ci fait mouvoir, a le même diamètre et communique le mouvement à une lanterne ou pignon vertical de deux pieds

sept pouces, et par-là à une roue à eau de dix pieds et demi de diamètre. Les mouvemens, dans cette machine, sont trop compliqués, et par conséquent la dépense et le frottement sont augmentés. Outre cela, le cercle que parcourt le cheval est trop petit, et la flèche étant derrière lui, au lieu d'être placée sur ses épaules, la ligne du trait fait avec elle un angle de quarante-cinq degrés, et, par conséquent, une moitié de la force est perdue. Ces méprises ne sont pas rares, et c'est pour cela seulement que je fais mention de celle-ci. Ce qui fixa mon attention, fut la construction de la roue à eau. C'est un cylindre divisé en deux portions par un diaphragme paralèle à ses côtés; dans chacune de ces portions, il y a des chambres formées par quatre partitions qui forment un carré dont les angles touchent la circonférence de la roue, de manière que chaque chambre forme un segment de cylindre. Les partitions sur un côté du diaphragme ne sont pas parallèles à celles de l'autre côté, mais elles sont placées dans des directions différentes, de manière que quand les deux qui sont sur un côté sont perpendiculaires, celles sur l'au-

tre côté forment un angle de quarante-cinq degrés avec l'horizon. Il y a, dans chacune de ces chambres, une ouverture pour laisser échapper l'eau de cette portion de la circonférence, et un collier de cuir embrasse la roue là où elle décharge l'eau, pour prévenir toute perte. L'avantage particulier de cette roue, consiste en ce qu'il ne se perd point d'eau, une fois qu'elle a été reçue dans les chambres; mais aussi tout ce mécanisme l'élève à moins de huit pieds de haut. Quelle que soit du reste, la machine employée, on construit, tout autour des réservoirs, un mur en parapet pour laver le linge.

Les Catalans ont, pour tailler le chanvre, une machine semblable, pour la forme, à celle dont on se sert dans toutes nos îles à sucre, pour briser les cannes; elle en diffère cependant par les matériaux et la position du tout. En Espagne, les trois rouleaux cannelés sont de chêne, placés les uns au-dessus des autres, et forcés d'agir sur le chanvre, non-seulement par leur poids, mais aussi par la pression de deux forts ressorts. Une mule tourne une roue qui, faisant mouvoir le cylindre le plus bas, oblige le cylindre

au-dessus à se mouvoir dans une direction opposée ; et comme derrière eux il y a la section du tambour ou cylindre creux, pour arrêter le chanvre et l'obliger à revenir, celui qui a passé entre le rouleau supérieur et celui du milieu, revient se briser de nouveau entre le rouleau du milieu et l'inférieur.

Le cours ordinaire d'agriculture, aux environs de Barcelone, commence par du froment, lequel étant mûr en juin, est immédiatement suivi par du maïs, du chanvre, du millet, des choux, des haricots ou des laitues. La seconde année, ces récoltes se succèdent mutuellement de la même manière. L'année suivante, on récolte de l'orge, des fèves ou des vesces qui, étant enlevées au milieu de l'été, sont suivies, comme dans les années précédentes, par d'autres récoltes que l'on change seulement suivant la saison, de manière à avoir, sur le même terrain, la plus grande variété possible.

Le produit commun du froment est de dix pour un ; mais dans les années pluvieuses, cela va jusqu'à quinze. Toutes ces récoltes sont arrosées, quand on peut avoir de

l'eau, soit par quelque courant, soit par une noria.

Le 24 avril, les habitans étaient occupés à labourer pour le chanvre qu'ils comptaient arracher au milieu de juillet, et se proposaient de mettre ensuite, dans le même terrain, des turneps, du panais et des laitues pour les marchés d'automne. Leurs terres pourraient rapporter du lin, mais ils trouvent le chanvre plus profitable.

Je fus très-surpris de leur manière de remplir leurs chars de fumier. Pour cela ils sont trois hommes, un sur le char, un autre sur le tas, et le troisième entre eux deux, pour transporter une petite corbeille, après que celui qui est sur le tas l'a remplie avec sa fourche à trois dents. Ils sourirent à ma simplicité de croire qu'ils chargeraient beaucoup plus promptement leur char s'ils avaient chacun une fourche; et c'est uniquement pour expédier, qu'ils suivent cette méthode.

Le salaire des ouvriers, dans la campagne, à quelque distance de la ville, est depuis dix sous à un schelling (20 à 24 s.) par jour pour les hommes, et la moitié au plus pour les femmes; mais les charpentiers gagnent seize sous

(32 s.), et les maçons deux schellings (48 s.)

La rigide parsimonie des Catalans, paraît dans la petite provision qu'ils font pour leur journée. Quand ils vont au marché avec leur petit panier, ils en rapportent à la maison, outre leur bœuf et un peu de légumes, pour la valeur de deux deniers de charbon. Cette circonstance est si caractéristique, que quand ils veulent reprocher à un riche avare sa misère, ils disent que, malgré son opulence, il continue toujours à envoyer au marché pour *dos dineros de carbon* [1].

L'habillement des Catalans est singulier. Ils ont des bonnets rouges sur un filet noir, qui contient leurs cheveux, et qui pend assez bas sur leur dos. Ils ont ordinairement des haut-de-chausses de velours noir, des sandales de corde à la place de souliers, et rarement des bas. Leur veste ou jaquette courte, avec des boutons d'argent, est fermée et entourée d'une longue ceinture de soie, qui fait plusieurs fois le tour de leurs reins, et dont le bout est ensuite retroussé en dedans.

En Espagne, en Italie et en Afrique, tous les habitans se serrent avec des ceintures,

[1] Douze deniers font un sou catalan.

comme préservatif contre les hernies. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles y sont fort communes; mais quand on considère que les nations qui ne font point usage de ceintures, ne sont point très-sujètes à cet accident, nous pourrons peut-être les attribuer, avec raison, à un relachement qui provient de la précaution même adoptée pour les prévenir.

Aucun peuple, sur la terre, ne supporte mieux la fatigue que les Catalans, et en voyageant à pied, personne ne peut les devancer. Leur journée ordinaire est de quarante milles; et, dans l'occasion, ils peuvent en parcourir soixante. C'est pour cette raison, qu'ils sont de bons guides et de bons muletiers; aussi, sont-ils employés comme tels sur toute l'Espagne, et on a en eux, à raison de leur intégrité, une confiance sans réserve.

Les environs de Barcelone sont favorables aux recherches botaniques, et la ville n'est pas sans quelques personnes qui cultivent cette science. Je reçus beaucoup de secours de D. Ignatio Ameller, apothicaire, dont la bibliothèque ferait honneur au premier botaniste de l'Europe. J'eus fréquemment recours à lui, et je trouvai qu'il connaissait les meilleurs au-

teurs qui ont écrit sur ce sujet. J'y vis aussi un jeune homme qui s'occupait à ramasser des plantes médicinales pour les pharmaciens. Je trouvai en lui un excellent disciple de Linné, et je recueillis dans son *hortus siccus*, des plantes que je n'avais point rencontrées dans mes promenades, et toutes arrangées selon leur classe. Parmi celles que je trouvai, sont les suivantes: *Canna; Salicornia; Blitum; Valeriana; Veronica*, la *vulgaris* et la *becabunga; Syringa; Ligustrum; Olea; Phillyrea fl. lut.; Rosmarinus; Salvia*, de toutes les espèces; *Jasminum; Gratiola; Pinguicula; Verbena; Lycopus; Justicia; Crocus sativus; Nardus montana; Ixia; Glodiolus communis; Iris vulg. fl. Ceruleo*, *et palustris fl. luteo et faetidissima;* avec l'*Iris bulbosa fl. variegante; Cyperus rotundus; Plalaris; Arundo; Gramen officin. dactylis; Holosteum; Scabiosa vulg.; Scabiosa specias; Globularia dipsacus silv.; Gallium; Gallium luteum et album; Rubia tinctorum; Crucianella; Plantago major vulg.; Coronopus vulg.; Psyllium; Pimpinella; Cornus; Alchemilla; Cuscuta; Potamogeton; Ilex; Heliotropon; Myosotis; Lithosper-*

mum; Anchusa; Buglossa vulg.; Cynoglossum vulgare; Onosma, Echium; Asperugo; Consolida major; Pulmonaria maculata; Borago hortensis; Cortusa; Primula veris et Auricula; Verbascum; Campanula; Convolvulus marinus; Scammonea; Polemonium; Cyclaminus; Anagallis fl. rub.; Lysimachia fl. lut.; Lonicera; Ribes; Coris; Physallis; Atropa Hyoscyamus; Capsacum; Mirabilis; Datura; Solanum; Glycypitros; Lycopersicon; Melongena; Rhamnus; Frangula; Euonimus; Nerium; Vinca; Asclepias; Salsola; Ulmus; Herniaria; Gentiana major; Centaurum minus, Echinophora; Eryngium; Sanicula; Bupleurum; Daucus; Caucalis; Ammi; Bunium; Conium; Apium; Athamanta; Crithmum; Lacerpitum; Sphondylium; Ligusticum; Imperatorium; Angelica; Cuminum; Smyrnium; Thapsia; Anethum; Ferula; Sium; Oenanthe; Coriandrum; Chærophyllum; Carum Scandia; Rhus; Tinus; Sambucus; Panassia; Linum; Drosera; Statice; Lilium cand.; Lilium fl. nutante hemerocallis; Lilium fl. nut. martagons fl. purp.; Lilium radice asphodeli; Pancratium; Ama-

ryllis ; Allium sylvestre ; Porrum ; Cepa alba; Leucojum bulbosum; Ornithogalum fl. lutea ; Narcissus ; Scilla ; Tulipa ; Asphodelus; Lilium Conval; Hyacinthus fl. cerul.; Corona imperialis ; Fritillaria ; Erythronium ; Asparagus ; Juncus ; Tradescansia; Aloe ; Berberis ; Lapathum acutum ; Rumex ; Colchicum ; Alisma ; Æsculus ; Tropœolum ; Epilobium ; Ænothera Daphne ; Polygonium; Fagopyrum; Bistorta; Persicaria ; Herba Paris ; Laurus nobilis ; Rheum ; Butomus; Senna; Cassia ; Dictamnus fraxinella; Ruta; Tribulus ; Melia ; arbutus uva ursi ; Rhododendrum ; Pyrola ; Saponaria ; Saxifraga ; Dianthus ; Cucubalus ; Arenaria ; Stellaria ; Sedum ; Lychnis ; Oxalis ; Tridactylus ; Phytolacea ; Asarum ; Peganum ; Portulaca ; Lythrum ; Agrimonia; Reseda; Euphorbia; Tithymalus pinea; Sempervivum; Cactus opuntia ; Cactus scandens ; Philadelphus ; Psidium ; Myrtus ; Punica granatorum ; Cerasus ; Amygdalus; Crategus ; Sorbus ; Malus ; Pyrus ; Oxyacantha ; Mespilus ; Ulmaria ; Filipendula ; Rosa; Rubus; Fragraria; Tormentilla; Quinquefolium ; Geum.

L'arbre appelé Algarrobo [1] (*Ceratonia edulis*), près de la mer, et au midi, est un des arbres les plus utiles; il est délicat, et cependant n'exige aucune attention; il est beau dans son feuillage, qui est toujours vert; il est vigoureux et ordinairement chargé de fruit que l'on donne au bétail, non-seulement à celui qui travaille, mais aussi aux bœufs, quand on veut les engraisser pour la boucherie. La gousse est longue et contient plusieurs semences avec une matière sucrée, abondante [2], qui est très-agréable et nutritive.

Barcelone, comme résidence, est non-seulement délicieuse, mais aussi très-saine. Il y a, il est vrai, quelques jours pendant lesquels tous les habitans, mais sur-tout les étrangers, seraient tentés de croire ce séjour malsain et désagréable; c'est quand le vent d'est lui amène les brouillards que l'on a vus pendant plusieurs jours auparavant se maintenir au-dessus de la mer, comme s'ils épiaient

[1] Le caroubier.

[2] Cette matière sucrée est assez abondante pour que les enfans et la basse classe du peuple mangent ces siliques avec plaisir.

et attendaient l'occasion de venir à terre. Les pores sont alors resserrés, et le tempéramment devient si irritable, que même les meilleurs amis doivent être très-attentifs dans la manière dont ils s'accueillent mutuellement. Mais aussitôt que la brise de terre commence à souffler, et les brouillards à se retirer, le soleil les dissipe, et toute la nature paraît sourire. Dans Barcelonetta et dans la citadelle, où une garnison de cinq mille cinq cents hommes a ses quartiers, les fièvres intermittentes ne cessent jamais leurs ravages, et occasionnent, en hiver, des hydropisies et la jaunisse, et en été, des fièvres malignes. Les mêmes maladies règnent au delà de Mont-Juich, dans la partie basse et arrosée par le Lobregat; mais quoique le vent le plus ordinaire passe sur ce pays et s'y charge de miasmes, cependant, comme il est détourné dans son cours par de hautes montagnes, il n'a aucune mauvaise influence sur Barcelone.

VOYAGE

DE BARCELONE A MADRID,

PAR SARAGOSSE.

Quand j'eus à peu près satisfait ma curiosité, et que j'eus vu à Barcelone presque tout ce qui était digne d'attirer mon attention, je commençai à penser au moyen de continuer mon voyage au travers l'Espagne; mais n'ayant pas encore suffisamment appris la langue, je ne me trouvai pas en état de voyager seul[1]; comme mon intention était d'aller directement à Madrid, je saisis l'occasion qui se présenta de me réunir à trois

[1] La route de Barcelone à Madrid, par l'Arragon, qui était une des plus mauvaises de l'Espagne, est devenue maintenant une des meilleures, ainsi que celle de Barcelone à Valence; depuis qu'on les a réparées pour le voyage que le roi fit à Barcelone, en 1803, à l'occasion du double mariage de son fils, le prince des Asturies, avec la princesse de Naples; et de sa fille, dona Isabella, avec le prince de Naples.

officiers au service de l'Espagne, dont deux étaient Espagnols, et le troisième Français; nous louâmes une bonne voiture avec sept mules, et nous quittâmes Barcelone le samedi 6 mai, dans l'après-midi. Nous voyageâmes, ce soir, cinq lieues sur le bord du Lobregat, et couchâmes à Martorel. Cette place est fameuse par le pont d'Annibal, avec son arc de triomphe. Je me serais estimé heureux, si le temps m'eût permis de prendre un dessin de ces restes vénérables, ainsi que des hautes montagnes qui relèvent derrière eux à l'est, et du Montserrat que l'on voit à la distance de trois lieues, cachant ses sommités élevées dans les nuages.

Martorel est une longue rue étroite, dans laquelle la pauvreté, l'industrie et la saleté, quoiqu'on les trouve rarement ensemble, ont convenu de fixer leur demeure. Les habitans font de la dentelle, et on voit même des petits enfans de trois et quatre ans, employés à cette occupation.

Le matin suivant, nous vînmes à *Piera*, au pied du Montserrat, qui ne s'offrait plus comme un pain de sucre, mais plutôt comme une scie qui s'élevait perpendiculairement,

et soulevait, à la rencontre des nuages, ses rochers nuds, semblable à des pyramides. De tous les pays que j'ai vus, aucun ne m'a frappé comme celui qui est dans le voisinage de Montserrat.

La montagne est calcaire; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle est toute composée de poudings, formés de gravier calcaire changé en une masse solide, par un ciment calcaire, quoiqu'à une hauteur assez considérable, pour que, de ses sommités escarpées, on puisse voir les îles de Majorque et de Minorque, qui sont à la distance de cinquante lieues. On trouve, sur la même montagne, des rochers de grès, et suivant Bowles, quelquefois *lapis lidius*, ou pierre de touche. Tout le pays auprès de cette montagne étonnante, paraîtrait montagneux, s'il en était plus éloigné. Par-tout il est divisé par de profonds ravins, ouverts jusqu'à la profondeur de cent vingt pieds; ils paraissent être composés de schiste brisé, avec de l'argile et du sable. Les rochers qui, çà et là, paraissent à travers du sol, sont évidemment roulés du Montserrat, et servent à montrer la nature de cette montagne.

Ce singulier phénomène devient bien plus remarquable par le voisinage de cette montagne étonnante, décrite par Bowles[1]; montagne qui n'est qu'une masse de sel, de trois milles de circonférence, et égale en hauteur à celle des Pyrénées, sur le bord desquelles elle est située près le village de Cardona. Dans un climat comme le nôtre, une pareille masse serait dissoute depuis long-temps; mais en Espagne, on emploie cette roche de sel comme le *spath fluor* dans le Derbyshire, et on en fait des tabatières, des vases, des ornemens et des joujous. J'en ai transporté un petit fragment avec moi, au travers toute l'Espagne, sans qu'il m'ait donné le moindre signe de déliquescence; mais quand je suis venu en Angleterre, je l'ai bientôt trouvé environné d'une certaine quantité d'eau.

Je ne ferai, pour le moment, aucune observation sur la formation de ces montagnes; je désirerais cependant que l'on voulût bien se ressouvenir d'une circonstance qu'offrent

[1] *Voyez* Bowles, *Introduccion à la Historia natural*, page 430; et Valmont de Bomare, qui en donne une très-bonne description dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*.

les rochers de Montserrat; c'est que dans quelques-uns des lits, le gravier est uni et arrondi comme celui qui se trouve sur le bord de la mer.

Après avoir voyagé plusieurs lieues, en ayant constamment Montserrat à notre droite, il ne paraissait plus élevé que comme une vague prête à disparaître; nous commençâmes alors à nous éloigner de sa base; et tournant à gauche, nous descendîmes parmi les montagnes composées de granit blanc, qui bordent la Noya; les ravins sont ici plus larges et plus profonds que ceux que nous avions vus le jour auparavant, et ne laissent lieu à aucun doute sur la manière dont les montagnes acquièrent leur forme. Mais quiconque voyage dans cette contrée, et voit comment la nature a été bouleversée, doit, pour rendre compte de ces phénomènes, chercher quelque agent plus puissant que l'eau et les torrens les plus rapides.

Après avoir traversé la Noya [1], et avoir

[1] La Noya est une petite rivière qui cause assez de dégât dans son cours, mais qui, en revanche, sert à faire mouvoir un grand nombre d'usines et en particulier des papeteries qui, au moyen du papier qu'elles fabriquent, et de

lage est riche, bien cultivé, bien arrosé, montagneux et brisé par des ravins. Le roc est schisteux, et les lits sont horizontaux; à mesure que nous avancions, nous voyons le schiste blanchir et se mélanger avec de la terre calcaire, jusqu'à ce que, par degrés, nous perdîmes de vue le schiste; et après avoir observé, pendant un espace considérable, un roc calcaire, couvert de terre blanche et d'argile, nous ne rencontrâmes plus que du gypse. Nous laissâmes, suivant la même progression, d'abord la vigne, ensuite les oliviers et les ilex [1], jusqu'à ce qu'il ne restât plus que le *quercus coccifera* [2], et le chêne.

Les charrues de cette contrée sont les filles dégénérées de celles des environs de Barcelone; elles ne sont point aussi bien exécutées, mais elles sont construites sur les mêmes principes généraux.

On voit bientôt, après Igualada, le gypse céder la place à une vaste étendue de craie qui se trouve avant *Cervera*, ville située dans une vallée des plus délicieuses, extrêmement

[1] Chêne-vert.

[2] Chêne du Kermés.

fertile, et environnée de montagnes crayeuses d'un côté, et de pierre calcaire de l'autre. Cette partie du pays qui est entre la Noya qui coule dans le Lobregat, et le Segré, qui se réunit à l'Ebre, est le terrain le plus élevé de cette partie de la Catalogne. L'université de cette ville fut fondée par Philippe V en l'an 1717, et a communément environ neuf cents étudians gradués, destinés sur-tout à l'église et au barreau, et quelques-uns à la médecine.

Après avoir monté depuis Cervera, nous vîmes les montagnes, près de la ville, couvertes de vignes; mais, à une plus grande distance, d'oliviers en vastes plantations. A mesure que nous avancions, la pierre calcaire cédait la place à la craie; et, dans la même progression, l'aridité succédait à l'abondance; mais quand la craie était de nouveau remplacée par la pierre calcaire, l'aspect du pays s'améliorait, et les montagnes étaient encore couvertes de vignes et d'oliviers.

Nous eûmes à *Tarraga*, un souper somptueux dans une bonne salle, et des chambres à un seul lit, avec des vitres à toutes les croisées. Ce village est situé dans une vallée d'une grande étendue, environnée de mon-

tagnes éloignées; le sol est argileux, cependant les récoltes paraissent mauvaises, quoique les champs soient très-bien cultivés.

En approchant de *Lérida*, la vallée devient moins fertile dans sa nature; elle est principalement composée de sable aride, couvert d'un lit de gravier, presqu'entièrement siliceux, avec du granit de toutes les espèces. On pouvait bien s'y attendre, d'après la position de cette contrée, si l'on considère la multitude de rivières qui unissent ici leurs courans; rivières qui proviennent toutes des Pyrénées, et découlent des montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, à la distance de plus de cent vingt milles.

Lérida est une jolie petite ville, qui a une cathédrale, quatre églises paroissiales, et seize couvens, dont treize pour les hommes, et trois pour les femmes. Elle est située sur le Segré, et protégée par une montagne sur laquelle on voit un château qui maintenant tombe en ruine, mais qui était anciennement d'une force considérable. Le rocher sur lequel il est situé est un grès siliceux, avec un ciment calcaire.

Cette ville, appelée *Ilerda* par les Ro-

mains, est devenue fameuse par la détresse à laquelle Jules César se trouva réduit lorsqu'il était campé dans ses environs. Il avait pris possession d'une plaine située entre les rivières Cingua et Sicoris, et défendu par un profond retranchement, tandis que Pétreius et Afranius, généraux de Pompée, étaient campés sur une colline, entre lui et Ilerda. Dans l'espace intermédiaire, entre cette montagne et la ville, il y a une plaine peu étendue, avec une éminence qui, une fois prise, pouvait être promptement fortifiée, et qui, alors, aurait coupé toute communication avec la ville. Ce fut pour éviter ce danger, que César soutint pendant cinq heures un combat douteux; mais enfin, la fortune se déclara en faveur de ses ennemis, et il fut obligé de se retirer dans son camp. Tandis qu'il cherchait dans son esprit les moyens de réparer cette disgrace, il apprit, qu'à cause de la fonte des neiges sur les montagnes, ses deux ponts avaient été brisés, que tout le pays était inondé par le débordement des rivières, et que toute communication était coupée avec les provinces qui nourrissaient son armée.

La conséquence immédiate de ce malheur était une famine certaine ; et tandis qu'il se trouvait dans cette situation, les généraux de Pompée envoyèrent des messagers à Rome, qui tous le représentèrent comme perdu. Ce fut à la nouvelle de ce malheur, que Cicéron quitta la ville et joignit Pompée à Dyrrachium. Cependant César, sans perdre de temps, mit ses hommes à l'ouvrage, et ayant fait un nombre suffisant de petits bateaux légers et portables, comme ceux qu'il avait vus dans la Grande-Bretagne, il fit partir au bout de quelques jours, pendant la nuit, une partie de ses gens qui, au moyen de ces petits bateaux, traversèrent la rivière et arrivèrent heureusement à terre où, après avoir fortifié un camp, ils protégèrent sa retraite.

La position de Lérida est délicieuse, et le pays où elle est située est un jardin continu, couvert de grains, d'oliviers et de vignes. Peu de places peuvent la surpasser quant à la beauté, mais elle est bien loin d'être saine, à cause de la trop grande abondance d'eau ; et, depuis l'année 1764, cette ville avec les villages de Tarraga, Sgualada, Martorel et toute la contrée environnante, a été ravagée par une fièvre

maligne, qui fut répandue par les troupes françaises, à leur retour du Portugal.

Le roi alarmé des progrès de cette fièvre destructive, a envoyé dernièrement un de ses médecins, D. Joseph Masdeval, pour examiner les symptômes, et instruire la faculté de la meilleure méthode de traiter cette maladie. Sa pratique est si remarquable, et les attestations en sa faveur sont si respectables, que je l'exposerai au public quand je traiterai de Carthagène. Avant son arrivée, malgré tous les symptômes de faiblesse, et la perdition de forces, les médecins continuaient d'ordonner la saignée, aussi long-temps qu'il restait du sang pour couler. Nous sourions de leur simplicité; cependant nous ne pouvons que trop bien nous souvenir du temps où cette même pratique pernicieuse était en usage dans notre île.

Les antiquités de Lérida, avec son château et tout ce qui a rapport à sa cathédrale, ont été trop bien décrites dans un ouvrage publié dernièrement par D. Joseph Fenestres, pour que j'en entretienne ici le lecteur.

Comme nous étions maintenant arrivés à l'extrémité de la Catalogne, il nous devint

nécessaire de nous pourvoir de provisions suffisantes pour notre usage, jusqu'à ce que nous eussions atteint Saragosse, où au moins pour ajouter à ce que nous pourrions acheter en chemin. Jusque-là nous avions été bien nourris; mais un peu de prévoyance devenait maintenant absolument nécessaire. En Catalogne, le voyageur est sous la protection du magistrat, qui fixe le prix de chaque chose dont on peut avoir besoin, et publie annuellement un *arancel*, c'est-à-dire, un tarif du prix des denrées, qui doit être suspendu dans chaque auberge dans une place bien en vue. Suivant cet arancel, chaque hôte occupant une chambre avec un lit, doit payer pour cela et sa lumière trois sueldos et neuf deniers, ou quelque chose de moins que cinq sous (10 sous); mais s'il y a plusieurs lits dans une chambre, alors chacun paye à peu près deux sous et demi (5 sous), ou deux sueldos Catalans. S'il n'occupe point de lit, il doit payer pour l'abri six deniers ou $\frac{9}{14}$ d'un sou. Chaque voiture paye un sueldo pour passer la nuit. L'ordinaire est réglé pour le nombre et la nature des plats, soit pour le dîné, soit pour le soupé, et pour cela on paye, compris le pain et le vin pour le dîné,

quinze *sueldos*, ou un schelling et sept sous et un denier [1], et pour le soupé, quinze sueldos trois deniers.

	Arg. d'Esp.		Sterling.		Arg. de Fr.		
	s.	d.	s.	d.	l.	s.	d.
Pour une volaille de moyenne grosseur.	4	12	»	$11\frac{1}{2}$	1	2	»
Idem, petite	3	20	»	10	1	»	»
Chapon, s'il est gros	9	20	2	1	2	8	»
Idem, petit.	8	»	1	$8\frac{1}{2}$	2	»	»
Dinde, si elle est grosse . . .	30	»	6	$5\frac{1}{4}$	8	3	»
Becasse	10	»	2	$1\frac{3}{4}$	2	11	6
Une douzaine d'œufs.	2	16	»	7	»	14	»
Mouton, par livre de 36 onces,	4	12	»	$11\frac{1}{2}$	1	3	»
Pain blanc, *id.*	1	12	»	4	»	8	»
Id. de 2e qualité, *id.*	1	»	»	$2\frac{1}{2}$	»	5	»
Farine, *id.*	1	»	»	$2\frac{1}{2}$	»	5	»
Riz, *id.*	1	6	»	$3\frac{1}{4}$	»	6	6
Maïs, *id.*	»	12	»	$1\frac{1}{4}$	»	2	6

Le tarif ci-dessus est réduit, par approximation, en argent sterling, pour éviter les fractions d'un liard. Il faut observer que les

[1] Environ une livre dix-huit sous de France.

réaux en Catalogne sont *ardites*, et contiennent deux sueldos, ou vingt-quatre deniers, que je suppose ici égaux à $2\frac{4}{7}$ sous sterling (5 sous).

Il y a de Barcelone à Lérida vingt-cinq lieues, ou à peu près cent milles. Nous vînmes de Lérida à *Alcaraz*, qui est à deux lieues. On tourne alors le dos à la Catalogne, et chaque pas nous faisait ressouvenir que nous étions entrés dans un nouveau royaume. On ne voyait plus le bonnet rouge ni les haut-de-chausses de velours noir; mais à leur place un bonnet de velours noir pointu comme une mitre, et des chausses très-courtes, blanches, appelés *bragas*, qui ne descendaient que jusque vers le milieu de la cuisse. La face du pays était entièrement changée, il était plus montagneux, et brisé par des torrens, le terrain n'est pas entièrement aride, mais sans culture et abandonné. Pendant plusieurs milles, nous ne rencontrâmes ni maison, ni arbre, ni homme, ni bête, excepté de loin en loin quelques muletiers avec leurs mules; et sur le côté de la route on voit des croix de bois, pour marquer l'endroit où quelque infortuné voyageur a perdu la vie. Les passagers regardent comme

une œuvre de piété de jeter une pierre sur cette espèce de monument, pour marquer, suivant quelques-uns, que l'on abhore et déteste le meurtrier, ou suivant d'autres, pour couvrir les cendres du mort. Cet acte a été considéré, dans tous les âges et par toutes les nations, comme une œuvre de piété, car, on regardait comme le plus grand malheur de rester sans sepulture. On supposait que l'*inops, inhumataque turba,* errait sur les bords du Styx, et était exclue des Champs Elysées, inquiète et misérable pendant cent ans, à moins que leurs os ne fussent couverts avant cette époque [1]. Quelle que puisse avoir été l'origine de cette pratique, elle est générale en Espagne; et autour de la plupart de ces croix, on voit un monceau de pierres [2].

[1] Virg. *Enéid.* VI. vers 325.

[2] Ce n'est pas seulement en Espagne qu'existe cet usage de jeter des pierres sur la place où quelqu'individu a été assassiné, ou a péri par quelqu'accident; on en trouve encore des traces dans plusieurs endroits, et entr'autres dans les Alpes. Dans le passage du Bon-Homme, un des plus élevés de cette chaîne de montagnes, et qui conduit de Sallenches à Cormayeur, on trouve près du sommet une petite plaine, appelée le *Plan des Dames.* Là, sont deux tas de pierres de dix à douze pieds de hauteur, sous

Dans tout le chemin, depuis Lérida, les profonds ravins laissent voir le roc calcaire disposé en lits, séparés par du sable et de l'argile. Après avoir traversé la Cinca, et passé au travers *Fraga*, qui est bâti dans un de ces profonds ravins, nous commençâmes à gravir les montagnes, où nous vîmes les mêmes lits horizontaux de pierre calcaire, avec de l'argile entr'eux. Ces montagnes ne produisent que des plantes aromatiques.

Quand on traverse cette contrée aride, on est naturellement porté à former une conjecture ; c'est que la Catalogne ou a acquis la souveraineté avant l'établissement de l'Arragon, ou que le Catalan, quel que soit le nom qui le distinguât, était plus belliqueux que ses voisins ; car si le royaume d'Arragon, si toutefois il nous est permis dans une époque si reculée de lui donner ce nom, si ce royaume, dis-je, avait été fondé le premier, ou que ses habitans eussent surpassé les Catalans en

lesquels sont ensevelies, dit-on, *une grande Dame et sa suivante*, qui périrent dans cet endroit, enveloppées par un coup de vent, à leur retour d'Italie. Ces monceaux s'accroissent annuellement, parce que chaque voyageur, en passant, jète une pierre sur ces tombeaux.

force et en courage, ils auraient abandonné ces montagnes et auraient étendu leur domination à l'est. Les actes d'Arragon déclarent, dans le préambule d'un de leurs statuts, que telle est l'aridité de leur pays et la pauvreté de ses habitans que, si ce n'eût été à raison de la liberté qui les distingue des autres nations, le peuple l'aurait abandonné, et aurait été chercher un autre établissement dans quelque région plus fertile [1].

La première nuit après que nous eûmes traversé la Cinca, nous couchâmes à *Candasnos*, misérable village sans un couvent, circonstance qui indique suffisamment l'extrême pauvreté de ses habitans. J'observai autour de ce village une grande abondance de silex, comme ceux que nous trouvons parmi la craie en Angleterre; beaucoup de pierre calcaire et quelque peu de gypse. Les habitans s'occupent à ramasser et laver la terre, dans le but d'extraire le nitre et le sel marin quelle contient en grande abondance.

Je me divertis beaucoup à voir l'étonnement avec lequel ces aborigènes regardaient un de nos compagnons de voyage, le Fran-

[1] Robertson, Charles V, page 154.

çais, colonel au service de l'Espagne. Ils sont d'une race diminutive, et lui avait six pieds six pouces de haut, brave, bienfait, ayant l'apparence d'un militaire, cependant il pouvait à peine les faire maintenir à quelque distance. Ces pigmées ne sont pas étrangers à la galanterie, comme nous pouvons l'attester, car le malheur voulut qu'il logeât vis-à-vis de nous une belle, pour laquelle son amant avait préparé une sérénade. Aussitôt que l'horloge du village eut sonné minuit, cet individu commença à chanter les louanges de sa maîtresse, en battant la mesure sur les cordes discordantes de sa guitarre. Il est impossible de construire une échelle de sensibilité ou de goût, ou d'établir précisément à quel degré l'oreille est sensible à l'harmonie. Mais si quelqu'un qui n'eût jamais entendu ces chansons dans quelque village d'Espagne, voulait former une échelle, comme Farenheit l'a fait pour son thermomètre, il serait certainement tenté de placer le point le plus bas, encore beaucoup plus élevé qu'il ne devrait être en effet. Au moment où cet amant se retirait pour prendre du repos, nous fûmes obligés de nous lever, et de continuer notre voyage.

Depuis Candasnos, nous traversâmes une plaine aride de gypse, pendant l'espace de vingt milles, sans voir ni maison, ni homme, ni animal, ni oiseau, ni arbre, ni buisson, excepté seulement dans quelques places, où, à mon grand étonnement, on trouvait de beaux oliviers, quoique le sol eût toutes les apparences d'être de la même nature.

Nous arrivâmes à la fin de cette ennuyeuse matinée, à une maison isolée ou *venta* [1], dans laquelle nous fûmes obligés de préparer notre dîné. Nous y trouvâmes un parti de soldats qui y étaient stationnés pour protéger ce pays, et poursuivre les voleurs, habitués à considérer cette partie de l'Arragon, comme leur étant abandonnée, avec une entière liberté de piller ceux qui se hasardent à la traverser. Les soldats reconnurent notre colonel, et nous offrirent de nous escorter dans notre route; mais comme nous étions quatre, dont trois officiers bien armés, nous crûmes qu'il était inutile d'accepter leur offre.

Tandis que le dîné se préparait, je saisis

[1] *Venta* signifie auberge. On le distingue du *posada*, qui ne s'emploie que pour les auberges des villes ou des bourgs.

l'occasion de grimper sur une colline, peu éloignée, et qui commandait à la vue la plus étendue; mais dans ce vaste espace, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je ne vis qu'un roc nud gypseux. C'est ici que la nature semble dormir, et avoir dormi pendant des milliers d'années; ou au moins c'est ici qu'elle a négligé ou oublié son opération ordinaire de former une terre végétale. Me détournant de ce triste tableau, je me hâtai de descendre pour dîner, en me tenant pour dit, que la nature ne paraît jamais si belle que quand elle est couverte d'un voile.

Après avoir dîné, nous continuâmes notre route, et jusqu'à ce que nous commençâmes à descendre vers l'Ebre nous n'eûmes devant nos yeux qu'un roc de gypse cristallisé, excepté pendant quelques courts intervalles ; où nous vîmes la pierre calcaire la plus fertile.

Quand nous eûmes atteint la plaine qui est arrosée par l'Ebre, nous laissâmes cette rivière à notre gauche, en ayant à notre droite des montagnes gypseuses, jusqu'à ce que nous arrivâmes près de Saragosse, où la vallée s'élargit, et où des montagnes très-considérables, entièrement composées de silex, sont

interposées entre la rivière et ces montagnes arides.

A mesure que nous approchions de la ville, la vue devenait plus riante, les montagnes à notre droite nous offraient des vignobles inclinés, et les bords de l'Ebre étaient couverts de riches récoltes de grains, mélangés d'oliviers. Les vins ici sont excellens, surtout dans les saisons sèches, mais ils ne fournissent point une aussi bonne eau-de-vie que les vins plus faibles de France; et, en vérité, c'est dommage que l'on distille toujours des vins aussi généreux.

C'est l'usage, dans les longs voyages, de donner aux mules un jour de repos au milieu de la route. Heureusement pour moi que celui d'arrêt fut à Saragosse, qui se trouve à cinquante lieues de pays de Barcelone, et à cinquante-deux de Madrid. Chaque lieue est d'environ quatre milles et demi.

Saragosse, que les anciens auteurs espagnols écrivaient *Çaragoça*, et que les Romains appelaient *Caesarea Augusta*, est une ville riche, située sur l'Ebre, au confluent de deux autres rivières, dont une coule du nord, et l'autre, qui est un courant considé-

rable, descend des montagnes du midi. Cette ville contient plus de quarante mille ames.

Immédiatement après mon arrivée, je fus visiter les cathédrales. Elles me firent oublier toutes les peines et les fatigues que j'avais éprouvées dans ce long voyage, et même, eussé-je dû faire tout le chemin à pied, je l'aurais fait volontiers, pour jouir de la vue de ces cathédrales. Celle qui est appelée *el Aseu*, est vaste, sombre et magnifique; elle excite à la dévotion; elle inspire le respect et engage les fidèles à tomber prosternés, et à adorer en silence ce Dieu qui semble avoir jeté un voile sur sa gloire. L'autre, appelée *el Pilar*, spacieuse, élevée, légère, élégante et gaie, inspire l'espérance, la confiance, une satisfaction intérieure, et rend l'ame impatiente d'exprimer sa reconnaissance pour les bienfaits qu'elle a reçus [1].

[1] Bourgoing parle d'une manière toute opposée de ces deux églises; car il dit: « Nous n'énumérerons pas la foule « d'édifices sacrés que renferme Saragosse. Les plus re- « marquables sont ses deux cathédrales; l'une est l'église « de la Seu, qui est d'une simplicité majestueuse; l'autre, « si fameuse en Espagne, et même dans le monde catholi- « que, et à laquelle le cardinal de Retz n'a pas dédaigné de

Dans l'intérieur de cette cathédrale, est un édifice remarquablement beau, dont la face principale est une chapelle de Notre-Dame del Pilar, qui apparut sur ce même pilier à saint Jacques, et ensuite lui donna son image que l'on adore sur son autel. Au-dessus est un dôme correspondant au grand dôme, sous lequel il est placé, et servant, dans l'occasion, de dais à l'image de la Vierge. Les trois autres façades de cet élégant tabernacle sont, en quelque sorte, des chapelles. Outre la grande voûte, il y a plusieurs petites voûtes environnantes, qui ont chacune d'élégantes peintures en compartimens, dont les sujets sont historiques et tirés des écrits sacrés, ou des légendes des saints à qui ces chapelles et leurs autels sont dédiés. Ces peintures ont été exécutées par *D. Francisco Bayeu*, premier peintre du roi; et l'architecte, qui a dirigé la construction de ces voûtes, est

« consacrer quelques pages de ses mémoires; l'autre, « dis-je, est Notre-Dame del Pilar. C'est une église vaste, « *sombre* et *surchargée d'ornemens de mauvais goût*, « quoique reconstruite à la fin du siècle dernier ». (*Tableau de l'Espagne moderne*, 4e édition, tome III, page 36.)

Rodriguez, du goût et du jugement duquel ces ornemens et ces perfectionnemens seront un monument durable.

Les richesses de cette cathédrale sont inestimables; elles consistent en argent, en or, en pierres précieuses et en riches broderies, envoyées par tous les souverains catholiques de l'Europe, pour orner ses prêtres et décorer ses autels. Plusieurs de ces présens, qui sont modernes, méritent notre attention par leur élégance, aussi bien que par la valeur de leurs perles, diamans, émeraudes et rubis; en un mot, tout ce que la richesse a pu commander, ou tout ce que l'art humain a pu exécuter, a été réuni pour exciter l'admiration de tous ceux qui voient les trésors de cette église.

On peut ranger, parmi les autres objets dignes d'être vus, l'église appelée *Engracia*, dont le saint patron marcha, dit-on, une lieue en portant sa tête dans ses mains, et en parlant tout le long du chemin, et se présenta, de cette manière, aux portes de son couvent. On montre, dans cette église, une peinture originale par Saint-Luc, avec plusieurs autres reliques aussi authentiques, et tout aussi précieuses.

Etant gêné par le temps, je ne pus jeter qu'un coup d'œil rapide sur les environs. Dans une contrée comme celle-là, on ne doit pas s'attendre à trouver du roc vif, ni autre chose que des matières transportées; on n'y voit que les dépouilles des différentes montagnes, entraînées par les rivières, et mélangées ensemble. Le principal dépôt, dans cette place, est un gravier calcaire, sur lequel la ville est située. Il est fâcheux qu'il n'y ait ni pierre pour bâtir, ni bonne argile pour faire des briques; aussi, toutes les églises, sans en excepter la belle cathédrale, offrent des crevasses depuis le bas jusqu'au sommet.

Le gypse est bon et abonde, dans cet endroit, comme on peut le voir par le fond de la rivière, qui est un lit de gypse pur, dont on se sert ordinairement pour faire le plâtre.

Si le temps me l'eût permis, j'aurais visité tous les bâtimens que l'on m'avait recommandés de voir, les couvens de S. Ildefonso, S. Francisco, les dominicains, sans parler de trente-sept autres moins dignes d'attention, avec l'Audiencia, la Torre nuova dans la grande place, bâtie par les Maures, et la Torre del Aseu, qui était une mosquée; mais je

passai une partie de ce peu de momens que j'avais à ma disposition, à contempler la beauté du pont sur l'Ebre, pont de six cents pieds, avec une arche au milieu de cent pieds.

J'avais apporté une lettre pour le général O'Neile, gouverneur de Saragosse, mais malheureusement il était à Madrid. Cette perte fut en quelque sorte réparée pour moi, par l'attention de mon estimable ami, le jeune Espagnol qui avait des connaissances à Saragosse. Je fus avec lui, après avoir fini mes excursions, prendre de la limonade et du chocolat chez le fiscal civil; et après cela, nous soupâmes ensemble chez D. Philipe de Canga, fiscal criminel, deux hommes d'une bonne conversation, et instruits.

Si j'avais su auparavant que je devais rencontrer dans cette ville et ses environs, autant d'objets dignes d'attirer mon attention, j'aurais formé mon plan de manière à y faire une plus longue station, et j'aurais retiré plus d'avantages de la conversation de ces messieurs. Ils m'apprirent que leur dernier souverain, Ferdinand VI, avait essayé d'établir des manufactures dans cette ville, pour

son propre compte; mais que la dépense de leur administration, avec le manque de débouché pour leurs marchandises, avaient bientôt occasionné leur ruine, et ce projet a été abandonné comme impraticable.

Parmi d'autres particularités, ils me donnèrent les détails suivans sur leur université: elle contient près de deux mille étudians; et les docteurs qui y résident constamment pour leur instruction, sont au nombre de quarante pour la théologie, vingt pour le droit canon, trente-six pour le droit civil, dix-sept pour la médecine, et huit pour les arts. La fondation de ce séminaire, date de l'an 1118, à l'expulsion des Maures; mais cette université n'a été incorporée qu'en 1474; et depuis lors elle a constamment été aimée et protégée par les souverains d'Arragon.

Près de Saragosse passe le fameux canal d'Arragon, destiné à établir, au moyen de l'Ebre, une communication d'une mer à l'autre, entre Saint-André dans la baie de Biscaye, et Tortose, sur les bords de la Méditerranée, distance de plus de cent lieues espagnoles. C'est peut-être l'entreprise la plus hardie que l'on ait jamais conçue. Il sera très-difficile

d'établir, dans toute cette étendue, la communication par eau, et même, si cela est possible, ce n'est pas à souhaiter, car dans les montagnes de la Biscaye, qui sont une continuation des Pyrénées, seulement depuis Reinosa, où est la source de l'Ebre, jusqu'à Suanzes, qui coule dans la baie près Saint-André, dans l'espace de trois lieues, la chute est de trois mille pieds espagnols. En établissant donc des magasins à Suanzes et Reinosa, avec une voie charrière entre-deux, le transport se ferait très-aisément, et on économiserait des frais considérables. Il y a une grande abondance d'eau ; la Pelilla a plus de quarante grandes sources, dans l'espace de cent verges en longueur, sur quarante en largeur, et qui jaillissent d'une hauteur considérable. Cette rivière ne coule pas quatre cents verges avant d'entrer dans l'Ebre, qui n'a que trois sources, mais qui sont abondantes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'entre Fontibre (Fons Ebri) et Reinosa, on trouve un lac salé.

L'Ebre est navigable depuis Logrono à Tudela, et le canal qui commence à Tudela est fini aussi loin que Saragosse, d'où l'on

devra le conduire encore dix lieues plus bas avant d'entrer de nouveau dans l'Ebre. Il y a à Amposta, au-dessus de Tortosa, un autre canal qui s'ouvre dans la baie de *Alfarques*, pour obvier à l'inconvénient qui provient du fréquent changement du lit de l'Ebre, près de son embouchure. Près de Saragosse, le canal traverse la montagne de Torrero par une ouverture de quarante pieds au moins de profondeur et de plus d'un quart de lieue, ou environ un mille de longueur. Les douze lieues qui sont finies depuis Tudela, coûtent soixante millions de réaux, ce qui équivaut à soixante mille livres sterling [1]. Ces douze lieues sont à peu près égales à cinquante-trois milles anglais, en supposant que ce sont des lieues de vingt-cinq milles espagnols; mais si ce sont des lieues ordinaires de six mille six cents *varas* chacune, les douze lieues ne feront que quarante-quatre milles et une petite fraction. D'après la première supposition, la dépense serait de onze mille six cent quatre-vingt-deux livres quatre schellings par mille, ou six livres douze schellings et huit sous par verge. Cette dépense paraîtra énorme; mais si

[1] 14,475,000 livres tournois.

on considère que les canaux, en Espagne, ont neuf pieds de profondeur, vingt de large au fond, et vingt-six au haut, et si on réfléchit à l'ouverture faite à une montagne pendant l'espace de plus d'un mille, on ne trouvera plus cette somme si exagérée.

Dans le calcul que donna M. Withworth en 1771, pour le canal que l'on devait faire de Salisbury à Redbrige, il supposait la profondeur de quatre pieds et demi, et la largeur, au fond de quatorze pieds. Dans ce cas, il allouait trois sous et demi sterling pour chaque verge cubique : mais si le canal eût été plus profond et plus large, il aurait dû faire son estimation double, triple et même davantage, non-seulement suivant la quantité, mais en proportion de la distance à laquelle cette quantité doit être transportée, et la hauteur perpendiculaire à laquelle elle doit d'abord être élevée. Le canal de M. Withworth ne contient pas plus de dix verges cubes dans chaque verge de longueur, et la plus grande partie de cet ouvrage peut se faire simplement avec la bèche, sans avoir besoin ni de la pioche ni de la brouette; tandis que les canaux espagnols contiennent dans chaque verge de

vriers était de trois mille, dont deux mille soldats, et les autres paysans. Les premiers reçoivent trois réaux par jour, outre leur paye; mais la plupart travaillent à tâche, et sont payés selon l'ouvrage qu'ils ont fait.

A mesure que nous nous éloignions de Saragosse, nous quittions le pays plat, et commencions à monter entre les montagnes, qui dans les couches les plus basses offrent des lits horizontaux de pierre calcaire, tandis que toutes les sommités, soit près de nous ou à de grandes distances, étaient évidemment gypseuses. Nous trouvâmes dans les vallées de l'argile et des silex, tels que ceux que notre craie contient ordinairement. Ces circonstances nous conduisent à soupçonner, que le gypse de ces hautes montagnes était une fois de la craie, quoique maintenant elle soit saturée d'acide sulfurique.

Nous dînâmes à *Muel*, village où il y a plusieurs potiers, qui tournent eux-mêmes leur roue, non avec la main; mais avec le pied, au moyen d'une plus grande roue concentrique avec celle sur laquelle ils moulent leur argile, et placée à peu près au niveau du plancher.

En continuant notre route après dîné, nous laissâmes à quelque distance les montagnes gypseuses, jusqu'à ce que nous approchâmes de *Longares*, qui est à sept lieues de Saragosse, et où nous abandonnâmes ces montagnes; il se présenta alors devant nous une plaine large et étendue, et bornée par des montagnes éloignées. Le sol est argileux, avec du gravier, du grès siliceux et du quartz blanc, sur-tout le long du milieu de cette vallée spacieuse, où on voit un lit de ce quartz dont tous les échantillons sont unis et polis, comme nous pûmes en juger dans les ruisseaux sujets à de forts éboulemens de terrain, et dans les torrens. Cette plaine produit les récoltes les plus riches en grains et en vins, et elle abonde en moutons.

Nous arrivâmes à huit heures du soir à *Carinena*, à une lieue de Longares, après avoir voyagé nos huit lieues, ce qui est la journée ordinaire, qu'on peut estimer à trente-six milles anglais.

Un de nos concitoyens a laissé ici, écrit en Anglais, sur le mur, une histoire pour l'avertissement de ceux qui pourraient le suivre. Dans la nuit deux hommes essayèrent de le

voler dans son lit; mais heureusement il s'éveilla, et se levant, il en renversa un, et mit l'autre en fuite. Celui qu'il avait renversé était le domestique d'un officier français avec qui il voyageait, et l'autre était un des cochers. D'après les observations que j'ai eu l'occasion de faire en Espagne, je suis d'avis qu'un voyageur ne doit point coucher seul dans une chambre, à moins qu'il n'en ait fermé la porte [1].

Le vin que produit cette contrée est de la meilleure qualité, et je ne doute pas qu'il ne soit très-recherché en Angleterre, aussitôt que la communication avec la mer sera établie [2].

[1] Une difficulté qu'éprouvent les voyageurs en Espagne, pour fermer la porte de leurs chambres, provient de ce qu'il est rare de trouver des serrures dans les auberges qui ne sont pas dans des villes ou villages; aussi les personnes qui se proposent de parcourir l'Espagne feront-elles bien de se munir de serrures portatives, qui se mettent et s'ôtent aisément.

[2] Bourgoing dit, en parlant de ce vin : « Son œil de perdrix, sa saveur douce et agréable dédommageront le voyageur de ce vin noir, épais, propre à soulever le cœur, « qu'on leur servira dans cette partie de l'Arragon jusqu'aux portes de Saragosse, et qui est la plus horrible « boisson dont on ait jamais empoisonné les hommes ». (*Tableau de l'Esp. mod.* 4e édition, tome III, p. 34).

Carinena contient deux mille trente-six ames et a deux couvens. Nous continuâmes de là le long d'un fond fertile, couvert de vignes et d'oliviers, et traversâmes de vastes étendues de terrain susceptibles de culture qui, je ne doute pas, seront un jour couvertes d'abondantes récoltes, quoiqu'à présent on n'y voie presque rien autre que le chêne à kermès (*quercus coccifera*) et quelques plantes aromatiques.

Après avoir traversé la rivière Xiloca, à la distance de cinq lieues, nous vînmes à *Daroca*, où nous dînâmes. Cette ville qui contient dans ses murs deux mille huit cent soixante-trois habitans, est bâtie sur un ravin, et aurait été entraînée par les torrens, si les habitans n'avaient pas fait une tranchée, digne d'être vue, de six cents verges de long, au travers le cœur de la montagne, pour ouvrir une communication avec la rivière.

Daroca paraît avoir été de tout temps une place importante, comme l'indiquent ses fortifications, quoique maintenant elles tombent en ruine. Cette ville occupait d'abord les sommités pour la sûreté des habitans, mais maintenant elle est bâtie dans la vallée pour être plus à l'abri des vents.

Quand on a gravi ces montagnes, on jète avec plaisir un coup-d'œil sur cette vallée qui nourrit la ville ; par-tout elle est fermée par des montagnes incultes, tandis qu'elle même est bien arrosée, couverte d'une belle verdure et chargée des récoltes les plus riches. On est surpris de voir que ses habitans puissent subsister avec une si petite partie de terrain cultivé.

La beauté remarquable de cet endroit, et la protection que l'on y trouve, ont été de puissans attraits pour les prêtres et les ordres religieux, qui n'y ont pas moins de six couvens et de sept églises paroissiales, dont une collégiale, quoique ce ne soit point un siége épiscopal.

Après dîné nous gravîmes des montagnes beaucoup plus hautes, dans lesquelles le schiste et le grès siliceux se montraient en lits inclinés à l'horizon dans tous les angles, et dans toutes les directions possibles. Toute la nature semble avoir souffert ici les convulsions les plus violentes.

Ces montagnes doivent certainement abonder en minéraux, dont ont voit par-tout des signes, excepté le minerai lui-même. Et sûre-

ment quand les Romains s'établirent ici, c'était dans la vue d'exploiter ces mines; et je ne doute pas, d'après la nature du roc et parce qu'on y rencontre du schoerl, qu'on n'y trouvât de l'étain.

Nous étions ici dans le terrain le plus élevé de l'Espagne, les eaux s'écoulaient derrière nous dans l'Ebre, tandis qu'immédiatement devant nous elles se jetaient dans le Tage.

Quand nous commençâmes à descendre au sud-ouest, nous observâmes un sol plus profond, moins rocailleux et les lits plus inclinés à l'horizon, que ceux que nous avions trouvés sur les penchans au nord et à l'est. Cette circonstance paraîtra parfaitement naturelle, quand nous considérerons que dans la dernière direction les eaux ne coulent pas plus de cent milles avant d'entrer dans la mer, au lieu que dans la première elles doivent parcourir près de six cents milles avant de trouver l'Océan. Cependant cette circonstance seule ne rend point raison de la confusion qui paraît dans toutes les couches, à mesure que l'on monte depuis Daroca. Les coquillages qui abondent dans la pierre calcaire, par-tout où on la trouve sur ces hautes montagnes, prou-

vent suffisamment que cette contrée a été couverte par la mer.

Sans entrer à présent dans les différentes explications qui ont été données de ces phénomènes, j'observerai seulement, et je souhaite que l'on s'en souvienne, que ces lits ne sont plus maintenant dans la même position qu'ils avaient, quand toute la péninsule a été couverte des eaux de la mer.

Nous remarquâmes dans ces montagnes; soit le matin, soit l'après-midi, plusieurs croix placées chacune près du lieu où quelque infortuné voyageur avait été volé et assassiné, ou avait éprouvé quelqu'accident malheureux. Je n'en ai point été surpris en considérant la nature du pays; mais mon sang se glaçait dans mes veines, quand je voyais quelques-unes de ces croix au milieu des villages que nous traversions. Leur nombre prouvait suffisamment que cela provenait non-seulement d'une mauvaise disposition dans les habitans, mais aussi d'un mauvais gouvernement. Aucun peuple n'est peut-être plus passionné que celui du pays de Galles, cependant nous entendons rarement parler de meurtres dans cette contrée, les habitans ne sont point altérés de sang,

et si quelqu'un se trouvait provoqué à ôter la vie à un autre, il tremblerait devant la loi. Mais en Arragon le crime reste souvent impuni, au moins toutes les fois que ce meurtre est la suite d'un autre.

Les *escrivanos* [1], qui remplissent les fonctions de commissaires de police, sont pour la plupart pauvres, affamés, rapaces; et on n'admet point l'évidence qui ne soit reçue par eux. Ces misérables à ame vénable, sont ordinairement préparés avec une égale indifférence à vendre la justice ou l'injustice à celui qui leur fait les offres les plus avantageuses; et ils jouissent sur toute l'Espagne d'une entière liberté dans les petites villes de province; car peu de gentilshommes y vivent auprès des villages, pour protéger le paysan; ils se rendent pour la plupart dans les grandes villes.

Nous couchâmes dans le misérable village d'*Uset*, le dernier de l'Arragon, situé à deux lieues de Daroca.

Comme nous avions négligé de faire nos provisions avant de quitter cette ville, nous commençâmes pour la première fois, mais non pour la dernière, à manquer du néces-

[1] Espèce de notaires.

saire et à murmurer de l'inattention de notre capitaine. Quand nous partîmes de Barcelone, nous fîmes un fond commun pour payer les frais du voyage, et nous procédâmes immédiatement à l'élection d'un trésorier. Notre compagnie était composée de notre colonel, Français, grand, bien fait, élégant dans ses manières, sensible, instruit, possédant bien la langue, et connaissant non-seulement les manières de voyager en Espagne, mais aussi les précautions que doivent prendre ceux qui veulent voyager avec quelque commodité de Barcelone à Madrid. Notre choix serait naturellement tombé sur lui; mais malheureusement il s'offrit des objections que chacun peut comprendre, mais que l'on ne doit pas oser nommer. Comme étranger et ignorant la langue j'étais hors de question. Des deux Espagnols, l'un était cadet dans l'armée, et annonçait les dispositions les plus nobles; mais n'ayant que quatorze ans, il fut aussi rejeté. L'autre Espagnol, sous les auspices duquel voyageait le cadet, était d'un certain âge, capitaine dans l'armée, et par conséquent accoutumé à voyager, d'un extérieur grave, et digne par son intégrité de la

confiance que nous avions mise en lui, mais il était bigot. Naturellement austère, silencieux et réservé, sa religion ayant pris la nature de son tempéramment, il était devenu sévère, morose et semblait avoir une froide indifférence pour toutes les jouissances de cette vie, soit pour lui, soit sur-tout pour ses amis; cependant tous nos suffrages se réunirent en sa faveur; c'était lui qui devait tenir la bourse, payer toutes les dépenses et en rendre compte; ce qu'il fit avec la plus exacte fidélité. Il était aussi chargé de faire les provisions pour le voyage dans les endroits où l'on pouvait s'en procurer, mais c'est ce qu'il négligea, quoique son coadjuteur, le valet du colonel, fut actif et toujours prêt à voler à son commandement à la boucherie, chez le boulanger, chez le cabaretier, etc. Avec un peu de soin nous aurions pu avoir des lièvres, des perdrix, des lapins et de la volaille en abondance, tandis que par notre négligence, avant d'atteindre Madrid, nous fûmes à moitié affamés, quoique notre voyage nous coûtât beaucoup.

Le matin, lorsque nous fûmes prêts à quitter Uset, voici quelle fut la manière de régler

notre compte. La maîtresse de la maison, soutenue par quelques femmes, s'approcha, d'abord avec une voix basse et un air modeste. Le capitaine, soutenu par son colonel, qui dans l'occasion pouvait prendre un air terrible, repoussa la charge et s'écria contre l'extravagance de la demande. La maîtresse appelant l'hôte, qui était préparé à défendre sa modération, éleva par degré sa voix et s'emporta presque jusqu'à la furie. Le capitaine s'échauffait et le colonel ajoutait quelques mots pour adoucir le torrent, tandis que le cadet riait à quelque distance, jusqu'à ce qu'au bout d'environ vingt minutes la tempête cessa soudainement; l'hôtesse s'appaisa, et accepta tranquillement la moitié de ce qu'elle demandait d'abord. Si dès le commencement notre capitaine avait demandé avec tranquillité l'*arancel*, tout ce bruit eût été épargné, car chaque hôte est obligé d'en avoir un suspendu dans sa maison, et les prix de chaque article, avec le *ruido de casa* (le bruit de la maison), et les lits, y sont fixés par le magistrat.

Cette besogne étant achevée, chacun de nous prit son coin dans la voiture; le cocher fit cla-

quer son lourd fouet; et, au moment où nous commençâmes à cheminer, le cadet, jetant les yeux sur son mentor, fit le signe de la croix.

Notre route traversait une plaine étendue, environnée de montagnes éloignées, et dans laquelle le sol est composé de sable et de gravier qui couvrent un roc calcaire. L'ascension de ces montagnes est très-aisée, et ces collines elles-mêmes sont susceptibles de culture; cependant elles sont abandonnées, et pendant plusieurs milles, on n'y découvre ni maisons, ni arbres, excepté le genévrier.

Nous arrivâmes à onze heures du matin à *Tortuera*, après avoir voyagé quatre lieues avant dîné. Ce petit village, séjour du malheur et de la misère, est bâti sur un bloc de marbre qui ne déparerait pas un palais. Le soleil brillait de tous ses feux; on ne voyait pas un nuage; cependant, ces pauvres paysans remplissaient l'église, chacun avec son flambeau allumé, et se préparaient à se réunir à une procession.

Les charrues de ce district ont beaucoup dégénéré de la perfection de celles de Barcelone. Le manche, le porte-soc, le soc de fer,

tout passe au travers d'une mortaise dans l'aage, qui est fait en crochet pour ce but, et le tout est assujéti par un coin. Il est difficile de voir un instrument plus grossier, sans coutre, ni oreilles, ni versoir; mais à leur place, deux chevilles, une de chaque côté, fixées dans le talon du soc.

Dans toute la route, sur ces montagnes, jusqu'à ce qu'on arrive près d'*Anchuela*, la pierre calcaire prévaut généralement; elle est chargée de coquilles fossiles, telles que des huîtres, des entroches et des belemnites, avec des terebratules et des chames. Un peu au midi de cette ville, près de *Molina*, sur les montagnes, entre le Xiloca qui se jète dans l'Ebre, et le Gallo qui se réunit au Tage, on trouve sous la pierre calcaire un gypse rouge, qui contient aussi des coquilles fossiles. Ce qui est remarquable, c'est que ce gypse se décompose, perd son acide sulfurique, et crystallise en prismes hexagones d'une couleur rouge. J'en ramassai plusieurs de différentes grosseurs, qui font effervescence avec l'acide nitrique.

Dans toute la route, sur ces montagnes désertes, et dans leurs vallées adjacentes, il

ne se présente aucun objet pour récréer le voyageur fatigué; il n'y voit aucune maison, aucun arbre, excepté le savinier, le genévrier, et une espèce de cèdre particulière à cette contrée; mais de temps en temps quelques croix viennent lui rappeler qu'il est mortel.

Quant à nous, nous avions peu de chose à craindre, car nous étions bien armés, excepté dans les momens où nous préférions marcher, et où nous laissions la voiture derrière nous; mais quelques officiers qui passaient par cette route, se trouvant à quelque distance de leur voiture, où, ne soupçonnant pas de danger, ils avaient laissé leurs épées, furent, au moment où ils entraient dans un bois, soudainement attaqués et dépouillés par des voleurs, qui s'échappèrent immédiatement dans le fort du bois.

Un matin que nous cheminions avant la voiture, et que j'allais le premier, craignant de trop m'écarter, je regardais de temps en temps derrière moi, en ayant soin de ne jamais perdre de vue notre capitaine qui me suivait à quelque distance; mais me trouvant sur le point d'entrer dans une forêt, je ralentis mon

pas; je me resouvins de l'histoire de ces officiers, et me retournai plus souvent que de coutume, lorsque tout à coup, perdant de vue mon compagnon, je le découvris bientôt de nouveau, mais hors de la route et courant avec beaucoup de rapidité. Ne pouvant imaginer pourquoi il courait, s'il avait perdu son chemin, ou s'il s'échappait pour mettre sa vie en sûreté, je le poursuivis sur les collines et au travers les vallées, sans qu'il me fût possible de connaître comment je devais diriger ma course pour l'atteindre; mais heureusement pour moi, il s'arrêta, et quand je fus près de lui, j'appris que notre cadet s'était écarté de la route et avait pris un autre chemin; mais son Mentor l'ayant aperçu, le poursuivit et le ramena. Quand nous fûmes ainsi réunis, toutes mes craintes s'évanouirent, et nous retournâmes tranquillement dans la route que nous avions quittée; mais ici une nouvelle perpléxité nous attendait; car depuis la sommité de la montagne, d'où l'on avait une vue étendue, nous ne pûmes point apercevoir la voiture, ni déterminer si elle était devant ou derrière nous. A la fin, ne pouvant découvrir les traces des roues, nous retournâmes en ar-

rière jusqu'au village d'où nous étions partis, et où nous trouvâmes notre voiture embourbée, et quelques paysans occupés, avec leurs instrumens, à la sortir de là.

La contrée contiguë à Anchuela, comparée avec les montagnes incultes de l'Arragon, paraît un paradis. Le roc calcaire est couvert d'un sol profond, et les petites collines sont cultivées jusqu'à leurs sommités. Cependant, Anchuela est un des villages les plus misérables, et il n'y a dans la *posada* qu'une chambre avec deux lits sales. Quand il manque de lits, les officiers usent de leurs priviléges, et ils sont logés par l'alcalde chez quelque particulier.

En me promenant pour examiner la campagne, je trouvai sur le terrain labouré une grande abondance de coquilles de pétoncles et de cardias.

En quittant Anchuela, le mardi 16 mai, nous envoyâmes la voiture en avant, et prîmes un chemin beaucoup plus court pour la rencontrer, en cheminant au travers une vallée fermée par des montagnes ondoyantes, et en dirigeant notre course le long d'un petit ruisseau, dont les eaux sont aussi claires que le

cristal. Les côtés de ces montagnes sont ombragés par le savinier, le genévrier et le landier d'Europe (*ulex Europaeus*).

Ce serait une belle situation pour le séjour de quelque noble. Il y aurait en abondance du bois, de l'eau, des grains, du vin, de l'huile; tandis que l'argent qu'il dépenserait pour le maintien d'un aussi grand établissement, en circulant parmi ses sujets, exciterait leur industrie, et animerait toute la contrée à plusieurs milles à la ronde.

Je ne me ressouviens pas d'avoir vu, dans toute l'Espagne, une seule maison de campagne comme celles que nous trouvons par-tout, en abondance, en Angleterre. La haute noblesse environne le souverain et est attirée à la cour; les nobles d'un rang ou d'une fortune inférieure, ou sont rassemblés à Madrid, ou s'établissent dans les grandes villes des provinces éloignées. Cette désertion de la campagne provient, non, comme dans d'autres royaumes, de l'oppression des grands barons et des franchises dont jouissent les villes, mais de deux autres causes plus étendues dans leurs effets: la première, est l'état de division de l'empire jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle; il

était partagé en royaumes séparés, d'une petite étendue, tous occupés à des guerres continuelles les uns contre les autres, ce qui rassemblait les propriétaires dans les villes : la seconde, est la jalousie de la cour, qui suivit bientôt l'expulsion des Maures; jalousie qui, pendant plus d'un siècle et demi, fut purement politique, de peur que les grands, soutenus par le peuple, ne s'efforçassent à regagner leur ancienne importance. A cette crainte, lors de l'avénement sur le trône de la famille actuelle, en succéda une d'une nature plus alarmante, ce fut celle de l'attachement que plusieurs grandes familles montrèrent pour la maison d'Autriche. C'est pour cette raison qu'on les rassembla autour du trône, pour pouvoir tenir constamment les yeux sur elles. La condition des Français est certainement meilleure, et on trouve dans chaque province quelque château habité; mais, à cet égard, aucun pays n'est comparable à l'Angleterre.

Si on cherche à assigner les causes de cette dissémination égale de l'opulence qui paraît dans les demeures délicieuses des grands, et les habitations des campagnards, répandues sur toute la surface de l'Angleterre; de cette

richesse que l'on voit dans toutes nos villes, grandes ou petites, et même dans les villages; qui s'offre aux regards dans toutes les fermes, et qui se montre dans le bon état de culture, dans nos améliorations agricoles, dans les troupeaux, dans les bestiaux et les riches récoltes dont nos champs sont couverts, on en trouvera probablement la cause principale dans la constitution de notre gouvernement qui, non-seulement assure la vie, la liberté et la propriété, mais qui rend nécessaire à la première noblesse de cultiver ses intérêts à la campagne, si elle veut conserver son influence à la cour. En résidant ainsi dans leurs propres états, non-seulement les nobles répandent parmi leurs vassaux de l'argent qui, par sa circulation, met tout en mouvement et produit une nouvelle richesse; mais ils font encore consister leur amusement à faire des améliorations, en plantant, desséchant, défrichant des terrains qui seraient restés inutiles. Ils essaient de nouvelles expériences que leurs vasseaux n'auraient pu supporter, et qui, si elles réussissent, sont bientôt adoptées par leurs voisins : ils introduisent les meilleures races de troupeaux, les meilleurs instrumens d'agriculture et la

meilleure méthode de culture; ils excitent l'émulation; ils font réparer les routes et assurent la bonne police dans les villages qui les environnent; ils empêchent, par leur présence, que leurs intendans ne dépouillent leurs vasseaux; ils encouragent ceux qui sont sobres, diligens et habiles, et se débarrassent de ceux qui appauvriraient leurs états. De même, leurs fermiers trouvant une débit facile pour les produits du sol, deviennent riches, augmentent leurs troupeaux, et au moyen de leur richesse croissante, rendent leur terrain plus fertile qu'il ne l'était auparavant; aussi lorsque les marchands ont gagné de l'argent, et qu'ils ont acquis au-delà de ce dont ils ont besoin pour augmenter leur fonds particulier, ou ils le prêtent à des fermiers, ou ils achètent eux-mêmes du terrain, et enfouissent leurs trésors dans la terre, non pour rester inutile comme celui que cachent les malheureux esclaves d'un gouvernement despotique, mais pour produire trente, soixante, et même souvent cent fois autant.

Le pays que nous traversâmes entre Anchuela et Maranchon, d'après son apparence et celle de son roc calcaire, ressemble à celui

qui est vers Atford, dans la route de Bath, ou plutôt à celui qui est autour de Keinsham, entre Bath et Bristol.

Maranchon, remarquable, comme les autres villages qui l'avoisinent, par le feu poétique de ses habitans, est un petit village situé sur un côteau, garanti au nord par des rocs calcaires élevés, mais ouvert au midi et dominant la riche vallée qui le nourrit. Le sol est de pierre calcaire, dissoute avec du sable et de l'argile, ce qui forme une marne des plus fertiles. Dans la saison où nous y passâmes, tout était en mouvement; je comptai quarante charrues en activité, toutes employées à préparer le terrain pour des pois.

Après avoir observé la ressemblance qu'il y a entre cette contrée et celle qui est à l'est et à l'ouest de Bath, j'éprouvai un singulier plaisir à ramasser, sur le terrain labouré, des belemnites, des pétoncles et des cardias, avec d'autres bivalves; des fragmens de pisolite de la même espèce et de la même couleur que ceux que j'avais ramassés auparavant à Keinsham, Atford, Wraxal, Melksham, et sur les montagnes adjacentes.

Nous quittâmes, après dîné, Maranchon;

et au bout de trois ou quatre milles, nous perdîmes de vue les pierres calcaires, qui furent remplacées par un grès siliceux, d'une texture particulière, ressemblant un peu à du son. Il ne continua cependant pas long-temps; car, à *Aguilarejo*, nous passâmes entre deux grands rochers de grès fin, très-blanc, avec les lits inclinés à l'horizon de 45°. Le pays que nous traversâmes entre ces deux misérables villages, après avoir quitté la riche vallée de Maranchon, est peu cultivé; et excepté deux bois, l'un de chênes, l'autre de chênes-verts, il est nud et abandonné, quoique ces bois montrent suffisamment que le pays peut-être rendu fertile. Près d'Aguilarejo, les récoltes de froment paraissaient à moitié perdues, et les champs couverts de la renoncule sauvage.

Nous rencontrâmes ce jour-là cinq croix; l'une au sortir d'un bois, une à la place où se croisaient quatre chemins, et les autres sur les sommets des montagnes, d'où les voleurs peuvent voir tout ce qui se passe sur la route, et connaître les moyens d'échapper. Nous couchâmes à *Alcolea*, après avoir voyagé suivant la *Guia de caminos*, seulement six lieues et demie, depuis trois heures du matin. Je

conçois que les lieues ici, comme les milles dans les provinces éloignées d'Angleterre, sont plus longues que la mesure légale.

La campagne, aux environs d'Alcolea, est couverte de grains, excepté seulement quelques petites collines qui, ombragées par le chêne-vert et le genévrier, présentent une verdure constante. A mesure que nous avancions, en montant au milieu des montagnes, à la distance de quelques milles d'Alcolea, la culture cesse, et le pays est abandonné au chêne-vert, au laudier d'Europe et au chêne du kermès, qui reste très-chétif, tandis que le premier devient respectable.

Les routes sont ici des plus détestables. La nation espagnole est opiniâtre dans ce qui regarde sa liberté touchant les corvées; mais cela me paraît une mauvaise politique. Après que l'on a nourri les paysans qui cultivent le sol, le premier surplus du revenu doit être appliqué à faire des routes pour transporter les denrées au marché. Si on laisse ce soin aux fermiers, ils n'y donneront point l'attention nécessaire; ils ne dépenseront jamais leur argent, leur peine et leur temps à cet objet le plus important; et en Espagne, les gentils-

hommes propriétaires de terrain, étant entièrement confinés dans les villes, ne souffrent point du manque des routes, et ne voient point qu'il est de leur intérêt de les faire réparer. C'est le propriétaire qui, dans tous les pays, supporte définitivement cette dépense, et c'est lui, de même, qui en retire le principal bénéfice.

A mesure que nous approchions d'*Algora*, le grès siliceux, qui avait toujours continué depuis Aguilarejo, céda la place à la pierre calcaire, chargée de coquilles fossiles. Dans ce village, l'église est la seule chose qui puisse procurer quelque plaisir; elle est très-jolie.

Au delà, la contrée est entourée par des remparts calcaires; mais quoiqu'enfermée, elle paraît être laissée sans culture : elle est en général couverte de pierres, et abonde en chêne, en chêne-vert, en genévrier, en landier d'Europe, en lavande à épi, en thym commun et en genêt. Ce fut ici, pour la première fois depuis que nous avions quitté Barcelone, que nous vîmes paître des bêtes à cornes.

Nous passâmes auprès de trois croix, placées à la jonction de quatre chemins. Dans un pays où si peu de personnes voyagent, un vo-

leur a bien peu de chance de rencontrer des passagers, si ce n'est là où deux chemins se croisent. Nous approchâmes de Grajanejos; nous voyageâmes sur une plaine étendue de champs ouverts, bien propres, et tous ensemencés en grains. Cette plaine est bornée par une forêt de très-beaux chênes-verts, au travers laquelle nous passâmes, non sans nous tenir sur nos gardes, soit quand nous y entrâmes, soit quand nous fûmes près à en sortir.

Grajanejos est bâti sur un roc calcaire, dominant perpendiculairement sur une petite vallée fertile, au-dessus de laquelle il est élevé de plus de trois cents pieds. La situation est romantique, et la vallée a l'apparence d'un ravin. En conversant avec le *padre cura*, c'est-à-dire avec le recteur, j'appris qu'il a soixante maisons dans sa paroisse, deux cents quarante communians, outre cent enfans au-dessous de l'âge où ils sont reçus à la communion, ce qui a lieu à huit ans. Tous ceux au-dessus de cet âge sont appelés à se confesser et à recevoir le sacrement. Son bénéfice lui vaut 800 ducats par an; bénéfice considérable pour l'Espagne, et qui équivaut à 87l. 17 s. 8 d. sterl.[1].

[1] Environ 2,109 fr.

Le 18 mai; nous traversâmes depuis Grajanejos une plaine étendue, et après avoir passé au travers une forêt de chênes-verts, nous entrâmes sur une contrée plate, où, pendant plusieurs milles, nous ne vîmes ni arbres, ni maisons, ni aucune trace d'existence humaine, excepté une croix funèbre; mais ensuite nous nous ressentîmes de l'influence de *Guadalajara* [1]. Nous rencontrâmes des troupeaux de moutons, des bonnes moissons et des bancs de sable couverts de vignes, qui avaient pour nous tous les charmes de la nouveauté. En descendant à un niveau plus bas, nous découvrîmes une vaste étendue, bornée au nord par des montagnes couvertes de neige. L'abondance paraît avoir établi son séjour dans cette vallée fertile, et y remplir constamment sa corne de grains, de vins et d'huile.

Guadalajara est divisé en dix paroisses et contient, dit-on, seize mille ames, avec quatorze couvens. Elle est devenue fameuse par sa manufacture royale de drap large, et elle est remarquable par l'espèce de drap que l'on

[1] Guadalajara, ou Guadalaxara, car les Espagnols se servent, dans plusieurs mots, indifféremment de l'*j* ou de l'*x*.

y fait avec la laine de Vigogne. Le roi emploie ici près de quatre mille personnes, à qui il paye chaque mois six cent mille réaux; ou six mille livres (144 mille francs), outre environ quarante mille fileurs répandus dans les villages environnans.

Cette manufacture fut projetée pour la première fois en 1720 par le baron de Riperda, qui amena un ouvrier de Hollande, mais il eût un mauvais succès; et D. Joseph de Carvajal, premier ministre de Philippe V, qui essaya la même chose à S. Fernando, n'eut pas à son tour l'occasion de se glorifier beaucoup plus. Pendant la guerre de 1740, le gouvernement Anglais, dans le but de réduire à la misère les Espagnols, ayant prohibé l'importation de leurs laines, la stagnation soudaine eut pour le moment l'effet désiré ; mais de nouveaux canaux furent bientôt ouverts, on découvrit d'autres marchés et le prix de la laine s'éleva considérablement. Pour prévenir à l'avenir une pareille stagnation, M. Wall, alors en Angleterre, attira un nommé Thomas Bevan, habile ouvrier de la ville de Melksham, en Wiltshire, avec plusieurs autres individus et les établit à Guadalajara, où

ils contribuèrent à relever le crédit de cette manufacture prête à expirer. Quelques années après, Thomas Bevan, ayant éprouvé quelque mauvais traitement, mourut de chagrin, et cette entreprise éprouva par sa mort une perte irréparable.

La conduite des Anglais, en refusant d'acheter à leurs ennemis cet article utile de commerce, me rappèle une mesure aussi politique adoptée par les Espagnols dans les mêmes vues et dans une circonstance semblable, lorsque, pendant la guerre de la succession, en 1704, ils défendirent la sortie de leurs vins, huile et fruits pour les Anglais et les Hollandais qui, en conséquence, se lièrent avec les Portugais, de manière que maintenant, surtout en Angleterre, Porto fournit la place de ses vins secs.

En 1755, le gouvernement trouvant qu'il était impossible de retirer aucun profit de cette manufacture qui dépérissait, ainsi que de celle établie à S. Fernando, les abandonna aux *Gremios;* mais après quelques années (en 1768), le roi en reprit de nouveau le maniement pour son propre compte, et renvoya l'autre manufacture de son premier

séjour, pour la transporter à *Brihuega,* en lui permettant toujours de conserver le nom de *S. Fernando,* qui est bien connu et honoré dans les marchés.

Si nous en croyons Ustariz, cette nouvelle entreprise absorba, dans son temps, tous les revenus de la province, et cependant elle est restée constamment endettée. On peut aisément le croire; car si quelqu'individu novice dans cette besogne, quoiqu'élevé dans le commerce, eût entrepris de conduire une manufacture aussi étendue pour son propre compte, il y aurait perdu son argent, un particulier gentilhomme y aurait perdu davantage, et un souverain beaucoup plus encore.

Si l'on considère les salaires qu'il faut payer, combien peu on doit espérer de diligence et d'économie, combien au contraire l'on a à craindre de négligence et de rapine, et combien sont faibles les motifs pour chercher à exceller; en considérant, dis-je, tous ces obstacles, un souverain ne peut pas raisonnablement espérer de multiplier ses gains. S'il est obligé de forcer un commerce et d'établir un monopole, au moyen de son autorité, tous ces maux retomberont sur lui, et les trafiquans

malhonnêtes y trouveront seuls leur profit. S'il établit de bonne foi une concurrence, le négociant particulier, trop actif et trop zélé pour le souverain, cherchera de nouveaux débouchés, et par ses attentions, sa civilité, son industrie, et au moyen d'échanges réciproques, obtiendra la préférence, tandis que le souverain, à moins qu'il n'en diminue le prix, restera avec ses marchandises sans pouvoir les vendre. S'il en met le prix assez bas pour en forcer le débit, la perte sera considérable, et aucun manufacturier ne sera capable de s'élever contre le souverain dont le capital est inépuisable, ou de soutenir une concurrence avec celui qui peut supporter des pertes sans craindre une banqueroute.

Ustariz condamne tous les établissemens semblables, et a écrit un chapitre pour prouver *que las fabricas de quenta de los soberanos no florecen*, « que les manufactures « pour le compte des souverains ne peuvent « jamais prospérer. » Le comte de Campomanes ne saurait non plus les approuver [1]; les principes que cet habile homme d'état

[1] C'est un fait assez prouvé, que les manufactures administrées pour le compte d'un gouvernement, ne sont

cherche à établir, ont tous des vues élevées, et conduisent à des fondemens certains de prospérité nationale. Ses principes sont applicables à toutes les nations, riches ou pauvres. Il voudrait, en premier lieu, répandre les connaissances par le moyen d'écoles libres, sous la direction des meilleurs maîtres, pour enseigner le dessin, la mécanique, les mathématiques, la chimie, l'agriculture et les langues, avec la théorie du commerce et de l'économie politique; il voudrait exciter la justice, la sobriété, la diligence et l'économie; il voudrait encourager l'esprit public et les sociétés économiques; il voudrait envoyer des jeunes gens, suffisamment instruits, voyager, dans le but d'examiner tous les perfectionnemens modernes dans les arts, les manufactures et le commerce, adoptés par les nations les plus policées; il voudrait rendre les commu-

jamais, pécuniairement parlant, avantageuses. Il y a des cas cependant où elles sont d'une utilité réelle; dans celui, par exemple, où le gouvernement veut introduire une branche d'industrie nouvelle, pour laquelle il est le seul en état de faire les avances; mais cette nouvelle fabrique une fois en activité, il lui conviendra toujours de la remettre à un particulier, qui peut l'administrer plus économiquement qu'il ne le fera jamais.

nications faciles au moyen de routes et de canaux; il voudrait régler les postes et établir des banques; il voudrait procurer aux manufactures l'abondance du combustible, qui est essentielle à leur existence; il voudrait honorer les mécaniciens, les manufacturiers et les marchands; il condamne tout monopole et toute corporation privilégiée, comme partiale, oppressive, inutile et injuste; il voudrait encourager les étrangers et leur rendre la naturalisation facile; il voudrait diminuer le nombre des jours de fête, prévenir les abus des institutions monastiques, encourager l'industrie dans les couvens, et employer à quelque travail utile tous ceux qui sont confinés dans les prisons; il voudrait construire de bons ports, de bons quais, etc., et faire faire des cartes marines avec la plus scrupuleuse attention. S'il nous était permis d'ajouter quelques observations à ces réglemens, recommandés par ce sage politique, nous lui conseillerions de permettre la circulation de la monnaie, pour régler le taux de l'intérêt; d'encourager l'assurance parmi les marchands et les manufacturiers; de tolérer toutes les religions; de protéger les individus et les propriétés

contre la tyrannie royale, par le moyen d'une liberté civile, et contre la violence particulière, au moyen de lois sages, soutenues par une police vigilante et active; de rendre le commerce libre et de vivre en paix. Avec de telles améliorations, le souverain ne chercherait plus à se faire manufacturier, et à plus forte raison, il n'aurait plus aucun motif de devenir le principal monopoleur. Le gouvernement espagnol n'a point adopté ces changemens, aussi les manufacturiers étrangers viennent-ils acheter leurs matières premières, ils payent des frêts, des commissions, des droits considérables, et font encore de grands profits sur les marchandises où le monarque n'éprouve que des pertes.

De Guadalajara à *Alcala, Complutum* des Romains, il y a quatre lieues. Cette ville, arrosée par le Hénarès, et nourrie par une plaine fertile et étendue, est une des plus jolies d'Espagne. Les bâtimens sont de granit, de pierres calcaires et de briques; le pavé est fait de pierres rondes et unies, la plupart siliceuses, et toutes provenant de dépouilles des montagnes éloignées. L'archevêque de Tolède y a un palais, ouvrage de Covarru-

bias et de Berruguète. On voit sur une des faces de ce bâtiment, quatre-vingt-deux piliers et cinquante-deux sur l'autre. Il y a dans Alcala trente-huit églises, vingt-sept couvens et neuf colléges. J'en visitai un avec un plaisir particulier, et on le concevra aisément, quand je dirai qu'il fut fondé par le cardinal Ximenès. La bibliothèque est bien fournie, les livres sont excellens et bien arrangés. Parmi ces livres était la Bible originale *complutesianne*, qui méritera toujours le souvenir reconnaissant du monde chrétien. On conserve dans cet appartement les lettres, la bague ainsi que le buste et le portrait de Ximenès qui, quoique beaux, expriment faiblement la grandeur de son esprit et la bonté de son cœur.

Il y a six lieues d'Alcala à Madrid, et dans cet espace trois rivières. Le Hénarès, le Jarama et le Mansanarès dispersent leurs eaux sur la vaste étendue d'un pays plat qui nourrit la capitale, ainsi que plusieurs villes considérables, et le fertilisent.

L'entrée [1] de la capitale du côté d'Alcala,

[1] Townsend parle probablement ici de l'entrée immédiate de Madrid; car ses environs sont bien loin d'indi-

est au-dessus de toute description; la route est spacieuse et la porte élégante. Sur la gauche nous vîmes le jardin de l'ancien palais, appelé *Buen Retiro*, avec le jardin de botanique et les allées étendues du Prado, qui est bien planté et orné de nombreuses fontaines. Sur la droite, au travers les arbres, nous entrevîmes une autre porte, tandis que la large rue d'Alcala se retrécissant avec grâce au devant de nous, et terminant la ligne de beauté, se resserre à mesure qu'elle avance sur une douce colline, et laisse voir ainsi d'un seul coup d'œil quelques-uns des plus grands bâtimens publics, et les habitations de la première noblesse et des ministres étrangers.

Dans cette rue est la *Cruz de Malta*, grand hôtel où l'on nous conduisit, et où je pris pour cette nuit un logement. Après que mes compagnons se furent dispersés, je me trouvai réduit à la solitude, et je réfléchis d'une manière pénible, pour le moment, que j'avais fini mon voyage. Il avait été fatigant, et non sans quelques accidens et aventures désagréables; mais lorsque l'on a un objet

quer l'approche d'une grande ville, et sur-tout de la capitale de l'Espagne.

constant en vue, on peut tout endurer. Outre cela, pendant ces quatorze jours, je m'étais lié avec mes compagnons de voyage, et j'avais contracté une amitié et une estime particulière pour l'un d'eux; je sentais même de la considération pour les autres, tandis que nous étions unis par un intérêt commun; mais maintenant que notre voyage était fini, l'idée de nous disperser pour ne plus nous rencontrer, me laissa un noir que la solitude n'était pas propre à détruire. Au bout d'une recherche succède un vide qui toujours est pénible, jusqu'à ce que l'on ait en vue un autre objet intéressant qui donne une nouvelle occupation à notre esprit.

Je m'amusai, à cette occasion, à réfléchir sur les sentimens que durent éprouver les dix mille Grecs, lorsqu'ayant surmonté tous les obstacles, et revenant sain et sauf dans la Grèce, ils se dispersèrent immédiatement pour chercher de nouvelles aventures. Combien doivent être malheureux ceux qui n'ont plus dans leur vie de but à remplir. Il paraît que c'est-là la principale source de la tristesse des cloîtres, où il ne reste plus que peu de chance d'espoir ou de crainte.

Avant de nous séparer, nous eûmes à régler nos comptes. La voiture, avec deux cochers et sept mules, nous coûta, d'après nos conventions, trente-cinq pistoles ou vingt guinées, et nous donnâmes pour gratification aux cochers six pistoles, ce qui équivaut à trois livres douze schellings. La dépense sur la route, pour la nourriture, fut de cent quarante réaux. La somme totale de notre dépense fut donc de trente-six livres sterling (874 francs), ce que l'on doit regarder comme modéré pour un voyage de cent lieues d'Espagne achevé en quatorze jours.

MADRID.

Lorsque j'arrivai à Madrid, la cour était absente; aussi toutes mes lettres furent-elles pour le moment inutiles, excepté celle que m'avait donné M. Sage à Paris, pour D. Casimir Ortega qui, comme professeur de botanique, est bien connu par les amateurs de cette science. J'avais, il est vrai, une lettre pour un grand d'Espagne alors à Madrid, dont j'attendais beaucoup; mais je fus trompé dans mes espérances. Je le trouvai poli, mais froid; sensible et instruit, mais silencieux et réservé; estimé généralement pour la bonté de son cœur, mais si absolu par les devoirs de forme de sa religion, que je ne pus retirer aucun avantage de sa liaison. En un mot, il paraissait être une de ces personnes auxquelles on peut appliquer avec quelque degré de justice, le proverbe italien : *Tanto buon che val niente* : «Si bon qu'il n'est bon à rien ».

Je trouvai dans Ortega l'activité d'un ami, et toutes les attentions possibles. Par sa permission j'eus accès toutes les heures au jardin de botanique. L'emplacement de ce jardin est très-bien choisi; il est situé sur une pente inclinée vers le *Prado*, dont il est séparé par une grille en fer. Soit que l'on se promène à pied ou à cheval sous les allées couvertes de cette promenade, rafraîchie par ses nombreuses fontaines, et où l'on n'est pas même incommodé du soleil du midi; on peut d'un coup d'œil commander tout ce jardin, qui est vaste et bien fourni. Je me suis fréquemment amusé à renouveler connaissance avec une science à laquelle je m'étais autrefois appliqué avec délices, et toutes les fois que le professeur donnait ses leçons à ses élèves, je l'ai constamment suivi. J'ai appris mes premiers élémens sous le docteur Hope, qui a acquis de la réputation comme botaniste; mais je dois avouer que la méthode d'Ortega me paraît préférable; et je suis persuadé que ses élèves, avec une habileté médiocre, ne pourront manquer de s'avancer dans cette science.

Non-seulement il les prépare et les rend

capables de chercher chaque plante de manière à les suivre dans leur classe, leur ordre, leur genre, leur variété, mais il leur enseigne à en faire par eux-mêmes des descriptions génériques. Le mérite du maître paraîtra bientôt par les productions de ses élèves, qui ont voyagé avec M. *Dombei* dans l'Amérique espagnole, et qui se préparent à favoriser le public de leurs découvertes.

Je me promenai aussi autour de la ville pour en prendre une idée générale avant de descendre aux objets particuliers. Je divisai, en moi même, toute la ville en trois portions, correspondantes à trois périodes, faciles à distinguer. La plus ancienne est la plus près de la rivière, le Manzanarès, avec des rues étroites, resserrées et tortueuses, et des allées obscures, comme celles que l'on voit encore à Londres, mais sur-tout à Paris, où un grand incendie n'a pas, comme à Londres, fait disparaître les anciennes constructions, monumens incommodes de l'art grossier de ses premiers habitans.

Au nord et à l'est de cette partie, à mesure que l'on s'éloigne de la rivière, les rues deviennent plus larges, et les bâtimens offrent

quelques degrés de symétrie. Cette portion, comprise la *Plaza mayor*, place qui, dans son temps, doit avoir été un objet remarquable, se termine à la *Puerta del Sol*. Mais quand Philippe II transporta sa cour, et que Madrid devint la capitale de ce vaste empire, la grande noblesse construisit des palais au delà des anciennes limites, et la *Puerta del Sol* est maintenant au centre de la ville.

Il est curieux de tracer l'origine des villes. Un berger dresse sa tente ou bâtit sa cabane faite en terre sur le bord d'une rivière, parce qu'il ne peut creuser un puits; mais comme les hommes sont des animaux qui aiment à vivre réunis, d'autres bergers, pour le plaisir de la société ou pour se protéger mutuellement, se retirent au même endroit, et bâtissent aussi près du premier que possible. Les cabanes augmentent, la culture commence, les manufactures la suivent; les habitans augmentent soit en nombre, soit en richesses, et désirent agrandir leurs habitations; mais le terrain étant occupé, ils ne peuvent qu'élever davantage leurs maisons. Tandis qu'ils habitaient d'humbles cabanes, ils ne se sont jamais plaints du manque de

jour ou d'air; mais maintenant qu'ils s'enlèvent la lumière les uns aux autres, ils s'étonnent que leurs ancètres ayent pu s'astreindre à ce manque de place.

Madrid a quinze paroisses, sept mille trois cent quatre-vingt-dix-huit maisons, trente-deux mille sept cent quarante-cinq familles, et cent quarante-sept mille cinq cent quarante-trois individus, soixante-six couvens, seize colléges, dix-huit hôpitaux, cinq prisons, et quinze portes bâties en granit et la plupart élégantes. L'arcade principale de la Puerta de Alcala a soixante-dix pieds de haut, et les deux latérales chacune trente-quatre; le tout est bien proportionné. Elle est de Sabatini, et fait honneur à son goût.

Dans l'examen des bonnes peintures, je commençai par *los Carmelitas escalzos*, prenant pour guide les excellens ouvrages de D. Antonio Ponz et de Raphaël Mengs. On trouve dans la sacristie quelques ouvrages des meilleurs maîtres, du Titien, Wandyck, Rembrandt, Coëllo, Ribera, Jordan, Murillo, Zurbaran et d'André Vacaro. Le cloître est peint par Velasquez.

L'église et le couvent de *S. Francisco*

de Sales furent bâtis sous le règne de Ferdinand VI, en 1750; et on y voit son tombeau par Sabatini, avec celui de sa femme, la reine Barbara de Portugal. Le dôme et les arches ont été peints par les trois frères Velasquez. Le grand autel a six piliers corinthiens de marbre vert, comme le *verde antique* de Sierra Nevada, près de Grenade; ils sont faits d'un simple bloc, et chacun de dix-sept pieds de haut; les bases et les chapiteaux sont de cuivre doré. Il y a quelques peintures passables par Franciis de Muro et Cignaroli. Les trésors de ce couvent sont considérables.

L'église de *S. Pasqual* possède la Visitation, par Jordano; saint Etienne, par Vandyke; le Christ flagellé, par Alexandre Véronèse; un pape, par Titien; une Famille sainte, par Léonardo de Vinci; le pape Grégoire, saint Ignatius Loyola et F. Xavier, par Guercino; l'Adoration, par Paul Véronèse; la Décollation de saint Jean, par Mich. Angelo Caravaggio, et cinq autres tableaux par Ribera.

L'église de *S. Isidro*, qui appartenait anciennement aux Jésuites, montre évidemment les caractères de cette société, non-

seulement par sa grandeur, mais par le goût qui paraît soit dans le bâtiment, soit dans ses ornemens. A mon avis, c'est la plus élégante de toutes celles que j'ai vues depuis que j'ai quitté Saragosse; et quoique les peintures ne soient pas des premiers maîtres, elles ne sont cependant pas à mépriser.

La grande église de *S. Francisco* est admirée par les meilleurs juges; mais suivant moi, son vaste dôme et ses arches grecques, entièrement destituées d'ornemens, paraissent n'être pas finies; elles sont nues, froides et sans goût.

Le lendemain de mon arrivée, comme je cherchais près la Puerta del Sol la *Calle de la Montera*, sans savoir assez d'espagnol pour demander mon chemin, un gentilhomme qui vit la difficulté dans laquelle je me trouvais, me parla en anglais, et désira connaître la rue que je cherchais. Quand je l'en eus informé, il me conduisit à la maison où j'allais; et en prenant congé, il m'invita à aller dîner avec lui. Ce gentilhomme était D. Francisco Escarano, un des directeurs généraux des postes, et qui en reconnaissance des civilités qu'il avait reçues en Angleterre quand il était

secrétaire d'ambassade, ne croyait jamais pouvoir trop faire pour un Anglais qui avait besoin de son assistance. Peu satisfait de me marquer ainsi son attention, il me conduisit au palais du roi à Madrid, et aussi long-temps que j'ai demeuré en Espagne, il n'a perdu aucune occasion de me rendre des services essentiels.

Le palais de *Buen Retiro* est une vaste masse de bâtimens très-anciens, abandonnés depuis long-temps, et qui, quand je le vis, commençaient déjà à tomber en ruine. Ce palais contient quelques grands appartemens, dans lesquels il reste encore un petit nombre de bonnes peintures; mais les trois objets qui me firent le plus de plaisir furent le théâtre, le grand salon et la statue équestre de Philippe IV. Cette statue, coulée par Pedro Tacco, de Florence, d'après une peinture de Diego Velasquez, et du poïds, dit-on, de neuf tonneaux, est supportée uniquement sur une jambe de derrière. Je n'ai jamais vu ni ne saurais concevoir quelque chose de plus parfait ou qui paraisse aussi animé que ce prodige de l'art.

Le théâtre est vaste et s'ouvre dans le jar-

din, de manière que dans l'occasion celui-ci forme une continuation de la scène. C'est là que Ferdinand VI a souvent diverti le public avec des opéra, que la reine sa femme aimait jusqu'à l'extravagance.

Le grand salon appelé *el Cason*, avec son antichambre, peint à fresque par Luca Jordano, reste comme un monument de son goût, de son invention, de son jugement et de son pouvoir imitateur. On voit représenté dans le principal compartiment de cette chambre, Hercule donnant la toison d'or à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Dans un compartiment subordonné, on voit Pallas et les dieux subjuguant les Titans; et pour pendant, la majesté de l'Espagne paraissant régler le globe terrestre. Le reste est rempli de figures allégoriques pleines d'expressions. L'antichambre contient la conquête de Grenade. Depuis le grand salon, nous allâmes au jardin, en passant par un petit cabinet ovale, couvert entièrement de glaces, et sur le plafond duquel est représenté la naissance du Soleil, avec les peuples de toutes les nations qui adorent cette divinité naissante, tandis que les prêtres sont occupés à offrir des sa-

crifices. Cet ouvrage est aussi de Jordano.

Je vis un appartement que l'on montre rarement aux étrangers, et qui contient les modèles des places fortes, parmi lesquels les deux plus frappans sont Cadix et Gibraltar.

Les jardins du Buen-Retiro sont étendus et offrent une variété agréable d'eau et de bois [1]. Si j'avais eu à fixer une situation pour la résidence royale, j'aurais choisi celle-là préférablement à celle où est situé le nouveau palais; mais il y avait peut-être pour cela quelques objections qui ne se présentent pas à un voyageur qui ne fait que passer.

Le palais appelé *Casa del Campo* [2], offre peu de choses dignes d'attention. Il y a une statue équestre de Philippe III, commencée

[1] Il règne, dans le Buen-Retiro, un usage qui paraît d'abord assez singulier en Espagne; les sentinelles qui sont aux portes de ce jardin, ont ordre de ne laisser entrer aucune femme avec sa *mantille*, ni aucun homme avec sa *capa* ou manteau, sur ses épaules. Le but en est peut-être de n'admettre, dans ce jardin, que des personnes suffisamment bien mises, et d'en exclure le peuple, qui va rarement sans cette pièce de l'habillement espagnol.

[2] La *Casa del Campo* est une ancienne maison de plaisance, située de l'autre côté du Manzanarès.

par Juan Bologna, et finie après sa mort par Tacca, son disciple; elle ressemble à celle de Henri IV à Paris. Il y a aussi l'original de la fameuse Tentation de saint Antoine, par Calot.

Il est impossible de voir le nouveau palais sans jouir du plaisir le plus parfait. Il présente quatre faces, chacune de quatre cent soixante-dix pieds de longueur, et de cent pieds de hauteur jusqu'à la corniche. Il renferme une cour ou carré de cent quarante pieds. Les quatre faces sont soutenues par de nombreux piliers en pilastres, et au-dessus de la corniche il y a une balustrade pour cacher le toit, qui est couvert de plomb. La face du nord a cinq étages, outre les entresols et les appartemens souterrains.

On voit aussi, avec la balustrade, une série de rois d'Espagne, placés sur des piédestaux, depuis Ataulphe jusqu'à Fernand VI. Le plan est assez régulier. A l'étage principal, est une suite d'appartemens, grands et élégans, qui communiquent tout autour du palais, reçoivent la lumière par les faces, et renferment des chambres pour les domestiques; celles-ci ont des fenêtres dans une vaste galerie qui tourne

tout autour de la cour, sur un portique ouvert, et qui est couverte par une terrasse.

Les fondemens de cet édifice furent posés dans l'année 1737, trois ans après que le vieux palais eut été consumé par le feu; et pour prévenir dorénavant un semblable accident, le tout est bâti sur des arches. La pièce la plus frappante de ce palais, est la chambre d'audience, *salon de los regnos*, qui est un double cube de quatre-vingt-dix pieds, tendu en velours cramoisi, et qui, avec son dais somptueux et son plafond peint, offre l'apparence la plus magnifique.

Les peintures des plafonds sont par Tiepolo, Giacuinto, Bayeu, Velasquez, Maella et Mengs. Il est impossible de voir, sans éprouver un plaisir et un délice particulier, l'apothéose d'Hercule, dans la salle de conversation, et celle de Trajan, dans la salle à manger du roi. Mengs a développé tout son talent dans l'exécution de ces pièces, et semble n'avoir trouvé aucune difficulté à exécuter ce que son imagination avait conçu. L'aisance et l'élégance brillent par-tout. Il est difficile de décider, dans ces deux sujets délicieux, ce que nous devons le plus admirer, ou du dessin, ou du coloris, ou

ou de l'invention, ou de la composition; tous ses objets semblent mériter également nos louanges; il manque cependant, à mon avis, de cette expression dans laquelle a excellé son favori, Raphaël.

Il serait impardonnable de passer cette superbe collection de peintures sans entrer dans quelques détails. Je commencerai donc par les appartemens du roi.

Dans son antichambre il y a, par *Basan*, un Adam, un Noé, Orpheus, et six autres.

Paul Véronèse, Adonis endormi.

Rubens, quatre d'Hercule, un de Philippe III.

Tintoret, Judith et Holopherne; Sainte-Ursule, martyre.

Titien, Sisyphus, Prometheus; trois de Vénus, et Adam et Eve.

Velasquez, Philippe III, Philippe IV, leurs deux femmes, et Olivarès, tous à cheval. Je doute qu'on ait jamais vu réunis cinq chevaux pareils, aussi parfaits et aussi pleins de feu; le cheval de Philippe IV ressort du canevas, et semble tellement être un cheval réel que, s'il était convenablement placé, des yeux

pénétrans pourraient aisément s'y tromper.

Dans la salle de conversation du roi, dans laquelle il se retire avec les ministres étrangers aussitôt qu'il a dîné, il y a, par *Titien*, Charles V à cheval; Philippe II, Europa, Adonis.

Vandyke, don Fernando.

Velasquez, dona Maria de Austria.

Dans le cabinet de toilette du roi, par *Guido*, une Assomption.

Luca Jordano, Isaac, la sortie d'Egypte.

Mengs, une Nativité.

Murillo, l'Annonciation, la Vierge et Joseph, une Sainte Famille, Jésus et Jean encore enfans.

Ribera ou l'*Espagnoleto*, la Vierge et Marie-Madelaine, Jean-Baptiste.

Velasquez, Argos; Vulcain à sa forge, avec les Cyclopes et d'autres personnes.

Quelques-uns par *Teniers* et par *Titien*.

Dans le cabinet particulier du roi, il y en a plus de vingt de *Teniers*, et un de *Woverman*.

Dans l'antichambre de sa chambre à coucher, il y a une Sainte Famille, par *Jordano*, et une par *Mengs*.

Il y a dans sa chambre à coucher huit ta-

bleaux de *Mengs*, parmi lesquels sont : l'Agonie dans le Jardin, la Descente de Croix, et le Christ apparaissant à Marie.

Dans le premier appartement de l'infant, on en voit plusieurs par *Jordano* et *Lanfranc;* deux Enfans, par *Guido;* la Vertu et le Vice, par *Paul Veronèse;* un Portrait, par *Vandyke;* et deux belles Pieces de Bétail, par *Velasquez.*

Dans le second antichambre, il y a, par *Carlo Maratti*, deux Femmes avec des fleurs.

Jordano, Jacob et Esaü ; Bathséba.

Lanfranc, deux Tableaux.

Titien, Sainte-Marguerite.

Il y en a dix-neuf, par *Jordano*, dans la salle à manger.

Dans sa grande salle, on en voit, par *Jordano*, quatre, pris de l'histoire de Salomon.

Rubens, un Prêtre, une Danse, et un autre.

Titien, Charles V et Philippe II.

Velasquez, quatre Peintures d'un mérite distingué.

Dans sa chambre à coucher, Pierre en prison, par *Guercino;* S. Antoine de Padoue, adorant l'Enfant Jésus, par *Carlo Maratti;* et la prise de Notre-Seigneur, par *Vandyke.*

Dans les appartemens du prince et de la princesse, il y a sept pièces par *Jordano;* l'Enfant Jésus se disputant avec les Docteurs, dans le temple, par *Paul Veronèse.*

De *Rubens,* l'Enlèvement de Ganimède; Mars et Apollon, le Centaure dans la robe de la femme de Pirithoüs, Saturne, Apollon, Narcissus, l'Enfant saint.

Dans leur cabinet, il y a, par *Albert Durer,* son propre portrait, et la Mort de la Vierge.

Basan, l'Adoration des Rois, la Nativité et l'Agonie dans le Jardin.

Corregio, Christ habillé par sa mère, et Christ priant dans le jardin.

Leonard de Vinci, l'Enfant saint, jouant avec un agneau; et un autre tableau.

Paul Veronèse, Moïse enlevé par la fille de Pharaon.

Poussin, un Paysage.

Raphaël, une Famille sainte, et une Vierge avec son Fils.

Rubens, deux Paysages, quatre Têtes, et deux petites peintures.

Titien, un enfant jouant autour d'une statue de Vénus, et une Bacchante avec une femme endormie; tous les deux d'une beauté éton-

nante. *Rubens* les a copiés, ou, si je puis me servir de cette expression, les a traduits en flamand. Les pensées sont restées ; mais l'aisance et l'élégance ont disparu. Certainement, rien n'a jamais égalé les originaux ; les yeux ne peuvent se lasser de les voir.

Dans le cabinet de toilette du prince, il y a, par *Andrea Sacchi*, la Naissance de la Vierge.

Andrea Vacaro, cinq peintures de Saint-Cayatan.

Jordano, une Conception, et la Mort de la Vierge.

Espanoleto, ou *Joseph Ribera*, quelquefois appelé *el Spagnoleto*, une Madelaine, S. Benito, S. Geronimo et S. Bartholomée.

Mengs, une Nativité.

Murillo, une Famille sainte.

Rubens, une Vierge et un Enfant.

Titien, un *Ecce Homo*, et un *Stabat Mater Dolorosa*.

Vandike, une Madelaine, et deux de Sainte-Rosalie.

Velasquez, un paysage avec deux hermites.

Dans leur salle à manger, il y a, par *Brughel*, quelques bonnes peintures.

Espanoleto, un Magicien.

Coypel, Suzanne accusée par les Pères de l'église.

Paul Veronèse, une Suzanne.

Rubens, Achille découvert par Ulysse.

Tintoret, Judith et Holopherne.

Titien, sept peintures.

Vandyke, une Femme.

Velasquez, le marquis de Pescara.

Woverman, un Paysage.

Dans l'appartement de l'infant D. Gabriel, il y a sept morceaux par *Jordano*; trois par *Espanoleto*, et un Charles V, par *Titien*.

Dans l'appartement de D. Antonio, il y en a trois par *Jordano*.

Dans l'appartement de l'infant D. Louis, il y a, par *Guido*, Jésus portant sa croix.

Paul Veronèse, Eleazer et Rachael.

Rubens, S. George et le Dragon, les Centaures, Progné donnant son fils à manger à Thésée; Diane, Archimède, Mercure, Hercule et l'Hydre, Apollon et Pan, l'Enlèvement de Proserpine; les deux copies de *Titien*, mentionnées ci-dessus, des Bacchantes et de l'Enfant jouant autour de la statue de Vénus. Si les originaux eussent été perdus, on aurait fort admiré ceux-ci.

Vandyke, l'infant D. Fernando, et quelques autres.

Ce que je viens de dire peut servir à donner une faible idée de cette précieuse collection. Quand on la voit, il s'offre naturellement à l'esprit une observation, c'est que, dans tout ce qui tient à l'imitation de la nature, les peintres espagnols ne sont point au-dessous des meilleurs peintres de l'Italie et de la Flandre; tandis qu'à l'égard du clair-obscur, et de ce qu'on a appelé la *perspective aérienne*, qui n'en est qu'une modification, *Velasquez* a laissé tous les autres peintres bien loin derrière lui.

Au palais, tient une maison appelée *casa de Reveque*, dans laquelle on trouve les peintures suivantes : par *Guido*, Hippomane et Atalante; par *Annibal Carachi*, une Vénus, avec Adonis et Cupidon; par *Paul Veronèse*, le même sujet, mais plus petit; et par *Titien*, cinq peintures, dans chacune desquelles on voit une Vénus nue; par *Rubens*, l'Enlèvement des Sabines, Diane dans le bain, une Bacchante, Persée et Andromède, Junon, Pallas et Vénus; toutes les trois de grandeur naturelle.

Près de cette maison, est l'arsenal royal, qui est en très-bon ordre. Les armes sont anciennes, cependant très-brillantes et bien conservées ; c'est un épitome de l'histoire d'Espagne. L'armure placée le plus en vue, est celle de Montezuma.

Quand j'eus en quelque façon satisfait ma curiosité à l'égard des tableaux, je commençai à tourner mon attention du côté des manufactures, et plus spécialement vers celle de nitre ou salpêtre, qui occupe dans cette ville quelques milliers d'habitans en été, et plusieurs centaines en hiver.

En y allant, le samedi 27 mai, et en passant par la porte de Sancta-Barbara, je visitai la manufacture de tapis, qui ressemblent et égalent en beauté ceux des Gobelins [1], dont ils tirent leur origine. Je trouvai, à la tête de cette manufacture, un Français poli et communicatif. Cette fabrique a été apportée en Espagne et a été établie ici sous la direction de John Van Dergoten, d'Anvers, dans l'année 1720. Elle occupe maintenant quatre-vingts bras, et travaille seulement pour le compte du roi et pour ses palais ; elle fait et répare

[1] Excepté que les couleurs sont beaucoup moins vives.

toutes les tentures et les tapis nécessaires pour les *sitios*, ou résidences royales.

Chacun connaît la méthode de travailler cette tapisserie ; chacun sait que la chaîne est perpendiculaire, et que le tableau, d'après lequel les ouvriers travaillent, est placé derrière eux ; qu'ils se servent de bobines, et pressent leurs fils de haut en bas avec un petit peigne d'ivoire. Ces ouvriers ont, pour faire leurs tapis, trois fils grossièrement filés et légèrement tordus ensemble ; il les passent dans la chaîne avec leurs doigts, de manière à les nouer, et coupent ensuite le fil à environ un quart de pouce de longueur. Ils trouvent cette méthode beaucoup préférable à l'ancienne, que l'on conserve toujours en Angleterre, de tisser sur le couteau tranchant ; et leur travail, disent-ils, est considérablement plus fort.

Je fus de là à l'endroit où l'on travaille le salpêtre ; à chaque pas je restais confondu, et ne savais si je devais plutôt admirer la sagesse du Créateur, et les sentiers secrets par lesquels la nature chemine toujours vers son but, ou m'étonner de la folie du ministre qui a établi cette manufacture à Madrid.

La personne de qui je pris toutes mes in-

formations fut un français, qui a trouvé ici de l'emploi à cause des connaissances qu'il avait acquises dans d'autres travaux d'une nature semblable à ceux-ci.

J'observai un grand enclos, avec plusieurs monticules d'environ vingt pieds de haut, à des distances régulières les unes des autres. On me dit qu'ils étaient formés de décombres de la ville et de ratissures des grands chemins. Je les examinai avec l'attention la plus scrupuleuse, et je n'y trouvai rien de remarquable, si ce n'est des petits fragmens de gypse en grande abondance. Ils étaient restés ainsi tout l'hiver en tas, dans le même état que je les trouvai. A cette époque, des hommes étaient occupés à les transporter, et à les étendre sur le terrain à l'épaisseur d'environ un pied, tandis que d'autres tournaient la terre qui avait été exposée auparavant à l'influence du soleil et de l'air. Ce français me dit que les étés précédens ces tas avaient été lavés; qu'en les exposant ainsi de nouveau, ils fourniraient encore la même quantité de sel, et qu'autant qu'il en pouvait juger, le produit ne manquerait jamais; mais, qu'après qu'on avait ainsi lavé cette terre, on

n'en pouvait plus obtenir de salpêtre qu'après l'avoir de nouveau exposée à l'air. Il pense que Madrid, à tous égards, est un lieu très-peu convenable pour une semblable manufacture; et il me dit que d'après ses propres observations, il était tenté de croire qu'ils ne pouvaient pas faire le salpêtre pour huit réaux, c'est-à-dire, à peu près vingt sous la livre (2 francs).

Ma curiosité fut excitée au plus haut point par ce récit, qui paraissait contredire les principes de chimie les mieux établis. Je me déterminai donc à saisir toutes les occasions de suivre ce travail, et dans ce but, je me procurai une lettre d'introduction auprès de l'individu qui en avait la direction et le contrôle. J'examinai avec lui ce travail exécuté plus en grand vers la porte *Atocha*, près de l'hôpital général. Il m'apprit que le nombre des ouvriers employés était ordinairement d'environ quinze cents, et pendant de courts intervalles de près de quatre mille. Ce dernier nombre se rapporte avec celui de l'abbé Cavenilles qui l'établit à quatre mille. Suivant ce que j'appris, cette manufacture n'est en activité que depuis quelques années, et ils ont maintenant ra-

massé assez de terre pour toujours. Ils peuvent lessiver quelques-unes de ces terres une fois l'année; ils en ont lavé d'autres vingt fois dans les sept dernières années; et ils en ont soumis quelques-unes à cette opération quinze fois dans une année. Ils jugent toujours à la vue, quand ils peuvent laver avec avantage, et au goût, si la lessive fournie est d'une force convenable. Quand elle est trop faible, ils la passent sur de la nouvelle terre, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour être bouillie. Ils se servent le plus souvent de la terre commune, et ils sont de l'opinion que toutes les terres, aux environs de Madrid, contiennent plus ou moins de nitre. Quand la terre a été exposée pendant un temps suffisant, on la met dans de grands vases de terre, rangés en ligne, et faits dans la même forme que ceux dont se servent les raffineurs pour leur sucre, c'est-à-dire, dans celle d'un cône tronqué, au fond duquel on met un morceau de natte de sparte recouvert de cendres [1], pour

[1] Ces cendres ont encore l'avantage, au moyen de la potasse qu'elles contiennent, de décomposer les nitrates terreux qui sont toujours mélangés en plus ou moins grande quantité avec le nitrate de potasse.

empêcher la terre de tomber au travers. On jète de l'eau sur cette terre, comme dans les filtres, jusqu'à ce qu'elle ne fournisse plus de lessive. A mesure que l'eau filtre, elle tombe dans un canal qui la conduit dans une citerne. On l'élève de là, au moyen d'une pompe, dans des cuves qui sont d'une profondeur absurde, et au moyen d'un feu violent, on l'évapore suffisamment pour que le sel puisse cristalliser. Le sel que l'on obtient ainsi, est un mélange de nitre et de sel marin. Pour les séparer, on se sert du procédé commun. Tout le monde sait que le muriate de soude, ou sel commun, est soluble dans trois fois son poids d'eau, soit qu'elle soit chaude ou froide; mais le nitre n'exige qu'un sixième de son poids si l'eau est bouillante; tandis que si elle est froide l'eau doit avoir six fois le poids du nitre pour le dissoudre parfaitement. Il est évident donc, que dans le refroidissement le nitre cristallisera le premier; mais il est nécessaire de répéter plusieurs fois ces opérations, avant que le nitre soit entièremet raffiné, et propre pour la vente. Le directeur et le contrôleur m'ont assuré l'un et l'autre que le salpêtre ne revenait pas au roi plus

de deux cents réaux le quintal, et qu'il le vendait à cinq cents; ainsi il a un profit net de trois cents réaux sur chaque quintal. Ils doivent le savoir; cependant je soupçonnerais quelque méprise dans leur calcul.

Comme je n'étais point satisfait de ces détails sur le gain de cette manufacture royale, je cherchai de nouvelles informations auprès de quelques officiers inférieurs de l'un et l'autre des établissemens de la porte S. Barbara et de celle d'Atocha. J'en trouvai dans chacun de suffisamment communicatifs; et voici quel a été le résultat de mes recherches. Dans le premier établissement, depuis la guerre, ils ont employé cent hommes en hiver, et plus de trois cents en été; ils ont quatre fourneaux, et ont fait, d'après la moyenne, environ quatre mille arrobas de salpêtre raffiné dans la saison. Dans le second, ils occupent ordinairement en hiver trois cents hommes, et en été, environ mille; mais dans des occasions ils ont doublé ces nombres. Avec ces ouvriers, et vingt-cinq fourneaux ordinairement en activité, ils ont raffiné trente mille arrobas de salpêtre; et ils estiment le sel marin à dix mille arrobas.

Pour chauffer leurs fourneaux, ils se servent de sarmens qu'ils achètent à un réal par arroba, ou deux sous et demi 25 centimes pour vingt-trois livres et un quart.

Tels sont les faits; arrêtons-nous un moment pour les examiner, non comme philosophes et chimistes, mais comme marchands et politiques. Si nous supposons que le quintal de quatre arrobas équivaut à quatre-vingt-treize livres anglaises, comme le comptent ici les marchands, et que le réal vaille deux sous et demi, nous devons conclure que le roi d'Espagne fait son salpêtre pour cinq sous et un denier, et qu'il le vend à treize sous un denier la livre; mais si dans le premier établissement, nous comptons cent hommes en hiver et trois cents en été, ou deux cents pour la moyenne, à quinze livres sterling par an chacun, et qu'ils raffinent mille quintaux de salpêtre, nous trouverons que le travail seul s'élèvera à sept sous trois liards la livre, sans rien compter du tout pour l'usure et la rupture des ustensiles, pour les appointemens et surtout pour le combustible. Si nous considérons que non-seulement dans la première opération, mais dans chaque opération subséquente

pour le rafinement du nitre, on doit évaporer six livres d'eau pour chaque livre de sel produite, et que vingt-trois livres et un quart d'un combustible aussi faible que celui des sarmens de vigne coûtent deux sous et demi; si nous prenons, dis-je, tous ces objets en considération, quoique nous ne puissions sans l'aide de M. Watt, calculer précisément la quantité de feu nécessaire, en supposant que l'évaporation fût conduite d'après les meilleurs principes, nous verrons aisément que la dépense doit être énorme. En considérant tout, je suis donc tenté de croire que le roi d'Espagne ne fait pas son nitre pour vingt sous la livre. Quant au sel marin je ne l'ai point fait entrer dans le compte, parce qu'en Espagne il a peu de valeur, excepté celle qu'il acquiert par le transport; et en vérité, soit en Angleterre, soit en France, sa principale valeur provient du droit auquel il est assujéti. Le roi d'Espagne vend son nitre à treize sous et demi la livre, et s'il lui en coûte vingt, il est bien loin de gagner à ce marché. Mais supposons qu'il trouve quelque profit à le vendre; s'il se le vend à lui-même, je ne vois pas le gain qu'il peut y faire; et s'il force ses sujets à

l'acheter, il se rend coupable d'oppression, il tend des piéges pour surprendre les marchands et il encourage la contrebande.

La compagnie des Indes orientales vend, au marché d'Angleterre, son sel rafiné à deux livres quatre sous six deniers le quintal; ce qui, en déduisant sept schellings et trois sous pour la prime d'exportation, est une petite fraction au-dessous de quatre sous sterling, et la compagnie s'estimerait très-heureuse de traiter avec le roi d'Espagne encore à meilleur compte. Dans le Bengale, à ce que m'a appris quelqu'un qui a fait pendant trente ans le commerce entre la Chine et ce pays, le salpêtre, avant que la compagnie des Indes orientales eût fait cette entreprise pour son propre compte, se vendait pour quatre roupies le sac de cent soixante livres, ce qui, à deux sous six deniers la roupie, ferait exactement trois liards la livre; mais dans le fait, la roupie ne vaut intrinsèquement qu'un schelling et dix sous, et elle est reçue par la compagnie pour deux schellings et trois sous.

L'origine de cette différence dans le prix de cette production au Bengale et à Madrid, paraîtra très-naturelle à quiconque considé-

rera que l'évaporation, qui en Espagne s'opère au moyen du feu, peut avoir lieu au Bengale sans aucune dépense, au moyen du soleil et de l'air.

De toutes les places, Madrid est la moins convenable pour une manufacture de ce genre et aussi étendue; les hivers y sont longs, les denrées, les salaires, le combustible, tout y est à un prix très-élevé; c'est là que la cour réside, et il n'y a point de navigation. Si cette manufacture était établie au midi de l'Espagne, près d'une rivière navigable, aucune de ces objections n'aurait lieu; le soleil et l'air faciliteraient l'évaporation, ou peut-être même l'achèveraient complètement, comme nous le voyons tous les jours dans les travaux pour le sel marin, sur les bords de la Méditerranée; le peu de combustible qui serait nécessaire se trouverait dans le pays; et le nitre serait aisément transporté pour fournir les marchés éloignés; mais aussi cette manufacture ne devrait pas être administrée pour le compte du roi; car, avec tous les avantages de situation, le monarque éprouve toujours des pertes là où un particulier entreprenant trouverait à gagner.

Des motifs de bienveillance ont sans doute

contribué à maintenir ce monstre vorace à Madrid; on a craint que si on n'entretenait et ne soutenait plus cette fabrique, une multitude de personnes qui y sont employées et y trouvent leur entretien, ne fussent réduites à la misère : mais de toutes les occupations pour les pauvres, celle qui est la plus incertaine est aussi la moins désirable; et l'on doit peu encourager celles qui, en été, détournent les ouvriers des moissons et des travaux de l'agriculture, tandis qu'elles leur manquent en hiver, et les laissent dans l'inaction jusqu'au retour du printemps. Ces objections restent dans toute leur force contre cette manufacture de salpêtre à Madrid, puisqu'elle ne nourrit que quatre cents ouvriers en hiver, et qu'au contraire elle en emploie de treize cents à quatre mille, au moment où ils devraient se préparer aux travaux de l'agriculture. Si ces hommes ne sont pas nécessaires pour les travaux des champs, et qu'ils ne puissent trouver un travail constant dans des fabriques avantageuses, il est clair que leur existence est inutile, et qu'il faudra laisser diminuer graduellement la population jusqu'à ce qu'elle retrouve son propre niveau.

Je me suis arrêté sur ce sujet ; je l'ai traité avec détails et j'ai poussé les conclusions aussi loin que j'ai pu, parce que le principe que je viens d'établir est de la plus grande importance pour le genre humain, et cependant paraît avoir été peu compris.

J'essayai d'obtenir une admission à la manufacture de porcelaine, qui est aussi administrée pour le compte du roi ; mais sa majesté avait donné des ordres si sévères, qu'il me fut impossible de m'y introduire, et de rencontrer quelqu'un qui eût jamais pu se procurer cette faveur. J'eus moins de regrets à cette occasion, parce que tous les échantillons que je vis, soit dans le palais de Madrid, soit dans les provinces, ressemblaient à ceux de la manufacture de Sèvres, que j'avais visitée auparavant dans mon voyage en France [1].

Je m'informai aussi de la manufacture d'étoffes d'or et d'argent, dont Uztariz fait mention ; mais je ne pus pas en trouver le moindre

[1] Cette manufacture, qui est placée dans l'intérieur des jardins du Buen-Retiro, est maintenant ouverte aux étrangers ; mais ses produits sont fort inférieurs, pour le goût et le travail, à ceux de la belle manufacture de Sèvres.

vestige. Uztariz nous apprend que cet établissement fut formé dans l'année 1712, avec des priviléges particuliers, et les plus grands encouragemens. On avait alloué à chaque métier un quintal de soie, et dix arrobas (232 ½ livres) de vin, d'huile et de savon, libres de tous droits, par année; et les étoffes, à leur première vente, jouissaient de la même exemption.

Lorsque je commençai à penser à aller à la cour, je fus pour quelque temps détourné de mon dessein par la bonté de mon ami D. Casimir Ortega, qui m'introduisit chez le comte Campomanes, gouverneur du conseil de Castille. Nous fûmes d'abord à sa maison, mais ne le trouvant pas chez lui, nous allâmes à une société, fondée en 1738, et appelée *Academia de la Historia*. Elle s'assemble à la *Panaderia* ou *Casa Real*, dans la Plaza Mayor, et il en est le président.

La *Plaza Mayor* doit avoir excité l'admiration, quand elle fût finie en 1612; elle est de quatre cent trente-quatre pieds sur trois cent cinquante-quatre; mais les maisons sont beaucoup trop hautes pour ces dimensions.

Dans la Casa Real, bâtie en 1674, il y a quelques bons appartemens qui sont au midi,

et qui sont occupés maintenant par le secrétaire de cette société. On y voit une bonne collection de livres, de manuscrits et de médailles. Ses membres sont occupés à l'Histoire d'Espagne, et ont donné un soin et une attention peu commune pour en établir exactement la géographie et la chronologie. C'est là que, dans toutes les occasions solennelles, la famille royale s'assemblait pour voir les fêtes de taureaux.

Quand nous arrivâmes, la société était déjà assemblée. Parmi les personnes à qui je fus présenté, était un homme avancé en âge, qui paraissait, à la première vue, avoir un aspect rebutant et des manières peu agréables. Il ne me dit rien, mais il se retourna et prit un livre. Bientôt après je le vis prendre le fauteuil de président, et je connus que c'était le comte Campomanes. Je ne puis concevoir comment j'ai jamais osé prendre la résolution de lui rendre une visite ; mais contre mon attente je le trouvai d'un accès facile, gracieux, complaisant, doux, amical, et obligeant au dernier degré. Il est possible que sa bonté pour moi m'ait fait mettre de la partialité dans le jugement que je porte sur lui, mais

à mon avis peu de royaumes peuvent se vanter de posséder un homme aussi habile, et rempli de tant de connaissances et de bienveillance. Il me parut un des caractères les plus supérieurs qui ayent jamais orné ce pays, et un des meilleurs patriotes qui se soit jamais occupé à instruire une nation naissante.

Je dois avouer que ma première introduction auprès de lui fut maladroitement conduite, et que faute d'informations suffisantes, mes visites subséquentes durent lui paraître faites fort mal à propos. Il eut la bonté de me faire promettre d'aller chez lui le jour suivant, mais il ne me dit point l'heure. J'y fus dans l'après-midi, le portier me répondit qu'il n'était pas chez lui; cependant lui ayant dit que je venais d'après une invitation, il m'apprit que son excellence dormait, et que c'était l'heure où il prenait sa *siesta*, mais que je pouvais monter et attendre. J'arrivai dans une grande salle, où je trouvai plusieurs personnes mal habillées qui attendaient, mais aucun domestique. Je restai dans cette chambre pendant quelque temps, et voyant d'autres visitans plus élégans, qui traversaient cette salle, je les suivis dans l'appartement voisin, où je

trouvai un page qui écrivait sur une table; là je m'arrêtai et je pris une chaise. Au bout de quelque temps je m'informai si son excellence était éveillée. Le page me laissa, et au bout de quelques minutes revint et me conduisit dans la chambre de conseil, où je trouvai le comte en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il se promenait avec ces personnes qui avaient passé jusque vers lui sans rien demander au page. Le comte me reçut avec la plus grande bonté, et il me conduisit dans son cabinet où j'eus le bonheur de jouir de sa conversation pendant plus de deux heures. Il m'invita à venir chez lui, toutes les fois que cela me serait agréable, et il désira que je m'adressasse à lui sans réserve, toutes les fois que j'aurais besoin de quelqu'information ou protection. Craignant de lui enlever son temps, que je savais lui être très-précieux, car aucun ministre, dans aucun royaume, n'a autant d'affaires qui lui passent entre les mains, je ne retournai point chez lui jusqu'à ce que je fus prêt à faire une excursion dans le nord.

Quand je fus plus au fait des usages de l'Espagne, je jouis, à mon retour de mon expédition au nord, du charme de sa société; et au

lieu de lui dérober son temps, soit quand il avait des affaires à expédier, ou quand il faisait sa *sieste*, ou quand il désirait prendre l'air, je pris la coutume de me réunir avec ses amis quand sa besogne du jour était achevée; et alors je n'ai jamais manqué de trouver chez lui la réception la plus cordiale. S'il m'arrivait d'aller trop tôt chez lui, il avait la bonté de me le pardonner; et en continuant toujours de dicter à son page, il conversait en même temps avec moi.

Il voulut qu'avant de le quitter, je lui dise ce que j'avais vu; et trouvant que je n'avais pas visité son établissement favori, il me recommanda de le voir : c'était l'académie des beaux-arts. Le matin suivant je me présentai en son nom à D. Antonio Ponz, le président, homme de goût et de jugement dans les arts, et qui me conduisit au travers tous les appartemens nombreux et magnifiques qui ont été cédés à cette utile institution. Je retournai le soir voir les élèves à leur travail; j'eus le plaisir d'y trouver deux cent quatre-vingts jeunes gens occupés à dessiner, vingt employés à l'architecture, et trente-six modelant avec de l'argile, quelques-uns d'après des

figures en plâtre, d'autres d'après nature. Chaque mois on distribue des prix pour les encourager. Cette académie, comme celle que j'ai décrite à Barcelone, est ouverte à tout le monde, et tout ce qui est nécessaire pour les élèves est fourni aux frais du roi.

Le cabinet d'histoire naturelle est accessible à tout le monde; il n'est point nécessaire d'attendre des billets; mais aux heures marquées, toute personne décemment mise peut se promener dans toutes les chambres et examiner ce qui lui fait plaisir aussi longtemps que les portes sont ouvertes. Si quelqu'un est particulièrement adonné à une branche d'histoire naturelle, il n'est point obligé de suivre la multitude oiseuse, et de dépenser le temps qu'il destine à cette occupation dans des appartemens qui ne contiennent rien pour son but. Cette circonstance me fit un plaisir particulier, car je désirais porter principalement mon attention sur les minéraux.

La collection du roi d'Espagne est vraiment magnifique, mais elle est loin d'être bien choisie ou bien arrangée. Quant à la valeur

intrinsèque de l'argent, de l'or et des pierres précieuses, il n'y a peut-être pas un cabinet qui égale celui-là. Quant à la science, je désirerais plutôt posséder les collections plus humbles de M. Charles Greville ou de M. Derson. Parmi les grandes masses d'or natif, je n'ai pu discerner aucun cristal; et quant à celles d'argent, elles paraissent avoir été principalement estimées par leur poids.

Les grands cristaux de la mine de soufre de Conil, près Cadix, sont bien conservés; mais comme la plupart des autres substances du règne minéral, ils sont dans ce cabinet en trop grande abondance. Chaque tablette est chargée de duplicatas sur duplicatas, à l'infini.

L'échantillon qui fixa le plus mon attention, fut un gros roc contenant quarante émeraudes, sous la forme de prismes exagones; quelques-unes avaient près d'un pouce de diamètre, et un pouce et demi de longueur : la plupart étaient de l'eau la plus belle, sans la moindre apparence de paille. J'aurais désiré pouvoir enlever celles qui avaient été absurdement cimentées dans ce roc, mon cabinet aurait été fort enrichi par le secours de ces beaux cristaux; et cet échantillon, en recou-

vrant sa simplicité naturelle, serait devenu bien plus gracieux.

La collection d'étain est très-incomplète, et j'y observai deux méprises frappantes, c'était deux grenats dodécaèdres placés parmi les cristaux d'étain; ils avaient chacun une étiquette avec le nom d'étain, l'une écrite de la main de M. Davila, et l'autre de celle du marchand dont il avait acheté ces échantillons.

Les fossiles étrangers sont très-confus, et requièrent d'être purgés et bien arrangés. Les animaux sont beaux et très-bien conservés. La fondation de cette collection a été faite par M. Davila; mais j'ai quelques soupçons qu'après qu'il eut publié ce catalogue qui a été si admiré, il en a choisi et séparé les meilleurs échantillons, et que le rebut seul a été porté au roi d'Espagne, qui lui en a fait l'acquisition et l'a établi le premier directeur de son cabinet.

La science de l'histoire naturelle est presque nouvelle en Europe. M. Hans Sloane en a tracé la route en Angleterre, Buffon l'a suivi, et Davila est venu ensuite. Ce n'est que depuis peu d'années que les souverains d'Europe ont pris cette science sous leur protection·

L'Angleterre a commencé, et l'Espagne a suivi son exemple (*a*).

Si Izquierdo, le directeur actuel du cabinet d'Espagne, tourne son esprit vers l'histoire naturelle, je puis me hasarder à dire que ce cabinet laissera bientôt tous ceux qui sont en Europe bien loin derrière lui; mais je crains que les grands talens de cet homme ne le placent dans une position plus élevée. La force de son entendement, sa sagacité, sa pénétration, ses connaissances universelles et son application invariable le désignent pour les finances, et je crains que son ambition ne l'y conduise. Je le rencontrai à Paris, où on lui a fait les offres les plus flatteuses; mais il a préféré retourner en Espagne, son pays natal.

Je trouvai dans M. Clavijo, le vice-directeur du cabinet, un homme d'esprit, de la plus agréable compagnie, bien instruit de tous les sujets vers lesquels il a tourné sa pensée, hospitalier, généreux, poli et toujours prêt à obliger. Elevé dans les départemens civils de l'état, ses services, à la mort de Davila et lors de la promotion d'Izquierdo, furent récompensés par cette place au cabinet.

(*a*) Voyez la note à la fin du volume.

M'ayant entendu louer les émeraudes que j'avais vues, il me conseilla de me faire introduire dans un cabinet particulier appartenant au marquis de Sonora, ministre des Indes. Je suivis son avis, et j'obtins de mon ami D. Casimir Ortega qu'il me conduirait dans cette maison. J'y fus singulièrement frappé de la beauté de ces émeraudes, supérieures à toutes celles que j'ai jamais vues, pour le lustre et la grosseur. Il avait aussi de bons échantillons d'or et d'argent, avec des oiseaux artificiels en filigrane, des Indes orientales. La vue de ces oiseaux procure un grand plaisir à tous ceux qui peuvent admirer les travaux de l'art. Cette collection est riche; mais le marquis n'a évidemment aucun goût pour la science, et désirait non pas tant acquérir des connaissances qu'augmenter ses trésors.

Je dirigeai le soir mes pas vers le Prado [1],

[1] Il ne faut pas confondre le *Prado* ou *Prao*, qui est une grande et belle promenade publique, avec le *Pardo*, qui est une maison royale située à deux lieues de Madrid, et bâtie par Charles-Quint. Ce palais qui, avant Charles III, était habité par la cour pendant les mois de décembre et janvier, est maintenant entièrement abandonné, et se dégrade sensiblement. Charles IV y allait quelque-

qui est très-fréquenté dans cette saison de l'année : mes objets de recherches avaient été si nombreux et si variés, que je n'avais pas pu trouver un instant pour jouir de la fraîcheur de ces ombrages ; mais maintenant que j'avais achevé toutes mes occupations, je m'y promenai aussi long-temps que le jour me le permit.

Le nombre des voitures était considérable, et les allées garnies de monde ; tout était en mouvement, lorsque tout à coup, vers les huit heures du soir, au son d'une cloche, je fus très-surpris de voir tout mouvement cesser, toutes les voitures s'arrêter, chacun ôter son chapeau, et toutes les lèvres sembler prononcer une prière.

Je trouvai ensuite que c'était la coutume dans toute l'Espagne. Si les affections du cœur correspondent aux signes extérieurs de piété, et si la conduite morale répond aux affections du cœur, certainement ce peuple est le plus pieux et le plus vertueux qu'il y ait sur la terre. Mais *tout ce qui reluit*

fois chasser ; il logeait alors dans une petite maison voisine, arrangée avec beaucoup de goût, et qui porte le nom de *Maison du prince*.

n'est pas or, et j'eus bientôt l'occasion de former la conjecture, que tous ceux qui faisaient mouvoir leurs lèvres ne devaient pas être rangés au nombre des amis de la piété et de la vertu.

Quand la prière fut achevée, les voitures recommencèrent à se mouvoir lentement; quelque temps après elles sortirent rapidement, et la multitude se dispersa et laissa un certain nombre de jeunes femmes suivies de jeunes cavaliers, qui alors parurent plus à leur aise, sans cependant sortir des bornes de la décence.

J'ai observé sur toute l'Espagne que le principe général est de n'offenser personne. Chacun peut être vicieux comme il lui plaît; il peut être notoire qu'il l'est, mais ses manières doivent être correctes. Cet égard pour la décence mérite certainement la plus haute recommandation.

Les auberges, à Madrid, sont bonnes. Il n'y a point de table d'hôte; chacun mange dans son appartement. Le dîné consiste en deux services, chacun de quatre ou cinq plats, avec un dessert, et le soupé en un service pareil, avec abondance de bon vin;

et pour cela on paye 7 livres et demie par jour, compris le logement; mais si on ne soupe pas, alors le dîné et deux chambres coûtent seulement 5 livres, ou 4 sous sterling 2 deniers anglais.

COURSE

A ARANJUEZ ET TOLÈDE,

ET RETOUR A MADRID.

Comme j'avais satisfait pour le moment ma curiosité à Madrid, je vins le 2 juin, en poste à Aranjuez, avec M. Izquierdo; ce que nous fîmes environ en trois heures. Dans la route de Barcelone, sept lieues avec sept mules étaient une longue journée. En comparaison de ce mouvement lent, nous paraissions voler.

La route est parfaitement bien faite[1], large,

[1] On voit, sur cette route, une suite de télégraphes qui établissent une communication rapide entre la capitale et Aranjuez. Ces télégraphes sont construits sur les principes de M. Betancourt. Il y a dans chaque télégraphe une lunette garnie, au foyer de son oculaire, de fils croisés, que l'on place parallèlement avec les bras du télégraphe avec lequel on correspond, et le degré d'inclinaison des fils indique le caractère qu'on veut annoncer.

droite, et plantée de chaque côté d'ormeaux. Le pays est presque tout-à-fait plat et gypseux. Dans ce court espace, nous laissâmes le Manzanarès avec son canal; nous traversâmes le Tarama, auquel celui-ci communique; nous touchâmes le Jajuna, et vînmes vers la Tajo ou Tage.

Je me présentai après dîné à notre ministre, M. Liston, et le jour suivant je fus avec lui porter mes lettres au comte de Florida Blanca, alors premier ministre.

Son excellence me reçut gracieusement, et me dit que tant que je demeurerais dans ce royaume, je n'avais qu'à l'informer de ce que je pourrais désirer, et que tout de suite on s'empresserait de le mettre en exécution. C'est un petit homme, et si j'en puis juger par ses yeux, extrêmement hypocondriaque; mais il a un regard de bienveillance; et si son extérieur ne me trompe pas, il a plus que la portion commune d'entendement. Ses manières sont polies et son abord agréable.

Le dimanche 4 juin, je fus à la cour voir dîner le roi et toute la famille royale; je fus ensuite dîner chez M. Liston, où je rencontrai sir Alexander Monro et le général O'Neile; et

à cinq heures du soir je vins à Anover, à trois lieues d'Aranjuez, pour passer quelques jours avec mon ami D. Casimir Ortega.

Quiconque va à Aranjuez doit avoir soin de remplir sa bourse, car il peut être assuré qu'il la trouvera bientôt vidée. Pour une seule mule à un volante, je payai quatre-vingts réaux, ce qui est seize schellings et huit sous pour faire ces trois lieues. Pour une misérable chambre à lit, on vous fait payer huit schellings et quatre sous par jour; et si vous ne la quittez pas de bonne heure le matin, on exige quatre schellings et deux sous pour la demi-journée. Quoique ces prix soient considérables, on ne peut pas accuser les aubergistes d'être déraisonnables, car ils n'ont qu'un temps très-court pendant lequel ils doivent retirer la rente de leur auberge. Ces prix si exorbitans font qu'on n'y va que par nécessité; aussi ceux qui sont obligés d'y aller doivent-ils supporter un plus grand fardeau.

Anover, à trois lieues d'Aranjuez et à quatre de Tolède, est bâti sur la sommité d'un roc gypseux, qui commande une plaine étendue arrosée par le Tage. Il y a quatre cents maisons qui contiennent deux mille individus,

dont treize cents sont admis à la confession et reçoivent l'Eucharistie; les six cents qui restent sont au-dessus de dix ans.

La plaine étendue au travers laquelle coule le Tage, ressemble à la vallée de Pewsey en Wiltshire; elle est vaste, et court de l'est à l'ouest. Elle est bornée au nord par une suite de collines sur lesquelles ce village est situé, et au delà de la rivière, au midi, par des montagnes éloignées, encore gypseuses, et non de craie, comme les collines de Wiltshire. Le sol, dans cette vallée, est composé de sable et d'argile à la profondeur de huit ou dix pieds au niveau de la rivière: il est riche et sa fertilité est considérablement augmentée par le débordement du Tage, qui dépose ainsi en hiver de bien plus grandes richesses que l'on en ait jamais tiré de ses sables d'or. En été on se procure de l'eau au moyen des norias et avec très-peu de dépense, outre celle du travail. Il y avait autrefois un canal de sept lieues de longueur, fait par Philippe V, qui amenait les eaux du Jarama; mais il y a environ vingt ans que le commencement du canal s'est gâté, et il n'a jamais été réparé. La perte occasionnée par ce malheur et cette né-

gligence, est presqu'incalculable. On pourra s'en former quelqu'idée si on considère qu'Anover seul a quatre-vingt-dix norias, dont la dépense aurait été épargnée par le canal.

Au delà du village, sur les collines, il y a une plaine fertile, dont le sol est un composé de gypse dissous de sable et d'argile. Cette plaine est coupée par d'innombrables ravins d'une profondeur considérable ; ils laissent voir le roc gypseux en lits horizontaux, avec de la belle argile bleue, très-dure, remarquable par sa douceur, et interposée entre les couches de gypse. Ce gypse est le plus souvent cristallisé, et on le trouve ou dans un état solide, strié, radié et lamelleux, ou en stalactites. Dans les ravins contigus au village, les habitans pauvres ont excavé de petites habitations, avec chacune une cheminée et une entrée étroite au lieu de porte : ces habitations sont chaudes en hiver, fraîches en été, et toujours sèches.

La paroisse d'Anover a une lieue et demie de longueur et trois quarts de largeur. Il y a cent cinquante propriétaires de terrain, qui représentent ceux qui ont recouvré ce pays sur les Maures ; ils ont tous

des francs-fiefs, et ne sont point sujets aux droits manerials (*rights manerial*), et ne payent que deux dixièmes, prélevés sur les fruits, l'un pour le roi et l'autre pour l'église. Comme leurs terres ne sont pas sujètes aux substitutions, l'industrie y est très-encouragée. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces terrains sont répandus par petites parcelles sur toute la campagne; et après les moissons, tous les troupeaux de la paroisse y vont pâturer en commun, de manière qu'ils ne peuvent ni les labourer, ni les récolter, ni même les faire pâturer avec avantage.

Le cours de culture dans cette vallée est deux années de l'orge, une de froment, et la quatrième de melons. Ceux-ci sont naturels au sol, comme il le paraît par le *cucumis elaterium* qui est natif de ce pays. Les récoltes sont arrosées, et le produit du froment est de cinquante pour un, et celui de l'orge de soixante à cent, ce qui est à peu près cinq fois le produit moyen d'Angleterre. Don Casimir a pendant quelques années cultivé le sené avec un grand avantage, et le vendait aux anglais qui l'estiment beau-

coup. On retire de ces montagnes, et de la plaine étendue qui est au-dessous, du vin, des olives, de l'huile et des grains, sur-tout du froment; et le tout extrêmement bon.

Leurs charrues offrent la plus grande économie, soit de bois, soit de fer; l'aage est d'environ trois pieds de long, courbé et coupé en plan incliné à un bout, pour recevoir un aage additionnel d'environ cinq pieds, auquel il est attaché, au moyen de deux colliers de fer; le premier bout d'environ trois pieds touche le terrain, et a une mortaise pour recevoir le sep, le manche et un coin. Le soc n'a pas de nageoires, et au lieu de versoir, il y a deux chevilles de bois fixées près le talon du sep. Comme dans cette charrue le sep, depuis le point de son insertion dans l'aage, a deux pieds six pouces de long, il est fortifié par une barre de fer. Ils n'ont pas d'autres instrumens de labour, et ils ignorent entièrement l'usage des herses. Quiconque a quelque connaissance sur ce sujet, verra évidemment qu'aucune charrue n'est plus mal adoptée au sol; et si les fermiers se procuraient des modèles de Barcelone, ils en seraient bientôt convaincus par eux-mêmes.

Ils ne se servent jamais pour le fromage de présure, mais ils substituent à sa place le duvet du *cynara carduncułus*, espèce d'artichaut sauvage, dont ils font une forte infusion pendant la nuit, et le matin suivant, quand le lait est encore chaud au sortir de la vache, ils mettent à peu près une demi-peinte de cette infusion dans trente-deux azumbres, ou environ quatorze gallons mesure anglaise.

Les habitans d'Anover ont établi dans ces dix dernières années une manufacture de salpêtre très-intéressante pour un chimiste. Pour ramasser la terre la plus propre à leur but, ils sortent de bonne heure le matin, et observent les places où le terrain est humide et a pris une couleur obscure, tandis qu'ils l'avaient remarqué auparavant par sa blancheur; ils apportent ce terrain à la maison, le lavent, et le traitent ensuite de la même manière qu'à Madrid. Le salpêtre étant composé d'acide nitrique et de potasse, on avait supposé que les cendres dont on se sert pour fabriquer le nitre fournissaient l'alkali; mais ils n'emploient ici que des cendres de tamariu, qui contiennent des sels sulfuriques; et

comme l'acide sulfurique a une affinité plus forte que la potasse, que l'acide nitrique, il est évident que, soit l'acide, soit l'alkali de nitre doivent avoir une autre origine, puisqu'ils ne reçoivent rien des cendres. Après avoir extrait tout le nitre, ils exposent la terre à l'influence du soleil, et elle fournit de nouveau la même proportion de sel comme si elle n'avait jamais été lessivée auparavant.

Près de ce village, vers le fond du ravin, il y a deux sources qui contiennent du sel d'Epsom qui, comme le soleil, évapore l'eau, forme des flocons d'un beau blanc, spongieux sous la forme de mamelons. On voit ce même sel à l'état d'efflorescence sortir de la terre gypseuse et de l'argile au-dessus de ces sources. On trouve aussi avec le nitre du sel marin. Ainsi dans cette partie élevée de l'Espagne, on trouve les acides sulfurique, nitrique et muriatique, avec la magnésie, la potasse et la soude; tous réunis d'une manière que l'on n'a point encore examinée. Quand je parlerai de Grenade, je reprendrai ce sujet, et je rassemblèrai quelques faits qui me paraissent avoir quelque connexion avec celui-ci.

Les plantes que l'on trouve sur le roc mu gypseux sont le *Cistus halemifolius ; Cistus helianthemum; Lepidium subulatum ; Artimisia herba alba ; Thymus zygis*, dont les habitans se servent pour préparer leurs olives ; *Teucrium capitatum; Statice retusa; Buphthalmum aquaticum*, dont ils font leurs balais ; *Marubium vulgare ; Thapsia villosa ; Peganum harmela ; Carduus solstitialis ; Francania levis ; Sedum hispanicum ; Francania pulvurulenta*, qui préfere la terre chargée de salpêtre.

Je trouvai dans la vallée les plantes suivantes : *Anchusa officinalis ; Althaea officin. ; Andreala integrifolia; Arundo phrag. ; Adonis aestivalis ; Aparine vulgare ; Carduus acantoides ; Carduus marianus ; Chaemaemelum cotulâ aureâ ; Centauria salmantica*, dont on se sert pour faire des balais ; *Crepis ; Cucubalus behen ; Cucumis elaterium ; Cynara carduncukus*, dont on se sert pour faire cailler le lait ; *Daucus visnaga ; Eringium commune ; Echium vul. ; Echinops strigosus*, qui produit une matière qui s'allume avec la même facilité que notre amadou ; *Euphorbia serrata ; Lepi-*

dium latifolium ; Lycium Europaeum ; Lychnis; Malva rotundifol; Ornithopus ; Poliganum aviculare; Peganum harmela , des cendres de laquelle on se sert en Arragon pour faire du verre ; *Rubia tinctorum ; Salix alba ; Salsola tragus ; Salsola sativa ; Salsola cali ; Salsola fruticosa ; Tamariscus gallica* qui, quand il est brûlé, produit du tartre vitriolé et du sel de Glauber.

Ces *Salsolas* sont dignes d'attention, car on les trouve ordinairement sur les bords de la mer, à portée de l'influence de l'eau salée. Leur production dans cette vallée ne présentera aucune difficulté, si nous réfléchissons à la nature de ces montagnes et à la quantité de sel qu'elles contiennent.

Jusqu'à présent j'avais toujours été avec des personnes qui possédaient parfaitement la langue française; mais maintenant le temps était venu où je devais me conduire sans l'aide d'aucun interprète. J'éprouvai cependant quelque difficulté dans mes premiers essais. Mon ami D. Casimir fit pour moi le marché d'un âne et d'un guide pour me conduire à Tolède.

Le mercredi, 7 juin, à la pointe du jour,

je quittai mon hospitalier ami, et je me mis sous la protection de mon guide; et ne pouvant m'entretenir avec lui, j'eus tout le loisir de faire des observations dans la route.

L'attention de mon guide me parut bientôt se fixer; mais pendant long-temps je ne pus imaginer quelle espèce d'objet il regardait, lorsqu'enfin voyant un nuage de poussière s'élever de la vallée au-dessous de nous, et observant que ses yeux devenaient plus brillans, et qu'il marchait avec plus de légèreté, je commençai à pénétrer ses intentions, et à considérer comment je pourrais éviter ce nuage qui paraissait avoir pour lui un puissant attrait. Nous descendîmes lentement la colline, et quand nous fûmes dans la vallée, nous eûmes devant nous une troupe de muletiers, avec leurs ânes chargés, transportant du gypse à Tolède. Ces muletiers étaient amis et compagnons de village de mon guide; c'était eux qu'il était occupé à regarder, impatienté du silence que mon ignorance de sa langue le forçait de garder. Suffoqué par la poussière, je commençai à me rappeler tout l'espagnol que j'avais jamais entendu; mais je ne pus trouver

aucune expression pour lui faire comprendre que je ne me plaisais pas avec nos nouveaux compagnons; jusqu'à ce qu'à la fin je m'arrêtai, je les laissai aller en avant, et faisant un signe à mon guide, je lui dis d'un ton de voix en colère, et en lui montrant ses amis « *No son mi amigos* ». Cette phrase répétée avec énergie eut l'effet désiré, et depuis lors j'eus un voyage des plus agréables.

Une fois descendus dans la vallée, nous ne vîmes plus de gypse, excepté sur la droite où il y avait deux collines isolées et entièrement composées de cette substance qui, en Espagne, paraît presque par-tout remplacer la craie. Au lieu de gypse, nous trouvâmes de l'argile pure et sans mélange visible; elle paraissait depuis les sommités des collines jusqu'à leurs bases ; mais en nous rapprochant de Tolède, nous rencontrâmes d'autres collines qui, au bord de l'eau sur les rives du Tage, n'offraient que du quartz, avec de l'argile, évidemment produite par le granit décomposé, sans le plus petit vestige de mica ou de feld-spath en masse.

La situation de Tolède est remarquable. Le Tage passe au travers deux montagnes de

granit, environne presqu'entièrement l'une d'elles, et forme ainsi une péninsule, sur laquelle est située la ville, et qui offre à quelque distance l'apparence d'un cône.

Après avoir passé la porte, nous montâmes au haut de la ville, et nous mîmes bientôt pied à terre à une *posada*, bâtie aux frais de l'archevêque, et disposée de la manière la plus commode. Elle ne contient pas moins de quarante-sept chambres à coucher, grandes, propres, et garnies de bons lits. Les prix de chaque objet sont fixés et très-modérés.

Au moyen d'un dialogue que mon jeune ami et mon compagnon de voyage, le cadet D. Nicolas Llano Ponte, avait composé pour moi, et qu'il supposait avoir lieu entre un voyageur et un aubergiste, je parvins à faire connaître à mon hôte actuel que je dînerais chez lui, et je fus alors me promener pour me former une idée générale de la ville.

A mon retour, je trouvai tout en désordre et en confusion dans l'auberge : un *gran senor* était arrivé bientôt après mon départ, et occupait toute l'attention du *posadero*, me laissant peu d'espérance d'obtenir ce jour-là quoi que ce soit à manger ou à boire. Ce *gran senor*

était M. Cabarrus, l'auteur du projet de la banque d'Espagne ; il était venu, avec son ami Izquierdo, examiner la rivière pour le projet d'un canal entre cette ville et Madrid.

Rien ne pouvait m'arriver de plus heureux ; je me joignis immédiatement à leur compagnie, et quand je quittai Tolède, ils me recommandèrent à leurs amis, dont j'obtins toutes les informations et la protection qu'un voyageur peut désirer.

Après dîné, nous commençâmes par visiter l'Alcazar, résidence des anciens rois, maintenant le magnifique séjour de la misère et de la pauvreté. La façade du nord est d'Alonzo de Covarrubias et de Luis de Vergara, qui furent employés par Charles V; celle du midi est l'ouvrage de Juan de Herrera. La cour est un carré de cent soixante pieds sur cent trente, et ce bâtiment, avec son grand escalier, sa galerie et ses colonnades, offre l'apparence d'une élégante simplicité.

Quand la cour se fut retirée de Tolède, on laissa tomber en ruine ce palais, jusqu'à ce que quelques amis des arts, affligés de voir se détruire un bâtiment autrefois si magnifique, firent des représentations au roi, et le pres-

sèrent de le faire réparer. En conséquence de ces représentations, l'archevêque lui-même entreprit cette tâche, et après avoir, en dépensant cinquante mille livres sterling, rétabli l'Alcazar à son ancien état de grandeur, il le convertit en un hospice ou maison générale de travail pour les pauvres. Tous ces appartemens magnifiques sont maintenant occupés par des machines à filer et des métiers, et, au lieu de princes, ils sont remplis de mandians; c'est là qu'ils travaillent, et on a placé les dortoirs dans les étages souterrains, où étaient les écuries.

Le bon archevêque nourrit là sept cents personnes, qui sont occupées à une manufacture de soie; mais malheureusement, avec les meilleures intentions, il a complété la ruine de la ville; car, au moyen du capital qu'il y a consacré, il a fait hausser le prix de la main-d'œuvre et celui de la matière première; tandis qu'il fournit au marché public une grande quantité de marchandises, et en a tellement diminué la valeur, que les manufacturiers qui employaient de 40 à 60 ouvriers, n'en occupent maintenant que 2 ou 3; et plusieurs qui étaient dans l'abondance, sont réduits à la misère.

Ces ouvriers de l'Alcazar sont si loin de gagner leur propre entretien, qu'en sus du produit de leur travail, ils exigent encore quarante mille ducats par année. Si nous estimons le ducat, nous trouverons que cela fait six livres dix schellings et une fraction [1] pour chaque pauvre; somme qui seule, sans le secours de leur travail, devrait suffire à deux d'entr'eux. De ces quarante mille ducats, l'archevêque en donne d'abord vingt mille, et l'église fournit le reste; mais d'après une conversation que j'ai eue avec l'archevêque sur ce sujet, je suis tenté de croire qu'il donne beaucoup plus; il fournit certainement le *déficit*: aussi, avec son grand revenu, il est toujours pauvre.

D'après l'expérience universelle que nous offre le genre humain, je puis me hasarder à assurer que, si le plus habile manufacturier en soieries de l'Europe, qui se serait enrichi au moyen de sa profession, avait à nourrir, habiller et occuper sept cents personnes de la même manière qu'on le fait dans l'Alcazar, ou dans des établissemens semblables en Angleterre, en France ou en Espagne, il serait

[1] Près de 156 francs.

bientôt réduit à la misère. Si vous voulez favoriser la richesse, le bien-être, les avantages et la population, laissez chaque famille occuper une cabanne séparée, et apprendre à vivre du produit de son industrie. Par le manque de connaissances sur ce sujet, la bienveillance en Angleterre, en France et en Espagne, doit soupirer et dire : « Quand je voudrais faire le bien, le mal se présente à moi ». De pareils établissemens augmentent les maux auxquels l'on voudrait remédier, et aggravent la misère que l'on désirait soulager [1].

De l'Alcazar, nous fûmes visiter la manufacture royale d'armes, qui me fit un très-grand plaisir. L'acier y est excellent et si parfaitement trempé, que les lames pressées contre un bouclier, se plient comme une baleine, et

[1] Les maisons de travail ne sont peut-être très-avantageuses que pour les détenus par jugement, qui sont déjà à la charge du gouvernement : elles peuvent être utiles aussi pour réprimer la mendicité; mais, dans ce cas, il faut qu'il reste aux mendians le désir de sortir de ces maisons, et la possibilité de le faire quand ils ont amassé une somme suffisante pour les mettre en état d'entreprendre une branche d'industrie qui puisse leur faire gagner leur vie.

cependant coupent un casque sans gâter leur tranchant. Cette manufacture, autrefois fameuse, a été négligée, et en quelque manière abandonnée; mais maintenant, elle reprend son activité.[1] Virgile dit:

At Chalybdes nudi ferrum, etc.
GEORG. I. 58.

Diodore de Sicile dit: « Les Celtibériens donnent une telle trempe à leur acier, que même un casque ne peut résister à leur choc ».

Nous dévouâmes la matinée suivante à la cathédrale, où nous passâmes plusieurs heures agréablement. Le bâtiment lui-même, la sculpture, les peintures et les trésors qu'il renferme, tout attire et fixe l'attention. Cette magnifique église a quatre cents quatre pieds de long, et deux cents trois pieds de large; elle a cinq ailes, dont la plus élevée a cent

[1] Cette manufacture, qui était dans l'intérieur de Tolède, a été transportée à quelque distance de la ville, dans un bâtiment élevé par Charles III, et sous lequel passe un bras du Tage, qui fait mouvoir les rouages nécessaires pour polir et aiguiser les lames, ce qui économise considérablement la main-d'œuvre.

soixante pieds. Le cœur est couvert de sculptures qui représentent la conquête de Grenade, exécutée dans le plus beau style par les deux fameux artistes, Alonzo Berruguete, disciple de Michel Ange, et Felipe de Bargoña. Les yeux ne peuvent se rassasier d'examiner ces monumens d'une habileté consommée. Parmi les peintures, il y a des ouvrages des meilleurs maîtres : de Rubens, Titien, Dominico Greco, Vandyke, Guido, Carlo Maratti, Eugenio Caxes, Vincente Carducho, et Bassano. La bibliothèque contient près de sept cents manuscrits.

Les trésors de cette cathédrale me frappèrent d'étonnement. La *Custodia*, qui est un élégant modèle en argent de la cathédrale, par Enrique de Arfe, pèse vingt-deux mille onces, et a exigé cinquante-cinq onces d'or pur pour la dorure. Elle contient une multitude de piliers, et plus de deux cent petites images en argent d'un travail exquis. Dans le centre de cette cathédrale, est placé une chasse d'or massif, qui pèse cinquante livres. Il y en a une autre qui, dans l'occasion, supplée la première ; elle renferme une statue de l'enfant Jésus, faite d'or pur, et ornée de

huit cents pierres précieuses. Dans quatre cabinets séparés il y a quatre grandes images en argent debout sur des globes aussi d'argent, chacun de deux pieds de diamètre, représentant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique ; ces statues ont été données par Anne de Newborough. Le grand trône d'argent, sur lequel est placée la Vierge, tenant une couronne et ornée avec profusion des pierres les plus précieuses, pèse cinquante arrobas ; ce qui, à vingt-cinq livres l'arroba, équivaut à mille deux cent cinquante livres. Dans la chapelle de la Vierge il y a un autel couvert d'or et d'argent.

Il est évident que cette profusion de richesse provient des donations pieuses des princes espagnols, tirées des immenses trésors qu'ils obtinrent de leurs mines d'or et d'argent lors de la première découverte de l'Amérique. On peut aisément établir la valeur de ces donations, mais personne ne peut estimer, aucun calcul ne peut figurer, aucune imagination ne peut concevoir quelle eût été cette valeur, quel eût été le produit de ces richesses, si au lieu d'être ainsi ensevelies et perdues pour tout ce qui tient à un but

utile, elles avaient été employées à rendre les communications plus faciles au travers du royaume, au moyen de canaux et de routes; en améliorer le sol par des dessé-chemens, des plantations et des irrigations, ou par des récompenses et des avances pour l'établissement de manufactures utiles appropriées au génie du peuple et à la nature du pays. A quel point de splendeur ne serait pas venue l'Espagne si cette richesse surabondante eût été dispersée dans des canaux utiles! Nous pouvons hardiment assurer que si tout l'or et l'argent d'Amérique, au lieu d'être ensevelis dans les églises, au lieu de favoriser l'orgueil, la prodigalité et le luxe inutile des grands, ou si, ce qui est le plus fâcheux, au lieu d'être malheureusement dépensé à des guerres inutiles et presque éternelles, si tout cet or et cet argent, dis-je, eussent été décernés à Cérès, certainement l'Espagne eût été sa résidence favorite, et toute la péninsule fût devenue un vaste jardin.

Le revenu de cette cathédrale, ne peut probablement se comparer à celui d'aucune autre église en Europe. L'archevêque a neuf

millions de réaux par année, ce qu'on peut estimer à quatre-vingt-dix mille liv. sterling [1], revenu suffisant pour un prince souverain. Outre l'archevêque, il y a quarante chanoines, cinquante prébendiers et cinquante chapelains. Le nombre des ecclésiastiques appartenant à cette cathédrale se monte à six cents, tous bien payés. Ils étaient d'abord réguliers de saint Augustin, mais ils sont maintenant sécularisés.

J'eus la curiosité d'entendre une messe dans une des chapelles, où on n'use que du Missel arabe; cette messe fut composée par saint Isidore pour les églises gothiques, après leur conversion de l'arianisme aux dogmes catholiques. Ce Missel fut conservé jusqu'à l'expulsion des Maures; la cour introduisit alors le Missel romain; mais influencée par la douceur et le bon sens de Ximénès, elle permit aux nobles et au clergé de Tolède de conserver leur propre Missel: celui-ci a été par degrés négligé et presque abandonné, tellement que quand j'y fus, j'étais le seul qui y assistât avec le prêtre officiant.

Tout établissement religieux ne peut être ef-

[1] Ou 2,160,000 livres.

frayé, jusqu'à un certain point, de la tolérance ; car cessez de persécuter, et toutes les sectes au bout de quelque temps commenceront à s'affaiblir et à déchoir. Elles ont les germes de mortalité en elles-mêmes, et la persécution seule peut prévenir leur dissolution. Quand un gouvernement a donné sa sanction à une religion et pourvu à l'entretien de ses prêtres; quand, après avoir délibéré froidement, il a fait choix de celle qui lui a paru la meilleure, et qu'il lui a appliqué son sceau, il a fini ses fonctions, et peut sans crainte laisser les détails au bon plaisir de ses citoyens; ou s'il se mêle de toutes, il doit encourager la concurrence et ne point établir de monopole.

En visitant la maison de ville, je fus frappé par une belle inscription qui était sur l'escalier, et que je copiai. Les rapports qui existent entre la langue espagnole et l'italien sont si frappans, que la plupart des personnes qui connaissent l'une, peuvent, avec l'aide du français et du latin, entendre l'autre. Ainsi, je me hasarderai à donner cette inscription sans essayer de la traduire. Elle s'adresse aux magistrats de Tolède, et est conçue ainsi :

Nobles discretos varones
Que gobernais à Toledo
En aquestos escalones
Desechad las aficiones
Codicias, amor, y Miedo
Por los comunes provechos
Dexad los particulares :
Puez vos fizo dios Pilares
De tan riquissimos techos,
Estad firmes, y derechos.

Cette fameuse cité, jadis le siége de l'empire, où les arts et les sciences étaient en vigueur, où le commerce et les manufactures florissaient, maintenant dépérit, tombe en ruine, et ne conserve une existence que par l'église. Cette ville qui contenait deux cent mille ames, se trouve à présent réduite à moins de vingt-cinq mille. Les citoyens se sont enfuis, tandis que les moines sont restés; aussi y voit-on vingt-six églises paroissiales, trente-huit couvens, dix-sept hôpitaux, quatre colléges, douze chapelles, et dix-neuf ermitages, monumens de son ancienne opulence. Chaque rue conserve quelque signe qui rappèle aux habitans ce que leur ville a été. On croirait voir plusieurs milliers de colonnes

brisées, sur lesquelles seraient profondément gravées ces paroles : « *Sic transit* ».

La même désolation s'est étendue sur les villages environnans; ces villages ont non-seulement été réduits par le nombre, de cinq cent cinquante-un à trois cent quarante-neuf, ce qui fait une diminution de plus de deux cents villages dans un seul district, mais ceux qui sont restés sont aussi réduits à moins du quart de leur première population ; la dévastation s'étend si loin, que quelques-uns des terrains les plus fertiles sont restés incultes. Je puis affirmer tous ces faits d'après les meilleures autorités.

Deux cent vingt ans avant l'ère chrétienne, Hannibal ajouta Tolède avec la Castille, à l'empire de Carthage. De là, elle passa sous la domination des romains, et continua à leur être soumise jusqu'au règne d'Enrico, le dix-septième souverain de la ligne gothique, en Espagne, qui prit possession de cette ville environ l'an 467. Le sceptre demeura dans cette race plus de 240 ans; alors les Maures entrèrent en Espagne, encouragés par la faiblesse d'un pays qui avait été désarmé par la jalousie de ses

méchans souverains, et offrait ainsi une proie facile au premier qui voudrait l'envahir. En trois années, les Maures s'emparèrent de tout le royaume; et Tolède, quoique mieux préparée que la plupart des autres villes à faire une vigoureuse résistance, se soumit à sa destinée l'an 714. Alphonse VI, prince guerrier, avec l'assistance de Rodrigo Diaz, surnommé le Cid, reprit cette ville aux Maures l'an 1085; mais en moins de quinze ans, il perdit la fameuse bataille des Sept-Comtes, et avec elle la ville. Depuis ce temps, jusqu'à l'expulsion finale des Maures, Tolède fut l'objet pour lequel on versa le plus de sang; et même, après cette période, elle eut peu de temps pour reprendre haleine, avant d'être tourmentée par de nouveaux orages.

La perte de deux habiles souverains, d'Isabelle en 1504, et de Ferdinand en 1516, avec l'incapacité totale de leur fille Joanna, et l'éducation étrangère de leur petit-fils Charles, mais spécialement la disgrace et la mort de Ximènés, mirent en convulsion l'empire espagnol dans toute son étendue. Ximènés, ce ministre distingué, comme Richelieu en France, et Henri VII en An-

gleterre, a réprimé le pouvoir des grands seigneurs féodaux, les a dépouillés de l'autorité qu'ils avaient usurpée, et au lieu de l'anarchie et de la confusion d'un empire divisé, il se préparait à introduire le système d'un gouvernement sage et équitable, qui put donner une fois de la stabilité au trône, et protéger le faible contre l'oppression du fort. D'après ses conseils, immédiatement après la conquête de Grenade, Ferdinand et Isabelle s'appliquèrent sérieusement à cet important objet, en détruisant les priviléges des villes; en retirant les châteaux, les terrains, les pensions et les immunités qui avaient été extorquées à la couronne; en encourageant les appels de devant les tribunaux des barons, et en attachant à leur propre personne, par un privilége du pape, les trois grandes maîtrises de Calatrava, Alcantara et Saint-Iago, avec toutes leurs villes, leurs châteaux et places fortes données ordinairement aux nobles. Après la mort de Ferdinand, Ximènès créé régent de Castille pendant la minorité de Charles, suivant toujours ce plan, fit sa cour aux villes libres, arma les citoyens, et par leur moyen tint la grande noblesse en

respect; mais quand il fut renversé, l'inexpérience, la faiblesse et la rapacité prenant les rênes, ruinèrent tous ses plans et reduisirent bientôt le peuple au désespoir. Les citoyens de Tolède furent les premiers à prendre les armes, et les derniers à les poser. Ils choisirent pour leur général D. Juan de Padilla, jeune noble d'un courage indompté, mais sans expérience. Toutes les villes de Castille suivirent l'exemple de Tolède, et la rebellion, se déclarant avec violence, fut conduite avec une rage et une fureur particulière aux insurrections civiles. Les insurgés ne montraient ni n'attendaient aucune pitié; mais dans le comble de leur pouvoir, ils détruisirent par la corde, le feu ou l'épée, les personnes et les propriétés de tous ceux qui s'opposaient à leurs mesures. Les ecclésiastiques se joignirent à eux sans hésiter, mais la noblesse observa une stricte neutralité. Les motifs qui animaient chacun de ces ordres de l'Etat paraîtront par les demandes de la *santa junta,* assemblée composée de députés de toutes les villes. Les principales étaient :

1. Le roi résidera en Castille; on établira un régent natif du pays.

2. Personne, si non des natifs, ne pourra occuper des places dans l'église ou l'état.

5. Les représentans du peuple, dans les cortes, seront payés par leurs propres constituans, et ne recevront aucune place ni pension de la couronne; ils choisiront eux-mêmes leur président.

7. Les cortes s'assembleront une fois tous les 5 ans pour consulter sur les affaires publiques.

8. Les soldats vivront à discrétion seulement six jours, et dans une marche.

10. Les droits d'excise seront réduits à ce qu'ils étaient avant le mort d'Isabelle.

11. Tous les priviléges de la couronne, depuis cette période, seront révoqués, et toutes les nouvelles charges seront annullées.

14. Tous les priviléges des nobles, préjudiciables aux communes, seront révoqués.

15. Le gouvernement des villes ne pourra point être dans les mains des nobles, ni les gouverneurs être payés par eux.

17. Les terrains appartenant aux nobles, seront taxés comme ceux des communes.

18. Aucun argent ne pourra sortir du royaume, ni être cédé par la couronne avant qu'il ait été recueilli.

20. Les magistrats ne demeureront en place qu'une année, à moins que le peuple ne désire le contraire; et ils seront payés par le trésor, et non par les amendes, ni les confiscations.

22. Les biens d'un accusé ne pourront être confisqués qu'après que la sentence de la condamnation aura été prononcée.

25. Personne ne pourra être forcé à acheter des indulgences du pape.

On voit clairement, par ces articles, que les communes étaient opprimées comme entre deux meules de moulin, soit par la couronne, soit par les nobles; mais faute de chefs convenables, ils n'obtinrent point la réforme de ces abus. Quelquefois ils eurent recours au trône et faisaient au souverain les offres les plus flatteuses; d'autrefois, ils sollicitèrent les nobles de prendre part avec eux contre les usurpations de la couronne, et leur faisaient des menaces en cas de refus; mais soit qu'ils essayassent la force de leurs promesses au roi, ou de leurs menaces aux nobles, ces promesses et ces menaces produisirent seulement la reprise des terrains de la couronne.

Les armées des communes, par tout défaites,

furent enfin dispersées; Padilla fut décapité, et Tolède seule resta obstinée dans sa résistance, encouragée par l'exemple de la veuve de Padilla, qui non-seulement déclara la résolution où elle était de ne pas survivre à la perte de la liberté, mais les sollicita d'éviter les reproches de la postérité, en transmettant à leurs enfans cette liberté qu'ils avaient reçue, par héritage, de leurs ancêtres.

La conduite et le courage de cette héroïne aurait pu cependant rétablir leurs affaires, si la cour n'avait pas imaginé de détacher les ecclésiastiques de la cause commune. Les communes, abandonnées par ceux-ci, et trompées dans leur attente par les nobles, n'étant plus capables de faire résistance, et n'ayant pas d'alternative, rendirent la ville à la couronne par capitulation, l'an 1522. Ainsi finit une guerre qui avait été conduite avec vigueur pendant vingt-deux mois; et ainsi les nobles, en Espagne comme dans tous les autres pays, plutôt que de donner la liberté au peuple, le soumirent à recevoir le joug. Toute la nation a souffert par ce changement à la constitution de leur gouvernement; mais aucun ordre, dans l'état, n'a perdu autant que la noblesse.

D'un peu moins que souverains qu'ils étaient, ils sont devenus esclaves, réduits à l'état le plus bas d'humiliation; ils sont de simples zéros sans poids, sans considération, sans influence ni dignité; non comme de louables souverains détrônés, mais non subjugués, et l'objet de la pitié et de la compassion la plus généreuse, mais comme de méprisables usurpateurs quand ils sont dégradés et exposés à la dérision de la multitude environnante.

Ce ne fut qu'en 1529 que l'université fut rétablie, après l'expulsion des Maures. Ce séminaire peut être considéré comme un descendant de celui de Salamanque; et quoique plusieurs personnes d'un caractère distingué y aient été élevées, la fille n'a jamais égalé sa mère en splendeur. Il y a vingt-quatre professeurs, et on y reçoit annuellement environ quatre cents étudians. L'ancienne philosophie d'Aristote y conserve encore un empire absolu.

Avant de quitter cette ville intéressante, je souhaitai de m'assurer d'un fait qui est rapporté par une autorité qui n'est pas à mépriser, mais je n'en trouvai pas l'occasion. Il est certain que l'eau du Tage, à Araujuez, passant entre des montagnes de gypse et de sel gemme,

est très-nuisible; mais à Tolède, elle est très-bonne et mousse bien avec le savon. M. Bowles assure qu'au-dessous de Tolède, cette eau ne donne plus aucun signe, par les procédés chimiques, de la présence de sel ou de gypse. Il rapporte un autre fait semblable à celui-là, en confirmation d'une théorie qu'il cherche à établir. Il dit qu'après la pluie, la rivière qui passe par Cardona (cette haute montagne de roc salé dont il a déjà été fait mention) est si imprégnée de sel, que le poisson meurt; mais qu'à trois lieues au-dessous de cette montagne, il n'a jamais pu y découvrir, soit par l'évaporation, soit par aucun autre moyen, la moindre particule de sel. Ces faits, et d'autres semblables, s'ils sont certains, paraîtraient établir une loi de la nature, que nous avons entièrement ignorée jusqu'à présent.

Je quittai Tolède le 9 juin. La route de cette ville à Aranjuez est intéressante; on traverse un pays évidemment couvert de granit décomposé. Dans une partie du chemin on trouve de l'argile pure, mais à mesure que l'on avance, on voit le quartz se mélanger avec l'argile, tandis que le mica, comme le corps le plus léger, a été emporté. La famille des végétaux

est à peu près la même que celle dont nous avons déjà fait mention à Anover, seulement on y trouve de plus une très bonne espèce de réglisse qui y croît naturellement; près du bord de la rivière est un bois étendu de tamarin. Cette partie du pays est particulièrement le domaine du roi; on la laissé sans culture et on l'abandonne aux mules [1], quoique le terrain soit riche, et qu'avec une culture convenable il produirait les plus riches récoltes. Dans une partie d'un fond marécageux, dans un endroit éloigné de toute habitation, il y a une abondance de salpêtre, que l'on peut découvrir au goût, et qui est visible à l'œil; il est exempt de tout mélange sensible, soit de gypse, soit de matière calcaire.

Quand on approche du *Sitio*, c'est-à-dire, de la résidence royale, on rencontre une route

[1] C'est là qu'est un des haras de mules du roi. On y voit des ânes étalons, remarquables par la grosseur de leur tête et de leurs genoux, et presqu'aussi hauts que des chevaux. Mais on ne peut s'empêcher, en traversant ce pays ainsi que beaucoup d'autres, dans les environs de la capitale, de gémir sur la grande quantité d'excellent terrain enlevé à l'agriculture, pour quelques instans d'amusement de la cour.

ombragée, délicieuse; et, après avoir traversé une plaine brûlante, on se sent rafraîchir par la vapeur due à cette abondance d'eau, qui maintient une double ligne d'ormeaux dans une vigueur constante.

Aranjuez, dans cette saison de l'année, est une résidence des plus enchanteresses. Le palais n'est point superbe, mais il offre une apparence d'aisance; et le jardin, arrosé par le Tage, est dessiné agréablement sans la moindre apparence d'affectation, d'une manière naturelle et assortie au climat, qui exige des allées couvertes. Il est étendu, et par cette circonstance et au moyen de la grosseur des ormeaux, qui sont, sans exception, les plus grands que j'aie jamais vus, il a un air de magnificence, mais de cette magnificence qui procure seulement du plaisir. La déesse de Chypre, avec sa petite suite, doit certainement avoir choisi ce jardin[1] comme un de ses fa-

[1] Ce jardin porte le nom de *Jardin de l'Ile*, parce que le Tage, divisé à son entrée en deux branches, en fait une île. Les ormeaux les plus remarquables sont ceux qui sont près de l'allée des fontaines, et qui portent le nom des *quatre évangélistes*, quoiqu'ils ne soient plus qu'au nombre de trois, le quatrième ayant péri. Ils ont, dit-on, été plantés par différentes mains couronnées.

voris ; mais les beautés qui lui sont naturelles sont bornées uniquement au règne végétal ; car on trouverait peu de nymphes dignes d'être suivantes de Vénus dans cette partie de l'Espagne.

Le corps diplomatique paraît se divertir plus dans cette retraite que dans les autres *sitios ;* ses membres sont plus réunis ; ils donnent de bons dînés ; ils ont fréquemment des bals ; et d'un jour à l'autre, ils ont continuellement une suite d'amusemens agréables.

On ne trouve dans cet endroit retiré que des hommes qui ont des manières très-polies, qui sont bien instruits de tout ce qui se passe dans le monde, et que des femmes les plus accomplies, enjouées, gaies et animées. Les raffinemens d'une société choisie comme celle-là, furent un attrait si puissant, que je laissai ma plume, je fermai mes livres, et du matin jusqu'au soir, j'eus d'agréables engagemens. J'étais venu à Aranjuez avec Izquierdo ; je comptais examiner avec lui les montagnes des environs ; mais du moment où nous eûmes quitté la voiture, nous nous séparâmes ; il vécut avec les ministres et moi avec le corps diplomatique. Quelques jours après

mon excursion à Anover, nous nous rencontrâmes; alors, comme un autre Mentor, il réveilla mon intention sur le principal objet de mon voyage, en me disant : « Mon ami, « il faut quitter cette place et retourner dans « les sentiers plus difficiles de la science : ce « genre de vie ne vous convient pas ». Croyant cependant qu'il m'était nécessaire de prendre un peu de repos, et trouvant que la société à Aranjuez, quoiqu'enjouée, n'était pas pour moi sans avantage, je me déterminai à y prolonger mon séjour.

Je rencontrai souvent ici un de mes compagnons de voyage, le grand colonel français, qui paraissait extrêmement abattu; il supportait avec force sa tristesse; cependant comme elle augmentait chaque jour, elle paraissait toucher au désespoir. Une partie de l'histoire des nombreux événemens qui lui étaient arrivés, lui est échappée pendant notre voyage, le reste je l'ai recueilli de ses amis. Dès que l'on voit un Français servir dans les armées Espagnoles, cela est suffisant pour soupçonner quelque malheur. Il avait eu, ce qui n'est pas rare parmi les officiers en France, une affaire d'honneur, dans laquelle il avait tué son colo-

nel. Il prit la fuite sans perdre de temps; et comme il était d'une bonne famille, il fut fortement recommandé à la cour d'Espagne, où il fut respecté comme un brave officier. En quelqu'endroit qu'il servît, sa conduite fut admirable, et s'il eût été prudent ou fortuné, il se serait fort élevé dans son état. Sa personne et ses manières étaient gracieuses, son entendement vigoureux ; il était instruit, mais par manque de prudence, son ambition fut sacrifiée à son goût pour le plaisir. Comme homme partisan de la galanterie, et avec des avantages physiques tels que les siens, son empire dut être très-étendu : sa vanité fut flattée ; mais s'il éprouva quelqu'attachement, ce fût pour une personne dont il n'avait autre chose à attendre que ce que peut donner l'affection la plus chaude. Il dépensa avec elle tout ce qu'il avait ; et ayant épuisé son crédit à Barcelone, où son régiment était en quartier, il se procura une échange avec un officier qui partait pour le Mexique. Aussitôt qu'il eut fait cet arrangement d'une manière irrévocable, son ami et son patron, le général O'Neile, fut nommé gouverneur de Saragosse, où il aurait bientôt été placé. Il sentit vivement cette cir-

constance; et cela joint à une séparation pénible, au poids de ses dettes, à son manque de crédit, à l'approche de son départ, au long voyage qu'il avait à faire, sans aucun argent dans sa bourse, et sans autre ressource que son esprit; tout cela, dis-je, était suffisant pour abattre le caractère le plus fort et le plus indépendant. Si le duc de la Vauguyon eût connu sa détresse relativement à l'argent, il lui aurait offert son assistance; mais cet homme était né pour le malheur. Pour compléter le tout, il n'eût pas été dix jours en mer que les nouvelles arrivèrent, que le vice-roi du Mexique, pour lequel il avait les plus fortes recommandations, venait de mourir. Un homme peut choisir sa position, mais une fois choisie, c'est la position qui le plus souvent fait l'homme.

Te facimus, fortuna, deam, cœloque locamus.

Bientôt après mon retour à Aranjuez, j'eus l'honneur de dîner avec le premier ministre, le comte de Florida-Blanca. La compagnie consistait dans les ministres étrangers, qui sont invités tous les samedis, et les sous-secrétaires du ministre. Cet assemblage peut paraître singulier, mais il ne l'est point; car ces

Messieurs ayant été bien élevés, et ayant parcouru les divers départemens civils de l'Etat, d'où ils ont été envoyés comme secrétaires d'ambassade dans les pays étrangers, dont ils ont appris la langue et où ils ont acquis des connaissances, peuvent avoir beaucoup plus de prétentions que ceux qui occupent de semblables places dans les autres cours de l'Europe. Quand ils retournent en Espagne, ils sont considérés comme servant le public, ils sont reçus dans différens bureaux, et ont chacun leur département particulier, un la France et l'Angleterre, un autre les cours d'Italie, etc., où ils assistent pour faire expédier la besogne. C'est à eux qu'un ministre étranger peut expliquer à loisir, avec clarté et librement, et dans sa propre langue, tout ce qu'il souhaite qui soit distinctement communiqué au premier ministre. De cette place ils sont ordinairement élevés à quelqu'emploi honnorable et lucratif, comme récompense de leurs longs services.

Je fus frappé de l'élégance du dîné, qui nous offrit une grande variété de mets excellens; et si j'avais eu à former un jugement sur le comte, uniquement d'après l'arrange-

ment de sa table, j'aurais prononcé qu'il était un homme de sens. C'est une observation ancienne et peut-être bien fondée, qu'un homme n'est pas propre à gouverner un empire, s'il ne sait pas ordonner un dîné qu'il donne à ses amis.

Les manières du comte sont aisées et polies, ce qui est un caractère marqué de l'école dans laquelle il a été élevé, qui se distingue, non par la familiarité, mais par les attentions les plus soignées.

Au commencement du dîné, je fus très-surpris de m'entendre adresser la parole en anglais, par le domestique favori du comte, qui me dit en me présentant un plat : « Vous « trouverez ceci excellent ». Par égard pour sa civilité je m'en servis, mais je n'eus pas plutôt commencé à en manger, qu'il m'en apporta un second, ensuite un troisième et quatrième. Il paraît que Canosa, car c'est ainsi qu'il se nomme, avait été un messager espagnol; et qu'ayant reçu des civilités en Angleterre, il se trouvait heureux de s'en rappeler. Aussi long-temps que je demeurai en Espagne, il ne perdit jamais aucune occasion de me donner ses soins, et de me rendre

tous les services qui étaient en son pouvoir. Sa bienveillance fait qu'il est courtisé par tout le corps diplomatique, car il peut non-seulement procurer à quelques-uns une audience préférablement à d'autres, mais il peut aussi donner les avis les plus convenables sur le temps et le moment d'en demander une. Il est naturel que les ministres étrangers entendent cette matière ; mais les personnes fières, hautaines et emportées, attendent pour être admises, ou, fatiguées d'attendre, s'en retournent sans avoir pu obtenir une audience. J'ai vu un membre de la vieille noblesse assis ainsi sans être remarqué dans l'antichambre, et je suis instruit d'une manière certaine, que tandis qu'ils sont ainsi à attendre, des hommes de peu de considération sont à chaque instant admis vers le comte, et quand ils s'en vont, ils sont remplacés par d'autres qui n'ont pas de plus grands droits que les premiers à cette faveur distinguée : mais sous un gouvernement despotique les grands seigneurs doivent se soumettre à être traités avec mépris. Pour être respectés, il faudrait qu'ils fussent libres, et s'ils étaient libres, ils prétendraient que le peuple l'est trop ; car la liberté, si elle n'est

pas également répandue dans tous les ordres de l'Etat, se perd bientôt au bout de peu de temps. Cette vérité, fondée sur l'observation et confirmée par l'expérience de toutes les nations, est la vérité la moins agréable aux grands, et une vérité dont la force est rarement connue jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour en faire usage.

Aussitôt après que le dîné du comte fut achevé, on fit apporter le café, après quoi la compagnie se dispersa. Les Espagnols furent prendre leur *siesta* et moi j'errai jusqu'à ce que M. Liston me fit l'honneur de m'introduire chez la duchesse de Berwick, où une agréable société s'assemble constamment pour boire du thé et souper, quand il n'y a pas bal; car tout le temps que la cour est à Aranjuez, la duchesse de la Vauguyon en donne deux par semaine, et la duchesse de Berwick un.

J'eus le bonheur, à un bal où je fus invité par la première de ces dames, de voir madame Mello danser un *volero;* ses mouvemens étaient si gracieux, que tandis qu'elle dansait, elle paraissait être la plus belle femme de la compagnie; mais aussitôt qu'elle s'était retirée sur son siége, l'illusion s'évanouissait.

Cette danse a quelque ressemblance avec le *fandango*, au moins pour la vivacité et l'élégance; mais elle est plus décente que cette dernière qui est leur favorite, quoique ce soit une pantomine des plus lascives. Le *fandango* est banni de la bonne société et avec raison. De la manière que le danse le peuple, il est vraiment dégoûtant; mais quand il est dansé avec raffinement par des personnes d'un rang plus élevé, et qu'il est couvert d'un voile élégant quoiqu'encore transparent, il cesse de déplaire, et il excite, au moyen de ces circonstances, dans l'ame des jeunes gens, ces passions que la sagesse a assez de peine à réprimer. Cette danse leur vient très-certainement par tradition des Maures. L'effet de cette musique est si puissant sur les jeunes comme sur les vieux, qu'ils sont tous prêts à se mettre en mouvement à l'instant où les instrumens se font entendre; et d'après ce que j'ai vu, je serais presque tenté d'adopter l'idée extravagante d'un de mes amis qui, dans le feu de son imagination, supposait que si on faisait entendre subitement cet air dans une église ou dans une cour de justice, les prêtres et le peuple, les juges et les criminels, les personnes

graves et les personnes gaies, oublieraient toute distinction et commenceraient à danser [1].

Une nuit, après un bal, comme je revenais à mon hôtel, au détour d'une rue, je vis à une petite distance quelqu'un qui entrait par une fenêtre, qui n'appartenait pas à un plain-pied, tandis que son ami ou son domestique confident, faisait la garde au-dessous. Sans penser à ce que je faisais, je m'approchai de lui; mais après plus mûre réflexion, je m'en éloignai aussi vîte que possible, heureux d'échapper au poignard, que mon imagination me représentait préparé pour se débarrasser de tout importun.

Les occupations de la cour sont à peu près chaque jour les mêmes. Tandis qu'elle est à Aranjuez, le roi s'amuse ordinairement à pêcher jusqu'au milieu du jour; il revient alors dîner en public, comme toutes les autres branches de la famille royale. Après dîné il a une courte conversation avec les ministres étrangers; ceux-ci se retirent ensuite au jardin, et lui, vers les trois ou quatre heures de l'après-

[1] On trouvera une très-bonne description de cette danse dans une lettre du doyen Marti, citée en note dans un *Essai sur l'Espagne*, par Pierre, de Lyon. 1777 et 1778.

midi, va, accompagné du prince, à vingt ou trente milles chasser, et il se procure cet amusement aussi long-temps qu'il y peut voir.

Les deux infants, D. Gabriel et D. Antonio, soit pour le soin de leur santé, soit pour se préserver contre les maladies, sont obligés d'aller chasser dans quelque autre district, et cela chaque jour. S'ils reviennent assez tôt, ils montent à cheval et accompagnent les princesses à leur promenade du soir.

Les personnes qui vont à la cour et qui suivent l'ancienne mode, dînent à une heure et demie, immédiatement à leur retour du palais; mais les plus modernes seulement à deux heures, et les ministres étrangers entre deux et trois.

Le soir, après la *sieste*, les princesses, suivies de leurs gardes, les grands et quelques-uns des ministres étrangers montent dans leurs carrosses, se promènent lentement en se saluant mutuellement aussi souvent qu'ils passent.

A côté de la longue allée de la reine, est une agréable promenade [1] bien remplie de monde, et dans laquelle les princesses se pro-

[1] Cette promenade est séparée, par une grille, du joli jardin appelé auparavant *Jardin de la Primavera*, et qui

mènent quelquefois. Si elles sont à pied, toute la foule les suit : quand elles passent dans leurs voitures, chacun s'arrête alors pour faire son salut, et les hommes laissent tomber leur manteau qui pendait négligemment, ou qui était relevé ou placé sous le bras, ou dont le bout était jeté négligemment sur l'épaule gauche, de manière qu'il pend alors comme les manteaux des entrepreneurs de funérailles à Londres quand ils sont à un ensevelissement. Il est agréable de voir un jeune élégant Espagnol dans sa *capa*, qu'il jète sous mille formes gracieuses, remarquables chacune par leur aisance et l'élégance particulière qu'aucun étranger ne peut imiter : mais quand il rencontre une personne d'un rang supérieur, ou quand il va dans une église, l'aisance et l'élégance sont bannies par le *decorum*, et cette *capa* si remarquable dégénère en un simple manteau tout roide.

maintenant a pris le nom *del Principe*. C'est là que le prince des Astruries avait fait élever un petit fort et construire des petites frégates, et toute une marine en miniature. On trouvera une bonne description de ce jardin, ainsi que d'Aranjuez, dans le 4e volume de la 4e édition du *Tableau de l'Espagne moderne*.

Les dames espagnoles montrent le même goût dans le port de la *mantilla*, espèce de voile de mousseline qui couvre la tête et les épaules, et qui remplace la coiffe, le manteau et le voile. Aucune étrangère ne peut atteindre leur facilité et leur élégance à placer ce simple vêtement. Chez la femme espagnole, la *mantilla* semble n'avoir aucun poids. Plus légère que l'air, elle paraît tenir lieu d'ailes.

Un soir que cette promenade publique était garnie de dames, dont plusieurs étaient richement vêtues, au son d'une petite cloche assez éloignée pour qu'on eût peine à l'entendre, en un instant toutes se mirent à genoux. Ayant demandé à une dame qu'elle en était la raison, elle me dit que *sa majesté* passait. Si je l'eusse demandé à un Français, il m'aurait répondu : « C'est le bon Dieu qui passe ». Les regards de cette dame me dirigèrent vers la place où étaient deux dames de distinction bien connues, très-estimées de tous les étrangers qui ont visité Madrid, et qui avaient cédé leur voiture à l'hostie que les prêtres portaient à quelque chrétien malade. Si c'eût été une saison pluvieuse, elles en auraient fait

tout autant, et lors même que la promenade publique eût été sale et humide, personne n'eût été dispensé de s'agenouiller.

La chaleur, vers le milieu de juin, devient extrêmement incommode ; et malgré les nombreux attraits du délicieux séjour d'Aranjuez, elle me fit soupirer après quelque retraite plus fraîche. Mais avant de quitter ce lieu, auquel je ne devais jamais revenir, je me déterminai à en examiner les environs.

Le pays est divisé en vallées par de longues chaînes de montagnes gypseuses, courant à peu près est et ouest, ou nord-est et sud-ouest. Une de ces vallées est occupée par la *Calle de la Reyna*, dont j'ai déjà parlé, belle plantation de grands ormeaux et de plus de deux milles de longueur. Au bout de cette allée je tournai à droite, et je gravis les montagnes où le daim royal paît tranquillement sans être gêné ni effrayé, excepté à l'approche du roi.

En revenant de ma promenade, je passai au travers de la ville pour voir l'amphithéâtre pour les fêtes de taureaux, et le nouveau couvent que le confesseur du roi a engagé celui-ci à bâtir pour les moines de son ordre.

Je fus un autre matin me promener pour

voir un *cortijo*, ou ferme, de quelques centaines d'acres, appartenant au roi. Sa majesté en a deux semblables près d'Aranjuez; mais celle-ci, dit-on, surpasse de beaucoup l'autre. Les vignes y sont toutes du plant le mieux choisi. On peut se former une idée du produit qu'on en attend, par les dimensions des caves, qui ont plus de quinze mille pieds de longueur, outre d'autres rangs considérables de vases destinés à recevoir le jus des grappes découlant de deux forts pressoirs en de copieux courans. Les oliviers poussent ici en grande abondance; leurs fruits sont pressés par des rouleaux coniques de fer, élevés au-dessus du fond ou plancher sur lequel ils tournent, au moyen de deux petits rebords, pour empêcher les noyaux de se briser. Les olives sont recueillies avec soin et pressées tout de suite après. Au moyen de ces attentions, l'huile n'est point inférieure à la meilleure d'Italie ou de France.

Il y a en Espagne peu de pressoirs, à proportion de la quantité d'olives; et c'est pour cette raison, aussi bien que pour obtenir un plus grand produit, qu'on laisse le fruit en tas jusqu'à ce qu'il fermente et se pourrisse, ce

qui est cause que l'huile contracte une mauvaise odeur et un goût de rancidité; outre cela, il n'est certainement pas avantageux à l'huile de presser l'amande. L'huile espagnole qui, pour ces raisons, est inférieure en qualité, se consomme principalement dans le pays, soit pour la table, soit pour faire le savon. Quand cela ne tend pas au moral, il est heureux pour la nature humaine que le goût soit sous l'influence de la coutume, de manière que l'habitude nous fasse éprouver et choisir ce qu'autrement on refuserait et rejeterait avec horreur. C'est ainsi que les Espagnols non-seulement supportent, mais même recherchent cette saveur particulière de leur huile, et la préfèrent à la plus pure que l'on puisse avoir de Lucques, qu'ils rejètent à cause de sa parfaite insipidité.

Tous les bâtimens de ce vignoble sont d'un style parfait, et sont exécutés non-seulement de la manière la plus solide, mais avec beaucoup de goût. Rien ne peut surpasser en beauté les lignes étendues de treilles entièrement couvertes de vignes, de manière qu'à midi, par le soleil le plus violent, on y trouve une ombre rafraîchissante.

Je crains que sous le rapport de l'économie on ne puisse avancer que peu de raisonnemens en faveur de pareils établissemens; car sans parler des sommes immenses dépensées et ensevelies dans la terre, on peut bien croire que comme c'est un vignoble royal, le vin ne payera jamais les laboureurs qu'on y emploie.

Le *cortijo* est entouré par un mur en parapet avec des palissades, et environné par un parc qui renferme des bêtes fauves. La vallée elle-même, arrosée par un canal du Tage qui n'a pas plus d'un mille de largeur, est entourée au midi par des collines de gypse, et au nord par des montagnes apparemment de la même nature. Il y a outre cela, au nord, une autre vallée où coule le *Tajuna*.

Le gypse de cette contrée contient du sel marin et du sel d'Epsom : tous deux se trouvent cristallisés et abondent de nitre, qui se montre par-tout au milieu du jour, en efflorescence blanche à la surface, et en plaques noires avant le lever du soleil. Le gypse est en lits horizontaux. Le tamarin paraît être ami du gypse, car il abonde par-tout dans ces environs, et particulièrement sur les bords du Tage.

Dans le voisinage d'Aranjuez, on voit des buffles réunis deux à deux sous le joug, occupés soit à labourer, soit à traîner de lourdes charges sur les grands chemins.

Les Espagnols, quand le soleil s'élève, se retirent tous dans leurs maisons, et en excluent, autant que possible, la lumière; mais l'expérience seule peut apprendre à un étranger la sagesse de cet usage. Quand il erre tous les matins sur les montagnes, la nature chez lui doit s'affaiblir, et ses forces doivent lui manquer; mais retournant avec un appétit aiguisé, il s'assied à une table abondamment fournie de tout ce qu'il y a de plus excellent dans son genre; il mange de bon cœur, il boit hardiment, il trouve ses forces revenues, il dort profondément, et trouvant ses esprits excités plus que d'ordinaire le matin quand il s'éveille, il se félicite de jouir d'une santé telle qu'il ne l'a jamais éprouvée; mais quand, au milieu de son bien être, il pense sûrement qu'il est plus sage que les habitans du pays, il est bientôt convaincu de son imprudence, et sent, quand il est trop tard, qu'il a allumé le feu qui est prêt à le consumer.

Le jour avant mon départ d'Aranjuez,

j'eus la satisfaction de voir un plaisir particulier à ce pays; il est appelé *los Parejas*. Le prince des Asturies, avec ses deux frères, les infants D. Gabriel et D. Antonio, suivis par quarante-cinq des premiers nobles, tous dans l'ancien habillement espagnol, et montés sur de beaux chevaux andalous, formèrent une grande variété d'évolutions, au son des trompettes et des cors; ils formaient quatre escadrons, distingués les uns des autres par les couleurs de leurs habillemens, qui étaient rouges, bleus, jaunes et verts. Ils exécutèrent avec une grande exactitude cette espèce de danse, qui offrait un coup d'œil élégant.

Quand je quittai Aranjuez, il était reconnu qu'il s'y trouvait rassemblées au moins dix mille ames; mais aussitôt après le départ de la cour, cette ville devint un désert [1].

Dimanche au soir, 18 juin, je retournai à

[1] Un fait assez curieux, et qui passe pour certain à Aranjuez, c'est que les mouches, qui sont en très-grand nombre dans ce séjour, trouvant ce pays dépeuplé une fois que la cour est partie, se retirent à Ocania, petite ville qui est à quelques lieues d'Aranjuez, et où on les voit arriver en foule à cette époque.

Madrid, et le matin suivant j'assistai à une fête de taureaux.

L'amphithéâtre a trois cent trente pieds de diamètre, et l'arène deux cent vingt-cinq. On dit qu'il contient quinze mille spectateurs, mais je doute de la vérité de cette assertion. La fête est présidée par un magistrat, suivi de ses deux alguazils, pour régler le tout et maintenir le bon ordre dans l'assemblée. Au moment marqué, immédiatement après le signal donné par le magistrat, deux portes à doubles battans s'ouvrirent, et un taureau se précipita avec furie dans l'arène; mais voyant cette multitude assemblée, il fit une pause et regarda tout autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'objet sur lequel il pût assouvir sa rage. Vis-à-vis de lui il vit un *picador* monté sur son cheval, armé de sa lance et venant à sa rencontre. Quand ils furent près l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent, puis avancèrent de nouveau de quelques pas, chacun fixant son antagoniste avec attention; chacun à son tour s'avançant lentement comme s'il doutait du parti qu'il devait prendre, jusqu'à ce qu'à la fin le taureau baissant sa tête et recueillant toutes ses forces, ferma ses yeux et

se précipita avec impétuosité sur son adversaire. Le picador, calme et de sang froid, se fixant fermement sur sa selle, et tenant sa lance sous son bras droit, en dirigea la pointe sur l'épaule de l'animal furieux, et le détourna ainsi : mais quelquefois il ne peut pas accomplir son dessein.

Un taureau se précipita sur la lance, et s'élevant presque droit sur ses hanches, il la réduisit en pièces; et se servant de sa tête comme d'un bélier, il frappa le picador à la poitrine, le jeta par terre et renversa le cheval. A l'instant les *chulos*, jeunes gens actifs, détournèrent l'attention du taureau avec leurs petits manteaux ou bannières, et donnèrent au cavalier le temps de s'échapper. Quand il fut retiré, un second picador, armé comme le premier, vint offrir bataille au taureau. Enflé de sa victoire, l'animal furieux s'élance; mais étant détourné avec dextérité par la lance, il retourna à la charge avant que le cheval pût lui faire face, et fixant ses cornes entre les cuisses de celui-ci, il le lança en l'air et renversa le cavalier. Les chulos parurent de nouveau, et le picador put s'échapper et fut relevé par le premier, qui entra de

nouveau dans l'arène, monté sur un cheval frais. La première attaque fut fatale à cet animal, car le taureau évitant la lance par un détour subit, lui perça la poitrine et l'atteignit jusqu'au cœur.

Quelquefois le taureau entr'ouvre le ventre du cheval, le cavalier est renversé, et la pauvre créature blessée court dans l'arène avec ses boyaux traînans sur le terrain. J'ai vu dans une seule matinée treize chevaux tués; mais il y en a quelquefois beaucoup plus. Ces animaux ont tant de courage, que le cavalier peut les opposer au taureau, lors même qu'ils ont reçu leur blessure mortelle.

Quand le taureau, qui trouve constamment son antagoniste remonté, refuse le combat, alors il est abandonné aux *banderilleros* ou *chulos.* Ce sont huit jeunes gens, chacun avec un paquet de *banderillas* ou petites flèches [1] dans leurs mains, qu'ils fixent dans le cou du taureau, non point en l'attaquant par derrière, mais en se présentant à lui en face. Pour cela ils l'engagent à les attaquer, et quand il se prépare à les prendre sur ses cornes, à l'instant où il fait une petite pause et

[1] Garnies de rubans de couleur.

où il ferme les yeux, ils fixent leurs *banderillas* et s'échappent. S'ils ne peuvent l'engager à les attaquer, ils lui présentent la *moleta* ou petite bannière écarlate, qu'ils portent toujours dans leur main gauche, et le provoquant à se jeter sur elle, ils s'esquivent et l'évitent. Quand il se tourne rapidement sur eux, ils mettent toute leur confiance dans la fuite; et, pour l'amuser, ils laissent tomber leur moleta. Souvent cela est suffisant : il s'arrête pour la sentir, ensuite il la foule sous ses pieds; mais quelquefois les yeux fixés sur l'homme qui la laisse tomber, il le suit avec une telle rapidité, que le banderillero peut à peine sauter sur la barrière avant d'être soulevé par le taureau. J'ai vu des taureaux franchir la barrière presqu'au même instant que le chulo, quoiqu'elle ait près de six pieds de haut. Derrière cette barrière il y en a une autre à la distance d'environ cinq pieds, qui est considérablement plus haute, pour protéger les spectateurs qui sont assis immédiatement derrière. Cependant j'ai été informé, d'une manière authentique, que des taureaux avaient quelquefois sauté avec une force assez considérable pour traverser les

deux barrières et tomber parmi les banquettes.

Quand le taureau a combattu pendant environ vingt minutes, son heure dernière est venue, il doit mourir. C'est ici certainement le moment le plus intéressant, et qui offre le meilleur sujet de peinture. Le *matador* paraît, et une attente silencieuse se fait remarquer dans toutes les contenances. Avec la main gauche il tient la moleta, et l'épée dans la main droite. Pendant le combat il s'est occupé à étudier le caractère du taureau et à veiller tous ses mouvemens. Si l'animal est *claro*, c'est-à-dire, impétueux et sans déguisement, le matador s'approche avec confiance, certain d'une prompte victoire; mais s'il est craintif, circonspect et rusé; s'il est calme et froid, lent à prendre ses résolutions, mais prompt dans leur exécution, on l'appèle alors *obscuro*, et un vétéran même tremblerait devant lui. Le matador s'avance, le fixe avec attention, et s'efforce de le provoquer, mais en vain; ou, après l'avoir provoqué, il lui fait sa blessure; mais elle est évitée par l'animal attentif, qui à l'instant devient assaillant, et le champion

prend la fuite; il fuit, mais il jète des regards derrière lui sur le taureau, pour connaître comment il doit régler sa fuite. Un de ces matadors, appelé *Pepillo* [1], fut si actif et posséda une telle présence d'esprit, qu'étant poursuivi et près de la barrière à l'instant où l'animal furieux eut fermé les yeux pour le frapper, il mit ses pieds entre les cornes, et au moyen de cette nouvelle force empruntée, il franchit la barrière et retomba sur ses pieds.

Pendant mon séjour en Espagne, deux matadors furent tués à Cadix. Ils étaient frères. Le premier rencontra la mort par quelqu'accident, le second se précipita avec une fureur brutale, brûlant de prendre sa revanche; impatient et impétueux, il devint bientôt la victime de sa témérité.

Si le matador est un adepte dans sa profession, et agit avec calme, il parvient à irriter le taureau, et l'animal furieux se précipite aveuglément sur le fer bien dirigé.

[1] C'est ce même Pepillo, ou *Pepatrillo,* comme l'appèle Bourgoing, qui était devenu le premier matador d'Espagne, et qui a été tué il y a quelques années par un taureau, au moment où lui-même allait lui ôter la vie. Cet événement a fourni le sujet d'une gravure.

La partie qu'il vise d'abord est le *cerebellum*, ou cette partie de la moelle épinière qui lui est contiguë, et l'épée pénètre entre les vertèbres, ou là où la dernière est unie à la tête. Cette blessure fait chanceler l'animal, et il tombe étendu sur le terrain sans vie, sans avoir perdu une goutte de sang. Si ce coup n'est pas praticable, l'épée est dirigée au cœur, et la mort, quoique prompte, n'est cependant pas si soudaine [1]. Il arrive quelquefois, même lorsque Costillaris manie l'épée, qu'elle ne rencontre pas la partie vitale. Je l'ai vu enfoncer cette arme jusqu'à la poignée ; mais comme la pointe ne pénétra point le thorax, elle ne fit que glisser le long des côtes, et après quelques minutes, l'animal furieux la secoua hors de son corps. Un jour Costillaris manqua son coup, et le taureau le reçut sur ses cornes ; il fut frappé deux fois avant de pouvoir être délivré, mais il ne fut pas fortement blessé ; cependant son honneur

[1] L'usage le plus général est de diriger l'épée vers le garrot, entre les deux épaules, et de la plonger jusqu'au cœur de l'animal. Ce n'est que dans les cas très-rares où le matador n'a pas pu réussir de cette manière, qu'il tue le taureau en lui perçant la moelle épinière près de la tête.

avait reçu un échec, jusqu'à ce que mesurant les cornes, après que l'animal eut été tué, il montra aux spectateurs que la corne par laquelle il avait été saisi, avait deux pouces de plus long que l'autre. A cette découverte il reçut de nombreux et bruyans applaudissemens.

Il est étonnant qu'un pareil accident n'arrive pas plus souvent, si l'on considère la longueur des cornes qui, dans quelques taureaux, va jusqu'à près de cinq pieds d'une pointe à l'autre. Je n'ai jamais vu de pareilles cornes en Angleterre.

Quand le taureau a quelquefois nettoyé l'arène, il gratte le terrain avec furie; et quand il a tué un cheval, s'il n'est pas inquiété par les chulos, il foule indignement aux pieds son ennemi. A l'instant où la pauvre créature tombe sous le coup du matador, les trompettes sonnent, et trois mules entrent pour l'entraîner hors de l'arène.

Les fêtes de taureaux ont lieu chaque semaine [1] et souvent deux fois la semaine pendant l'été; et chaque jour six victimes souf-

[1] Le prince de la Paix a depuis peu aboli les fêtes de taureaux dans toute l'Espagne.

frent le matin, et douze le soir. On se servait d'abord de chevaux de hautes races et on en perdait peu; mais depuis qu'on a adopté un système différent, chaque fête de taureaux en fait périr plusieurs. Il est même arrivé une fois que soixante chevaux furent tués en un jour. On ne donne pour chacun d'eux, d'après la moyenne, que trois livres sterling; tandis que les taureaux en coûtent huit. L'état des dépenses est énorme, mais je tiens mes comptes de la meilleure autorité.

	l.	s.	Francs.
Les alguazils, les gardes et leurs attenans coûtent par jour, en livres sterling.	27	15	662
Les deux matadors en chef.	30	»	715
Les deux matadors inférieurs	14	»	334
Les huit banderilleros à 3 liv. chaque . .	24	»	572
Les deux picadors	27	»	644
Si on en demande davantage, chacun reçoit, pour le matin, 6 liv. et 7 liv. 10 s. pour le soir.			
Les mules, conducteurs et autres dépenses	18	12	443
Les dix-huit taureaux estimés à 8 liv. . . .	144	»	3447
Supposé dix-sept chevaux à 3 liv.	51	»	1216
	336	7	8023

Le prêtre qui est destiné à administrer les sacremens, n'est point payé pour son assistance.

Voici comment la dépense est couverte, et comment le produit du spectacle produit une balance en faveur de l'hôpital général; je prendrai pour exemple la recette du 3 juillet 1786.

	l.	s.	d.	Francs.
Reçu pour les places et pour les permissions de vendre de l'eau	605	13	6	14439
Reçu pour les 18 taureaux tués . . .	70	4	»	1673
Reçu pour les peaux de 17 chevaux. . .	6	14	6	160
	682	12	»	16272

La semaine suivante, les recettes s'élevèrent à plus de onze cents livres [1], mais la recette moyenne peut hardiment être calculée à sept cents livres [2] par jour; ce qui laisse une balance de près de quatre cents livres [3] pour le service de l'hôpital général de Madrid.

Le prix d'entrée diffère considérablement, selon que l'on est à couvert ou en plain air, au soleil ou à l'ombre. Une loge pouvant commodément contenir huit ou dix personnes à l'ombre, coûte, pour la journée, 3 liv. 12 s. (86 francs); au soleil 1 liv. 16 s., (43 f.)

[1] 26,000 livres.

[2] 16,688 livres.

[3] 9,536 livres.

et entre les deux, 2 liv. 8 s. (57 f.). Les personnes du beau monde prennent une loge entière. Une place, si elle est à couvert, à l'ombre et sur le banc de devant, coûte 7 s. 3 d. pour la journée; mais une place de derrière sur les bancs couverts, du côté de l'amphithéâtre exposé au soleil, ne coûte que trois schellings (3 f. 57 c.). Les places à meilleur marché, exposées à toutes les inclémences de la saison, à la pluie, s'il doit pleuvoir, et à la chaleur accablante du soleil d'été, coûtent un peu plus que 1 s. 2 d. (1 f. 40 c.).

On peut difficilement se faire une idée du goût des Espagnols pour ce divertissement. Les hommes, les femmes et les enfans, le riche et le pauvre, tous lui donnent la préférence à tout autre spectacle public; quant à moi, je suis prêt à avouer que le chasseur le plus déterminé n'a jamais pu être moins attentif à son propre danger, ni moins sensible aux souffrances du gibier qu'il poursuit, que je l'étais aux angoisses du taureau, ou au péril de ceux qui l'attaquaient; je pensais même si peu aux dangers que je pouvais courir que, quoiqu'un frisson m'avertit que je m'enrhumais, je ne pus prendre le parti de me retirer.

Mon rhume m'occasionna une fièvre d'accès, suivie d'un ulcère à la gorge. Cependant avec l'aide de D. Antonio Gimbernat, habile chirurgien, et homme très-aimable, j'en guéris, et au bout d'un mois je fus assez bien pour quitter Madrid, où l'ardeur du soleil devenait insupportable.

Les inventions pour modérer la chaleur sont excellentes. On place des nattes et de grosses toiles en dehors des fenêtres pour intercepter les rayons du soleil, et pendant le jour on tient les vôlets fermés, de manière à admettre la plus petite quantité de lumière possible; on a soin, avant le lever du soleil, de laisser entrer une quantité d'air frais suffisante pour la journée, et d'asperger toute la maison avec de l'eau; par ces moyens, les chambres, si elles ne sont pas trop fréquentées, se maintiennent fraîches pendant la chaleur la plus ardente. On se tient dans une de ces chambres toute la matinée, on dîne dans une autre; c'est ordinairement la plus mauvaise de la maison; on dort la *sieste* l'après-midi dans une troisième, et la compagnie s'assemble le soir dans la plus belle.

La fraîcheur de ces appartemens, m'a sou-

vent fait penser que les désagrémens et les inconvéniens qui sont décidément insupportables, sont souvent préférables à ceux auxquels la patience et la modération peuvent en quelque sorte nous accoutumer; car lorsque la nécessité force les hommes à agir, il est peu de maux auxquels ils ne puissent trouver de remède, et peu de difficultés qu'ils ne puissent finalement surmonter.

Au moyen de ces inventions et en se tenant dans les maisons, les journées s'écoulent agréablement. Ce n'est pas toutefois ce que désire uniquement un voyageur; s'il veut prendre quelques informations, il ne doit pas se tenir chez lui. D'après cette idée je hâtai mon départ de Madrid, et je liai bientôt une partie pour le nord de l'Espagne, prenant pour compagnon, mon jeune et aimable ami, le cadet avec lequel j'avais voyagé de Barcelone à Madrid. Comme j'allais visiter sa province natale, je ne pris pas de lettres de recommandation, excepté du comte de Campomanes, qui est aussi de cette partie de l'Espagne. Si je l'eusse désiré j'en eusse pu avoir beaucoup plus; mais je pensai, avec raison, que celles que j'avais me suffiraient.

VOYAGE
DE MADRID AUX ASTURIES.

Le samedi, 22 juillet 1786, mon jeune ami, avec l'agent de sa famille et moi, nous partîmes dans deux petites chaises; nous quittâmes Madrid peu après minuit, pour éviter les chaleurs qui sont insupportables dans le milieu du jour. Par cet arrangement nous évitâmes un mal pour tomber dans un plus grand, auquel nous n'étions point préparés; car les chaises étant ouvertes, la nuit très-froide, et le vent du nord soufflant en face, nous eûmes beaucoup de peine à conserver notre chaleur vitale jusqu'au lever du soleil.

Avant huit heures du matin, nous avions fait cinq lieues dans un pays uni, couvert de sable granitique, et après avoir gravi les montagnes, qui sont formées de granit blanc friable, nous vînmes à Galapagar, deux lieues au delà de Guadarrama. Là nous apperçumes, devant nous, une seconde chaîne de montagnes, cou-

vertes de neige; et nous découvrîmes en elles la source de ce vent froid qui nous avait fait frisonner pendant la nuit.

Tout le pays était vivant, chacun était occupé à rentrer les moissons. Les chariots sont traînés par des bœufs, et les roues sont entourées de bois au lieu de fer. Il est étonnant de voir quelles lourdes charges peuvent traîner deux bœufs en poussant avec leur tête contre une traverse mise au timon et attachée à leurs cornes.

Le pays est ouvert et mal boisé, quoique l'orme et le frêne y offrent la plus belle végétation.

Au bout d'environ sept lieues ou de dix heures de route de Madrid, nous commençâmes à gravir la chaîne de montagnes qui séparent la nouvelle Castille de la vieille; et deux lieues plus loin, après avoir passé le Puerto de Guadarrama, nous trouvâmes une bonne venta sur le penchant septentrional de ces montagnes de granit; nous trouvâmes de bons lits dans cette venta. Pour prévenir les disputes, le prix de chaque objet est fixé par le gouvernement.

Peu après minuit nous nous levâmes, nous

prîmes notre chocolat, et nous poursuivîmes notre voyage. Le repas le plus agréable que nous fîmes, fut notre déjeûné consistant en jambon froid; nous le mangeâmes sous le premier ombrage que nous trouvâmes après le lever du soleil.

Le pays que nous traversâmes est peu susceptible de culture; il est presqu'entièrement formé de granit blanc décomposé, ou de granit gris dur, qui résiste à tous les puissans dissolvans que la nature peut employer et reste nud, sans le moindre signe de végétation. Cependant au milieu de cette vaste étendue de pays inculte, il y a quelques coins fertiles couverts de chênes-verts, ou sillonnés par la charrue.

Nous fîmes trois lieues ce matin jusqu'à *Villacastin*, où nous nous reposâmes pendant le milieu du jour. Le village contient deux cent dix-huit maisons, et seize cents habitans. Il n'y a que deux couvens, un pour les hommes l'autre pour les femmes; et deux hôpitaux pour les malades et pour les pauvres voyageurs. Ceci explique le grand nombre de morts qui se montent à cinquante par année, tandis que les naissances n'excèdent pas celui de qua-

rante. Ce village a une église paroissiale, et quatre chapelles en bon état, outre cinq autres qu'on laisse tomber en ruine. Nous vîmes ici deux vastes bâtimens destinés à la tonte des troupeaux merinos; et plusieurs moulins à vent dont on se sert faute de courans d'eau.

Nous chargeâmes nos pistolets, à Villacastin ayant à traverser une forêt de chênes-verts, fameuse pour les voleurs et garnie de croix funèbres. Malheureusement mon conducteur prit le devant et nous perdîmes de vue l'autre voiture qui nous suivait. Nous avions gravi la montagne et nous étions dans l'endroit le plus épais de la forêt, quand à quelque distance, à notre droite, je vis deux individus avec des mousquets qui traversaient rapidement le chemin pour venir à notre rencontre; ils nous eurent bientôt atteins et le conducteur s'arrêta. C'était deux mendians qui exigent de l'argent de tous les voyageurs, sous le prétexte de les protéger contre les voleurs. Suivant ce qu'ils nous dirent, ils sont d'une famille qui reçut de Philippe V la commission de garder ce passage dangereux; mais sûrement, s'ils étaient employés par le gouvernement, ils porteraient quelqu'uniforme ou au moins au-

raient quelques marques pour les distinguer des voleurs.

Nous arrivâmes à sept heures du soir à *San Chidrian*, après avoir fait, ce jour là, sept lieues d'Espagne, ou plus de trente-cinq milles. Dans tout ce pays, le vin blanc est excellent; il n'est pas aussi doux ni aussi aromatique que celui de Foncarral, près de Madrid; mais le goût en est aussi délicat.

Partis de San Chidrian nous traversâmes une vaste plaine de sable granitique, composé de parties grossières et non adhérentes entr'elles et inculte, quoiqu'il pût évidemment très-bien nourrir des ormes et des sapins. Par-tout où ce sable peut récompenser les peines du laboureur, on lui fait rapporter de l'orge et du froment. On était alors occupé à moissonner; et aussitôt que la moisson est faite, on bat le grain avec des mules, des chevaux, des bœufs et le *trillo*.

Le *trillo* est fait avec des planches d'environ trois pouces d'épaisseur, et a cinq pieds de long sur deux et demi de large; la surface inférieure est garnie de cailloux taillés au nombre d'environ deux cents, pour séparer l'épi de la paille et dégager le grain. La per-

sonne qui conduit le cheval, le bœuf ou la mule autour de l'aire, se tient debout ou assis sur le *trillo,* et l'opération s'appèle *trillar.* Quand le grain a été nettoyé au moyen du vent, on le met immédiatement dans les greniers, sans craindre qu'il s'échauffe, parce que quand il a été moissonné, il était extrêmement sec, et que le pays n'est nullement humide.

La couleur de l'habillement la plus générale dans cette province, ainsi que dans plusieurs autres parties de l'Europe, et plus particulièrement dans le comté de Galles, est le brun; mais les personnes du beau monde préfèrent le noir.

Après avoir traversé les villages d'*Adanaro, Hontoria* et *Gutierre-Munoz,* nous arrivâmes vers les neuf heures du matin à *Aribalo,* ville considérable, qui a huit églises paroissiales, outre une dans les faubourgs, huit couvens, deux hôpitaux, deux greniers royaux, quarante-deux prêtres et seize cents maisons.

De là nous traversâmes une plaine de sable granitique; et passant la rivière *Adaja* qui se jète au nord dans le *Duero,* nous poursuivîmes notre route au travers de vignobles,

jusqu'à *Ataquines*. On voit dans la partie la plus aride de cette route, une plantation de sapins et un orme majestueux, qui montrent que cette contrée pourrait devenir fertile.

Ataquines est une misérable ville que l'on pourrait aisément prendre pour un village. Les habitations basses et mal bâties en briques, avec un appentis sur le devant, sont au nombre de deux cent soixante-dix, pour loger huit cents personnes. Le terme moyen des naissances est quarante-cinq, et celui des morts, vingt, dont la plupart sont des enfans enlevés par la petite vérole. Il y a quatre prêtres. Une particularité remarquable, c'est qu'il y a huit cents bœufs dans cet endroit. L'église est bâtie en brique, soutenue par des pilliers de granit, et éclairée par des lampes d'argent massif. L'or et l'argent du Pérou et du Mexique ont trouvé un grand débouché dans cette ville; mais faute de goût, cet étalage inattendu de richesses ne fait aucun plaisir.

Cette contrée, avec de l'industrie, un bon gouvernement et un débouché pour ses denrées, pourrait devenir une des plus riches du monde. Elle s'étend à perte de vue, sans qu'on aperçoive aucune montagne; elle renferme

plusieurs rivières et jouit d'un beau soleil; cependant, avec de tels avantages, les fermiers, faute d'arroser leurs récoltes, n'obtiennent qu'un pour dix de la semence. Leur charrue est antique et mal conçue. Les troupeaux de moutons abondent dans cette partie de l'Espagne.

Nous traversâmes le matin la plaine, pendant trois lieues, jusqu'à *Medina del Campo*, sur le Zapardiel, petite rivière qui communique avec le Duero, entre Toro et Tordesillas. *Medina* a neuf églises paroissiales, soixante-dix prêtres, dix-sept couvens, deux hôpitaux, et aujourd'hui seulement un millier de maisons. L'église collégiale, bâtie en briques, est, avec raison, très-admirée, à cause de son comble. Cette ville penche évidemment vers sa ruine. Les maisons sont toutes en briques, irrégulières et basses. Elle fut jadis la résidence des rois, et contenait quatorze mille familles; mais pendant la guerre civile, elle fut presque réduite en cendres. Il paraît que le cardinal Ximénès avait fait, de cette ville, un des principaux magasins pour les munitions de guerre, amassées dans la vue de réprimer la grande noblesse; mais quand en 1520, les

communes de Castille cherchèrent le redressement de leurs griefs, elles s'emparèrent de ces magasins, et défendirent la ville avec une telle opiniâtreté, qu'elles forcèrent Fonseca à se retirer et à les laisser tranquilles possesseurs de ces ruines.

Le pays environnant est naturellement fertile, et il est évident que les ormes, les peupliers, les mûriers, les vignes et les oliviers que l'on y planterait, y prospéreraient.

De là nous tournâmes vers *Valdestillas*, à quatre lieues et dans un très-beau pays, abondant en grains et en vins; il est sans montagnes, mais légèrement ondulé, tout ouvert et privé presque entièrement d'arbres; il peut cependant produire les plus beaux ormes. Le sol continue à être de sable granitique, mêlé de gravier rond, poli, comme on peut l'attendre près du confluent d'autant de rivières qui s'y réunissent de trois points de l'horizon, de l'est, du nord et du midi.

Valladolid fut le lieu fixé pour nous y arrêter dans le milieu de notre voyage; et je ne fus point fâché de cet arrangement, parce que cette ancienne ville est très-intéressante pour un voyageur.

Je fus assez heureux pour y trouver le marquis de Mos, noble Gallicien, grand d'Espagne, et colonel; il m'avait fait l'honneur de faire attention à moi à la cour, et ici il me prit sous sa protection. Il avait loué une maison à Valladolid simplement pour y suivre lui-même un procès en chancellerie.

Valladolid est une ville considérable. Elle a une université, des colléges, une cathédrale, un palais, des cours de justice, et une des deux hautes cours de chancellerie. Après avoir passé la première porte, on trouve un vaste espace entouré de dix-sept couvens; de là, en entrant par la seconde porte, la ville vous frappe par son air d'antiquité. La *Plaza Mayor* ou grande place, est spacieuse et belle; cependant lorsqu'on la compare avec le reste de la ville, on voit qu'elle est moderne. La cathédrale, bâtie par Juan de Herrera, est massive, lourde, et, à mon avis, loin d'être élégante; sa voûte est grecque, et les pilliers de la face sont doriques. Les trésors de cette église sont considérables : la *Custodia*, par Juan de Arfe, est d'argent massif, et a plus de six pieds de haut. Les autres ornemens et joyaux sont innombrables, et le

tout ensemble est d'un prix inestimable ; cependant l'évêque n'a pas plus de cinq mille livres de revenu[1]. Cette ville a quinze églises paroissiales, avec cinq annexes, quarante-six couvens, deux cent vingt-sept prêtres, six hôpitaux pour les malades, pour les enfans et pour les fous, cinq mille familles et vingt mille ames.

L'université a plus de deux mille étudians, quarante-deux professeurs et cinquante docteurs, distribués dans sept colléges. Ce séminaire fut institué dans l'année 1346, par D. Alonzo XI, et douze cent quatre-vingt dix-neuf étudians y sont entrés et y ont été immatriculés de 1784 à 1785. Il y a, comme dans les autres villes, une école libre pour le dessin.

L'église et le couvent de S. Benito sont dignes d'attention; mais, à mon avis, l'édifice public, le plus digne d'être admiré, est l'église de san Pablo, près le palais; soit que l'on considère l'élégance de l'ensemble, ou le fini des figures et ornemens des bas-reliefs qui, après le laps de trois cents ans, semblent n'avoir souffert que très-peu, quoiqu'exposés aux injures du temps. Dans ce bâtiment, la partie destinée

[1] 120,000 fr.

aux novices mérite les plus grands éloges.

Le palais du roi, plus élégant que grand, est toujours entretenu; mais tous les palais de la haute noblesse tombent en ruine. C'est ici que Charles V reçut la nouvelle que ses troupes vicrorieuses avaient pris Rome et fait le pape prisonnier, et qu'il ordonna, à cette occasion, que l'on fit des prières dans toutes les églises d'Espagne, pour la délivrance du souverain pontife. Ses successeurs tinrent leur cour dans cette ville, jusqu'à Philippe IV, qui la transporta à Madrid.

Les bâtimens sont principalement en briques; mais il y en a quelques-uns en pierre calcaire. Une assez grande quantité de granits apportés des environs de Villacastin, éloigné de treize lieues, avec plusieurs centaines de pilliers de la même matière, se trouvent parmi les matériaux, comme des monumens de son antique splendeur. Toutes les promenades publiques sont bordées d'arbres.

Le pays à l'entour de la ville est un jardin superbe, arrosé par des norias. Il produit du vin blanc de bonne qualité, de la garance excellente, un peu de soie et quelques olives. Toutes ces productions augmenteraient si on

pouvait leur trouver un débouché dans les marchés étrangers.

Maintenant les pauvres sont nombreux; ils sont nourris par les couvens, et prouvent la misère de cette ville jadis métropole florissante. Elle est tombée, à la vérité; mais nous pourrions lire sur le canal projeté, le mot consolateur *resurgam.* Cette entreprise, autrefois regardée comme un projet extravagant, sera, selon toute probabilité, achevée, peut-être même à une époque peu éloignée, pourvu que l'Espagne ait la sagesse de ne pas s'engager dans une nouvelle guerre.

Le canal commence à Ségovie, seize lieues au nord de Madrid; il est séparé du canal méridional par la chaîne de montagnes que nous avons traversée à Guadarama. Au sortir de Ségovie, il quitte l'Eresma, traverse le Pisuerga, près Valladolid, à la jonction de cette rivière avec le Duero; il laisse alors Palencia et le Carrion à la droite, jusqu'à ce qu'il ait traversé la rivière au-dessous d'Herrera. Il se rapproche ensuite du Pisuerga, et après avoir reçu l'eau de cette rivière près d'Herrera, à douze lieues de Reinosa, il arrive à Golmir; de là jusqu'à Reinosa, distant de moins d'un quart de lieue,

il y a une pente de mille pieds d'Espagne. C'est à Reinosa que se fait la communication avec le canal d'Arragon, qui joint la Méditerranée à la baie de Biscaye; et de Reinosa à Suanzes, qui est à trois lieues, la pente est de trois mille pieds.

Au-dessus de Palencia, une branche va à l'ouest, par Beceril de Campos, Rio Seco et Benevente, jusqu'à Zamora; ce qui donne au canal de Castille une étendue de cent quarante lieues.

Les Espagnols ont à peu près achevé vingt lieues de ce canal, de Reinosa à Rio Seco; cette partie a vingt-quatre écluses et trois ponts, qui servent d'aqueducs. Elle a coûté, y compris le travail nécessaire pour couper une haute montagne, trente-huit millions de réaux (9,100,000 fr.)[1]; et en supposant ces vingt lieues égales à quatre-vingt-huit milles, cela fait 4,318 liv. (103,500 f.) par mille; ce qui certainement n'est pas exorbitant pour un ouvrage si bien exécuté.

Pour hâter cette entreprise difficile, on y emploie deux mille soldats et autant de paysans. Les premiers reçoivent trois réaux par jour,

[1] Ou trois cent quatre-vingt mille livres sterling.

outre leur paye ordinaire, quand ils travaillent à la journée; mais le plus souvent ils sont à la tâche. On règle les prix d'après trois données : 1° d'après la qualité du terrain; 2° d'après sa profondeur; 3° d'après la distance, le tout établi sur des expériences. Les qualités du terrain sont, 1° le sable; 2° l'argile tendre; 3° l'argile dure; 4° le schiste tendre; 5° le schiste dur et le roc solide, dont on fait trois classes, selon qu'il peut être exploité, 1° par la pique et la pelle; 2° par les coings et les marteaux; 3° par la tarière pour le faire ensuite sauter avec la poudre. Cette dernière classe est encore sujète à des distinctions.

Le canal a neuf pieds de profondeur, vingt pieds de largeur dans le fond, et cinquante-six sur les bords. Quand ce canal sera achevé, ce qui peut avoir lieu en moins de trente ans, il n'y aura peut-être, dans le monde, rien, dans ce genre, qui puisse lui être comparé, sous le rapport du travail, de l'étendue ou de l'utilité. Le travail et l'étendue parleront d'eux-mêmes; mais l'utilité ne pourra être connue que de ceux qui auront vu ce pays. Sans parler des charbons, qui pourraient être transportés des Asturies au midi, et des manufactures qui

pourraient, par ce moyen, s'établir dans la Castille, et trouver un débouché tout prêt par la baie de Biscaye, les excellens vins de cette province sablonneuse, qui maintenant payent à peine les frais de leur culture, non-seulement se vendraient aisément, mais seraient de plus en plus recherchés; les huiles acquerraient de la valeur pour la table ou pour les savons; et les grains qui, dans les saisons abondantes, deviennent la ruine du fermier, seraient pour lui une source d'opulence, et stimuleraient son industrie pour de nouveaux efforts.

Faute d'un débouché semblable, des provinces désignées par la nature pour jouir de l'abondance et pour exporter une immense quantité d'objets, sont souvent réduites à la famine, et obligées d'acheter des grains des nations voisines. Lorsqu'en voyant de telles entreprises on s'aperçoit qu'elles languissent faute d'hommes et d'argent, ou qu'on ne les conduit point avec cette activité qu'exigerait leur grande importance, n'est-il pas naturel de maudire la sottise et la folie du genre humain, qui s'engage si souvent dans des guerres ruineuses, par des motifs d'avidité, ou par une vanité jalouse et des craintes sans fonde-

ment. On voit des gouvernemens qui, pour inquiéter et abaisser leurs voisins, dépensent des trésors, qui leur auraient été bien plus profitables, s'ils s'en fussent servis pour leur utilité et leur grandeur réelles, en cherchant à améliorer l'agriculture et à encourager l'industrie. Toute la dépense annuelle de ce canal n'égale pas celle de la construction d'un vaisseau de ligne. J'oserai même avancer que les hommes et l'argent dépensés par l'Espagne dans la dernière guerre, auraient suffi pour achever quarante canaux semblables à celui que je viens de décrire. La discussion pourrait être longue, mais la preuve en serait facile [1].

[1] Nous partageons l'opinion de M. Townsend; mais nous ne pensons pas qu'elle puisse donner lieu à une longue discussion. Chacun convient avec lui que le meilleur usage qu'un gouvernement puisse faire des hommes et de l'argent, est de les employer à des entreprises utiles aux contemporains et à la postérité. Les souverains sont convaincus de cette vérité, sur-tout ceux qui, ayant de grandes vues, sont assez heureux pour régner sur une nation éclairée, active et laborieuse; dédaignant les calculs erronnés d'une économie mal entendue, ils laissent des monumens durables de leur génie vaste et bienfaisant. La guerre même ne peut arrêter leurs travaux, et lorsque

Je ne puis quitter cette ville sans faire mention d'un usage que le marquis de Mos m'assura être commun dans toute la Gallice. Il me dit que dans les pleurésies on donne des semences de lierre pilées, dont la dose est de deux cuillerées à thé, en répétant ce remède toutes les huit heures, et que ce remède très-simple a toujours été infaillible. J'en parle d'après son autorité, car je n'ai jamais eu l'occasion de le prescrire.

Le jeudi, 27 juillet, nous quittâmes Valladolid à cinq heures du matin; et, après avoir gravi une colline calcaire d'environ une demi-lieue, nous arrivâmes à une plaine étendue, fertile en grains, mais assez mal cultivée. Cependant quelques fermiers obtiennent les récoltes les plus abondantes, sur ce sol riche et frais, mélangé d'argile, de sable et de terre calcaire. Les chardons s'élèvent à plus de huit pieds. Le pays est ouvert et sans arbres, excepté près d'un petit couvent qui jouit de l'ombre de quelques ormes très-élevés.

Nous arrivâmes avant neuf heures à un

la paix leur permet de déployer leurs conceptions, on est surpris d'admiration en voyant l'effet de l'impulsion qu'ils ont donnée.

village, contenant soixante-dix misérables chaumières, appelé *la Mudarra*, et bâti sur une belle pierre calcaire fine. Sa position est saine; cependant ces soixante-dix familles ne comprennent que cent vingt individus.

A mesure que l'on avance dans cette plaine, vers Medina de Rio Seco, on trouve à environ sept ou huit lieues de distance de cet endroit la pierre calcaire.

Medina de Rio Seco se ressent déjà de l'influence du canal; car, quoique ses bâtimens offrent encore l'aspect de la misère, cependant le peuple y paraît très-actif, et éloigné de cette lâche indolence si visible dans les autres villages de la Vieille et de la Nouvelle Castille. Le commerce s'est accru, les manufactures commencent à devenir florissantes, particulièrement celles de serge. Il est fâcheux que les fabriquans de rubans de soie n'activent pas leur travail, en adoptant l'amélioration moderne des métiers. Le pays environnant abonde en grains et en vin, et l'on y excelle dans la culture de l'olivier. Toutes ces denrées, ainsi que les manufactures et la facilité du transport par le canal, ont invité les marchands à former

des maisons, et à y apporter de nouveaux capitaux.

Medina avait autrefois sept mille maisons; il n'y en a plus maintenant que douze cents; mais comme elles contiennent plus de huit mille ames, il est évident que le commerce y est actif. Il y a quatre couvens pour les hommes, deux pour les femmes, trois églises paroissiales, avec quarante prêtres. Les églises sont toutes en bon état; celle de S. Maria est élégante, avec un grand dôme bien fini, et supporté par des piliers bien proportionnés. La *Custodia* de cette église est d'argent massif; elle pèse plus de cent livres. L'église de S. Francisco est riche en reliques; mais, il faut l'avouer, ce sont des richesses périssables.

De là à *Mansilla,* qui est à onze lieues et demie, le pays est plat, ouvert, fertile et très-productif en grains et en vin. Les villages y sont nombreux et bien peuplés. La route que nous prîmes, traverse *Cedinos, Vecilla, Mayorga, Alvires, Matallana* et *Santas Martas.* Le premier endroit renferme cent chaumières, dont les murs sont en terre, et deux églises. *Vecilla* a cent soixante misérables habitations, avec deux églises et six prêtres;

elle appartient au comte d'Altamira, grand d'Espagne. *Mayorga* n'a plus que six cent cinquante chétives masures ; elle en comptait anciennement dix-sept mille, dont il ne reste plus aucune trace. Elle est divisée en huit paroisses, et entretient vingt-quatre prêtres. Il y a trois couvens et un hôpital. Cette ville appartient à la jeune duchesse de Benevente. *Alvires* est misérable ; *Matallana* encore plus ; *Santas Martas* un peu moins ; et *Manilla* n'a pas lieu d'être vantée. Toutes leurs maisons sont bâties également avec de la boue, et tombent en ruine.

Par-tout le *trilla* était en activité, et tiré soit par des bœufs, soit par des mules. La charrue de cette partie de l'Espagne prouve un manque de communication avec les provinces les plus éclairées. Les roues de chariot n'ont ni moyeu, ni rayons, ni jantes, ce sont seulement des planches attachées les unes aux autres, et tournant avec l'axe. Celui-ci a ordinairement huit pouces de diamètre.

Mansilla était autrefois fortifié, comme on en peut juger par les tours qui restent encore. Cette ville contient quatre cents familles, un couvent et un hermitage. C'est la duchesse

d'Alba qui en nomme les magistrats. Depuis Mansilla, l'aspect du pays change. Quand on a passé l'Ezla, on trouve des prairies, des clôtures et une grande variété d'arbres, principalement des noyers et des ormes. On traverse ensuite des collines composées de sable, d'argile et de gravier, et entourées d'eaux courantes; puis on descend dans une vallée fertile, à l'extrémité de laquelle est située la ville de Léon, protégée par de hautes montagnes. Nous allâmes, en arrivant, à la maison de D. Félix Getino, chanoine de la cathédrale, et proche parent de mon jeune ami, où on nous fit le meilleur accueil.

Léon contient quinze cents familles et six mille cent soixante-dix individus, distribués en treize paroisses; quatre cent vingt prêtres, une cathédrale, deux fondations royales de S. Isidro et S. Marcos, outre neuf couvens, avec une Beateria pour des religieuses qui ne font pas vœu; et enfin, des hermitages et quelques hôpitaux.

La cathédrale est justement admirée pour sa légéreté et son élégance. Elle est d'une structure gothique, avec un haut clocher très-bien fini. Elle a non-seulement des ornemens

en bas-relief, mais aussi des ouvrages à jour, qui laissent passer la lumière ; ils sont très-beaux dans leur genre, et ressemblent au point de dentelle le plus fin, ou au filigrane. Les vitraux sont tous en verre peint. On voit dans la sacristie un crucifix d'argent, sous un dais supporté par quatre piliers corinthiens, qui ont près de sept pieds de haut, tout en argent. La montagne d'argent sur lequel il est placé, est divisée en compartimens, offrant chacun quelque sujet de la Passion en bas-relief. La *Custodia* a plus de six pieds de haut ; elle est en argent, et décorée d'images élégamment sculptées. Le revenu de l'évêque est de 30,000 ducats, ou environ 3,295 livres sterling (82,500 f.) par année. Les chanoines sont au nombre de quarante, y compris le roi et le comte d'Altamira.

Quand je sortis de la cathédrale, je compris que j'avais commis quelque irrévérence, car notre vieux chanoine qui m'avait toujours reçu en souriant, me regardait avec horreur, et mon jeune ami même me traitait froidement. Voici le fait en deux mots : Ayant fendu mon ongle, je sortis par inadvertance mon canif, et en me promenant, je

la coupai : lors même que j'aurais pensé à ce que je faisais, je n'aurais jamais cru que des personnes qui crachent sans se gêner dans leurs églises, pussent être offensées de mon action : mais avant mon retour au logis le rapport en avait déjà été fait au bon vieillard, qui en avait tressailli; cependant, d'après ma déclaration solennelle que je n'avais pas cru commettre une irrévérence, il se calma peu à peu, et au bout de quelques momens, il reprit son sourire accoutumé.

La maison religieuse, ou *Casa real de San Isidro*, a seize chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les os du saint patron sont déposés dans leur église, dans une grande urne d'argent, ainsi que les corps de tous les rois de Léon, depuis Alphonse IV, surnommé le Moine, jusqu'à Bermudo III, dernier roi de Leon, et les cendres de Ferdinand I, par qui les couronnes de Castille et de Léon furent pour la première fois réunies, et qui mourut dans l'année 1067. Leur bibliothèque contient plusieurs manuscrits précieux.

La *Casa real de San Marcos* a un prieur et seize chanoines, jouissant d'un revenu de quatre-vingt mille ducats, ou environ 8,789 l.

sterling (220,000 fr.) par année. La façade de cette maison religieuse mérite une attention particulière de tous ceux qui visitent Léon : on y voit différentes pièces de sculpture en bas-relief, élégantes et très-bien finies. Deux d'entr'elles représentent le crucifiement et la descente de croix. Mais une des figures les plus frappantes, pour le dessin, l'exécution et l'expression, est celle de san Iago à cheval.

Toutes les églises de cette ville, comme celles de l'Arragon, sont remplies de piliers ; et ces piliers sont presqu'entièrement cachés par des ornemens déplacés, comme des pampres, des chérubins, des anges et des oiseaux, qui sont entièrement couverts d'or.

Léon, dénué de commerce, n'est soutenu que par l'église. Les mendians remplissent toutes les rues, et sont nourris par les couvens et au palais de l'évêque. Ici, ils reçoivent leur déjeûné ; là, ils dînent. Outre la nourriture, ils reçoivent à S. Marcos tous les deux jours, les hommes un denier, les femmes et les enfans la moitié en sus. De cette manière ils vivent, ils se marient, et perpétuent une race de gueux. Un *hospicio*, ou maison gé-

nérale de travail, est presqu'entièrement prête à les recevoir ; mais si on continue à leur distribuer des aumônes, on verra toujours le même nombre de misérables fainéans se présenter pour occuper la place de ceux qui seront confinés dans la maison de travail.

Le pays d'alentour est beau, mais mal cultivé. Il est arrosé par le Torio et le Vernesga, deux petits torrens, qui se réunissent au-dessous de la ville. En été, on peut les appeler des ruisseaux, mais en hiver, ce sont des rivières.

La plus grande partie des murs est bâtie avec les pierres roulées, que l'effort impétueux de ces torrens arrache des montagnes, lors de la fonte subite des neiges, au printemps. Ces débris forment une collection précieuse pour le naturaliste, qui désire connaître sans peine l'histoire naturelle du pays. On y trouve de la pierre calcaire, du schiste et du grès. Les corps étrangers contenus dans ces pierres, prouvent que les collines d'où ils viennent ont été autrefois en état de dissolution, et couvertes par la mer. Le plus beau marbre vient de Nozedo, Robles et Lillo. Les deux premiers endroits sont à cinq lieues, et le

dernier à onze lieues de Léon. Tous les moulins à eau de ce canton ont des roues horizontales. La viande de boucherie y est à peu près à moitié meilleur marché qu'à Madrid.

Le mardi, 1.er août, après avoir passé trois jours avec notre bon chanoine, nous quittâmes Léon. Mon jeune ami et son compagnon montés sur des chevaux que lui avait envoyé son père, et moi sur une bonne mule de louage. Nous fûmes escortés par quelques parens de mon ami.

Notre intention était de coucher dans un couvent situé dans un petit village à cinq lieues de Léon, et appelé *Terras de las Duenas*. Dans ce dessein nous nous mîmes en route à quatre heures de l'après-midi. Nous suivîmes la vallée le long du Vernesga, et nous gravîmes les montagnes. Nous ne trouvâmes rien de remarquable, si ce n'est de grands débris de grès. A onze heures du soir, après avoir été grand train pendant sept heures, nous nous trouvâmes au village où était notre destination.

Malheureusement pour nous les religieuses étaient couchées, et le portier ne voulut ja-

mais nous recevoir, ni même nous donner des provisions. Comme nous avions compté être, selon l'usage, reçus et nourris dans le couvent pour notre argent, nous n'avions rien apporté avec nous, et au lieu de jouir d'un entretien agréable avec la dame abbesse, qui est renommée pour ses saillies spirituelles; au lieu de trouver du bon vin, précédé d'un bon soupé et suivi de bons lits, nous fûmes obligés de nous retirer sans rien avoir à manger ni à boire, dans une misérable chaumière du village, appelée une *posada*, où nous trouvâmes cependant deux lits.

Le lendemain matin nous prîmes de bonne heure notre chocolat[1] et continuâmes notre route, en suivant les défilés tortueux de ces montagnes le long de la Luna, petite rivière fameuse pour ses truites. Ces montagnes sont de schiste recouvert de marbre.

A mesure que l'on avance, les rochers deviennent plus escarpés, le schiste disparaît et le marbre s'élève à la hauteur de trois ou quatre

[1] Un avantage des auberges d'Espagne, en compensation de leurs nombreux désagrémens, est que, quelques mauvaises qu'elles soient, on est toujours sûr d'y trouver du bon chocolat.

cents pieds en masses souvent perpendiculaires, mais quelquefois inclinées.

Dans toutes les ouvertures de ces montagnes, par-tout où il y a une vallée assez large pour pouvoir nourrir quelques vaches, on trouve un village de dix, quinze ou vingt maisons. Leur nombre est toujours en proportion avec l'étendue du pâturage; et comme la race humaine fait par-tout des efforts pour s'accroître, on voit les habitans gravir les pentes les plus roides pour cultiver toutes les portions de terrain où la charrue peut passer.

Le nombre des habitans de ce pays doit être limité, comme le sont leurs moyens de subsistance. S'ils établissaient une communauté de biens, ils devraient ou tirer au sort ceux qui devraient émigrer, ou mourir de faim tous ensemble; à moins qu'ils ne préférassent stipuler d'un commun accord, que seulement deux personnes de chaque famille se marieraient, et dans le cas où une chaumière deviendrait vacante, ils devraient trouver moyen de décider lesquels des postulans s'uniraient pour en prendre possession.

Je reprendrai ce sujet quand l'occasion s'en présentera, mais j'en ai voulu dire deux mots

ici, parce que dans cette occasion l'exemple cité est bien précis. Il est donc comme les élémens de toutes les sciences, facile à comprendre, et pourra nous aider dans nos recherches sur l'extension de la population, dans les cas où ses combinaisons ne sont pas aussi frappantes.

Après avoir marché au milieu de ces montagnes nues et pelées pendant près de cinq lieues, exposés au soleil brûlant, presque suffoqués par la chaleur, fatigués et prêts à nous trouver mal par le manque d'air, nous arrivâmes au pied d'un grand rocher, que nous quittâmes avec peine à cause de la fraîcheur vivifiante que son ombre nous procura, et qui rappela à mon esprit une image poëtique dont je n'avais jamais senti la force auparavant. L'épaisseur de cette ombre, sa vaste étendue, la distance de la chaleur réfléchie, jointes à ce degré d'humidité qui est nécessaire pour absorber et faire disparaître la chaleur de l'atmosphère environnante, tout cela et plus encore se trouve dans une image poëtique : *The shadow of a great rock in a weary land.*

Ce rocher fut pour moi un objet de ré-

flexion sous plus d'un rapport. Il était de grès, remarquable par la blancheur et la finesse de son grain. S'il eût été de schiste ou de pierre calcaire, ou qu'on eût trouvé du granit dans son voisinage, ce rocher ne m'aurait point autant frappé, mais en le trouvant composé de grès, je me sentis naître le désir de connaître d'où il était venu. Il n'y a pas de doute que ce grès a pour origine un granit décomposé, mais je ne pus trouver aucun granit près de ces montagnes. Cette difficulté n'est pas bornée à ce seul rocher, sous l'ombre duquel ces réflexions se présentèrent à mon esprit; elle s'offre également dans tous les pays, mais dans aucun il n'est plus frappant que sur les dunes de Wiltshire, plus spécialement près Aubury et Kennet, dans les environs de Marlborough, où de gros cailloux de grès roulé, appelés *sarcen* et *grey-whethers*, couvrent la craie dans une étendue considérable. Je discuterai plus loin ce phénomène; mais pour le moment, il est temps de quitter ce rocher.

Vers le milieu du jour nous arrivâmes à un village nommé *Truovana*, consistant en vingt-deux misérables chaumières, qui appartiennent

aux moines de l'Escurial. Nous dînâmes à leur ferme, où leurs bergers fournissent du pain aux voyageurs. Les troupeaux consistent en vingt-huit mille moutons, qui en été se nourrissent sur ces montagnes, mais en hiver voyagent vers le midi. Les moines emploient deux cents bergers pour soigner ces troupeaux, et pour nourrir les bergers, ils ont un petit moulin avec une roue à eau horizontale, qui travaille jour et nuit, et un four qui n'a jamais le temps de se refroidir, car le matin il cuit le pain pour les bergers et le soir pour leurs chiens.

La situation de ce village est des plus romantiques. Il est situé dans une plaine peu étendue, bien boisée, bien arrosée, et enfermée par de hautes montagnes de marbre, dont les sommités pelées et arides forment un contraste frappant avec la riche verdure des prairies, et les abondantes récoltes de grains, tandis que leur image réflechie sur la surface unie d'une rivière qui coule près du village, donne du brillant à l'ensemble, et achève le tableau.

L'orme, le frêne, le peuplier et l'épinevinette sauvage, paraissent être les arbres les plus convenables à ce sol.

La beauté naturelle du lieu nous dédommagea de la mauvaise chère. Si nous eussions poussé un mille plus loin, jusqu'à Villasetano, nous eussions non-seulement été reçus avec hospitalité, mais traités avec recherche par D. Ignatio Horenzano, seigneur de ce village. Sa maison est plutôt élégante que magnifique, mais la situation en est enchanteresse; elle ressemble beaucoup à celle de Truovana, seulement elle est sur une plus grande échelle. Il est impossible de voir des prairies mieux arrosées ou plus fertiles que celles de cette délicieuse vallée.

Quoique nous eussions dîné si tard, nous ne pûmes nous dispenser de manger quelques gâteaux, avec des sucreries, et boire un peu de vin. Quand nous eûmes achevé cette collation, nous eûmes de la peine à partir; on voulait absolument nous retenir pour la nuit; mais comme ce séjour prolongé ne pouvait s'accorder avec notre plan, nous hâtâmes notre départ, et longeant la vallée qui, dans cet endroit, n'a pas plus de cinq cents pas de largeur, et est fermée par de hautes montagnes, nous suivîmes les détours d'une rivière jusqu'à Piedrafita, où nous logeâmes

chez D. Cortbeca Garcia de Atocha. Nous n'eûmes pas à nous repentir d'avoir résisté aux pressantes invitations que l'on nous avait faites à Villasetano.

Piedrafita, petit village qui contient quarante-six maisons, tire sa subsistance d'une petite vallée, et est environné de tous côtés par des montagnes. Les chiens des bergers sont grands et forts, et bien propres à combattre les loups qui sont très-nombreux dans les environs. Ils portent un collier garni de pointes pour protéger leur cou et empêcher le loup de les saisir par cette partie, exposée aux attaques.

Il est curieux de voir les femmes battre leur beurre en se promenant ou en s'arrêtant pour causer avec leur voisine; chacune a un sac de cuir dans lequel elle secoue la crême jusqu'à ce que le beurre soit entièrement formé.

En sortant de ce village nous ne prîmes pas la route directe d'Oviédo; nous nous en détournâmes pour une œuvre de piété, c'est-à-dire, pour accomplir un vœu que la mère de mon ami avait fait au dernier instant de sa vie. Ce fils, son premier né, était alors à Barce-

lone avec son régiment; mais quoiqu'absent elle le lia par le vœu solennel, qu'avant de rentrer dans sa province natale, il se prosternerait devant l'autel de *Nostra senora de Carrasconte,* où il payerait quatre réaux pour une messe, et en donnerait vingt aux pauvres. Pour remplir cette intention, nous fîmes plusieurs milles au milieu des montagnes, toujours en nous élevant, jusqu'à un petit village presque perdu dans les nuages. Après y avoir accompli le vœu d'une mère chérie, nous revînmes par le même chemin pendant environ une lieue, et nous rejoignîmes la route que nous devions suivre.

Je fus extrêmement surpris de voir dans ces montagnes, le 3 août, de la neige qui n'était pas encore fondue et peu éloignée de riches récoltes de grains, alors entièrement mûrs et se courbant en attendant la faucille.

Tous les chiens, dans les petits villages que nous traversions, ont des colliers garnis de pointes; elles sont absolument nécessaires, à cause des loups qui abondent dans ces régions élevées. En hiver ils deviennent voraces et hardis; même en été ils commettent pendant la nuit de fréquens ravages parmi les

troupeaux, si le berger ou son chien dorment profondément.

La base de toutes ces montagnes est du schiste, couvert par-tout de pierre calcaire, le plus souvent bleue. Les rochers sont déchirés d'une manière singulière; les couches sont inclinées dans toutes les directions possibles; et tout le pays paraît avoir été bouleversé. Quelquefois le schiste s'élève au-dessus du niveau des montagnes adjacentes, et toujours il est recouvert par la pierre calcaire; d'autres fois les montagnes inférieures paraissent être entièrement composées de cette dernière pierre; cependant on découvre le schiste dans les profonds ravins, mais nulle part on ne trouve de trace de granit.

Au *Puerto de Somiedo*, là où les eaux se séparent, on voit quelques misérables chaumières, qui ont donné leur nom au passage.

De là nous descendîmes par un profond ravin, qui laisse voir le schiste natif; mais il descend du haut d'immenses rochers calcaires, chargés de coquilles fossiles. Ici, nous crûmes être comme ensevelis au milieu de ces rochers énormes; dans les endroits où cette masse s'ouvrait au nord, nos yeux découvraient des

montagnes derrière d'autres montagnes, à la distance de plusieurs milles; leur nombre était si prodigieux, que leur ensemble ressemblait à l'Océan quand il est tourmenté par une épouvantable tempête. Devant nous, le petit village de Gua paraissait être prêt à être englouti et abymé par les vagues; les rochers suspendus en l'air présentaient une scène magnifique qui ne peut être décrite.

Plus bas, à la distance d'un mille, est la *Pola de Somiedo,* village de vingt-une chaumières, placées sur une petite éminence, qui est entourée par près de quatre-vingts acres de prairies bien arrosées, et enfermées par des rochers calcaires de la hauteur la plus étonnante. Si Shakespeare avait passé par ce chemin, son imagination ne se serait jamais arrêtée sur la falaise de Douvres. Le village, avec ses prairies, cette petite rivière et les hautes montagnes nues, et presque perpendiculaires, ou boisées et inclinées, les chèvres sautant de rocher en rocher, et le gros bétail paissant tranquillement au-dessous; tous ces objets réunis forment un tableau délicieux.

J'eus assez de temps pour exercer mon imagination et mon pinceau; car dans ce charmant

village, nous ne pûmes trouver ni pain, ni viande, ni œufs, ni vin; quand à la viande et au vin ce sont des objets de luxe dont les habitans ne tâtent que rarement.

Le ravin au travers lequel cette petite rivière suit son cours, se retrécit et s'élargit alternativement; il n'a pas quelquefois plus de trois pas en travers, et même dans sa plus grande largeur, il n'a jamais plus de six cents pieds; quelquefois ses bords sont inclinés et laissent quelques acres de terrain au cultivateur, et d'autres fois ils sont taillés à pic et inaccessibles excepté aux chèvres; ils sont souvent rocailleux et arides, mais souvent aussi couverts d'arbres différens, comme chênes, frênes, hêtres, noisettiers, noyers, châtaigniers, même dans des endroits où on n'aperçoit point de terre où ils puissent enfoncer leurs racines.

Les rochers eux-mêmes produisent un bel effet, sur-tout quand le marbre blanc, qui est à nu, est presque caché par les feuillages. Plus près du bord de l'eau, les pruniers, les mûriers et les figuiers varient la scène et indiquent le voisinage de quelque petit village. Ce chemin, au milieu de ces rochers, est sauvage au-delà

de l'imagination : quelquefois le voyageur se trouve dans un fond au bord de la rivière; quelquefois il gravit des montées rapides, ou descend de hauteurs escarpées, ayant d'un côté un précipice de deux ou trois cents pieds, et de l'autre des rocs suspendus qui menacent de l'écraser; quelquefois la rivière est resserrée entre deux rochers, et on la perd de vue; d'autres fois en jetant ses regards en bas on en aperçoit quelques échappées au travers des branches des arbres; mais soit qu'on l'aperçoive ou qu'elle se dérobe aux yeux, on entend toujours son murmure. Le chemin est rocailleux et si étroit qu'il ne peut y passer qu'une mule, en sorte que la crainte du danger l'emporte souvent sur le plaisir qu'on éprouverait à la vue de ces lieux sauvages et si romantiques.

Près du niveau de la rivière, à la distance de deux lieues de Pola de Somiedo, le marbre est chargé de belemnites; mais bientôt après la pierre calcaire disparaît; elle est remplacée par le grés, quelquefois à grains très-fins, et presque semblable pour le poli à la pierre de Turquie, d'autres fois grossier, et évidemment composé de fragmens; c'est alors une

espèce de poudingue dont le ciment et la gangue sont siliceux.

Après avoir fait quatre lieues, ou un peu plus de quatre heures de route à cheval, nous arrivâmes à *S. Andrès de Aguera,* suivant toujours le même ravin, qui s'élargit ici et renferme des villages plus considérables.

Il y a d'autres passages pour descendre dans les Asturies, en venant des royaumes de Castille et de Léon; mais je crois qu'ils sont tous très-difficiles. Cette circonstance nous fait concevoir aisément, non-seulement pourquoi les Maures, qui ont subjugué tout le reste de l'Espagne en trois ans, n'ont pu pénétrer plus avant dans le nord; mais pourquoi, quand la chance changea, les vaincus ne manquèrent jamais de faire une invasion et de pousser leurs conquêtes au midi. De 700 à 711, la jalousie de deux princes faibles et vicieux désarma la nation et lui ôta les moyens de résister à l'impétuosité de ses fiers conquérans qui, avec leur cavalerie légère, balayèrent tout le pays ouvert, et déployèrent leurs bannières victorieuses sur les bords des principales rivières du royaume. Mais quand ils arrivèrent à cette chaîne de montagnes qui,

s'étendant de l'est à l'ouest, et séparant le nord de la Gallice, les Asturies, la Biscaye et Guypuscoa du reste de l'Espagne, avait arrêté les progrès de nations aussi guerrières que les Carthaginois, les Romains et les Goths, la cavalerie légère devint absolument inutile, et les Maures furent obligés de mettre des bornes à leur ambition.

Là, ils furent reçus par l'infant D. Palayo. A la mort de Rodrigo, qui fut tué en 714 dans une bataille devant Xeres, près de Cadix, ce prince se retira dans ces montagnes, et par sa valeur, conserva à sa postérité les faibles restes d'un vaste empire. C'est là que se forma cette race courageuse qui, dans les siècles suivans, se précipitant sur les enfans dégénérés des Maures, les chassa des plaines, et dans la suite des temps, c'est-à-dire, après une lutte de sept cent quatre-vingts ans, les expulsa de toutes les forteresses du royaume.

Quand nous arrivâmes à *S. Andrès de Aguera*, nous prîmes notre logement au presbytère, où le bon *Padre Cura* nous reçut de la manière la plus hospitalière. Ce bénéfice lui a été donné par l'évêque d'Oviédo; il passe pour le meilleur de ceux dont cet évêque dis-

pose. Le presbytère est une chaumière distribuée peu commodément, et n'ayant pas grande apparence. Après avoir monté cinq marches en pierre brute, on entre dans un vestibule obscur, d'environ trois pieds en quarré, qui conduit à une petite cuisine sur la gauche, ou à la salle si on tourne à droite. La première n'a pas besoin d'être décrite; la dernière a quatorze pieds sur douze, avec un plancher raboteux, des murs blancs, sans plafonds ni lambris; les meubles consistent en une table de chêne et deux bancs. Cette salle communique avec le cabinet d'étude, petite pièce de six pieds sur cinq, et avec la chambre à coucher, qui a six pieds carrés, mais point de fenêtres parce qu'elle se trouve entre le cabinet et le vestibule; sous le cabinet il y a un cellier bien garni d'outres de vin; on y descend par une trappe de très-petite dimension. Les deux servantes couchent dans une petite chambre qui tient à la cuisine; et le prêtre assistant, dans une petite cabane séparée de la maison; si on le demande dans la nuit, il peut se lever sans troubler le repos du bon curé.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, nous eûmes

du chocolat et des biscuits; le soir, quelques volailles grasses et du bon vin, nous dédommagèrent de nos souffrances du jour. Le meilleur lit fut donné à l'étranger, et le prêtre hospitalier chercha d'une manière ou d'une autre à loger tout le reste.

Le lendemain était un vendredi, et par conséquent un jour d'abstinence; mais cela ne fit aucune différence pour moi, car le jeune prêtre, poli et attentif, me donna une volaille. A dîné il me fournit l'occasion d'admirer sa discrétion; il me pria de goûter de la truite, comme un produit de la Luna, rivière fameuse par cette sorte de poisson; mais l'homme d'affaires de mon jeune ami repoussa le plat et dit: « Il ne peut pas manger du poisson, car il a mangé de la viande. — Il est vrai, dit le prêtre, nous autres catholiques ne devons pas toucher à du poisson un jour d'abstinence, si nous avons mangé de la viande; mais notre ami n'est point soumis à une pareille obligation ». .

Cette paroisse contient cent cinquante familles, qui comprennent sept cents communians, outre les enfans au-dessus de dix ans; ces habitans sont répandus dans neuf petits villages, dont sept sont sur les montagnes, et

deux dans la vallée. Il doit être très-pénible pour le curé de remplir en hiver les devoirs accidentels de son état, quand tout le pays est couvert d'une neige épaisse. Le terme moyen des naissances est de trente, et celui des morts de vingt-cinq.

Un peu plus bas, dans la vallée, se trouve *Aguerina*, où nous vîmes la maison du cardinal Cienfuegos, avec la petite chaumière dans laquelle il est né. Aucun cardinal de nos jours ne voudrait passer une journée dans l'une ou l'autre.

Le peuple, dans toutes ces montagnes, a adopté de préférence le drap brun; les femmes filent au fuseau. Leur industrie est des plus frappantes; elle n'est pas enfant du luxe, comme dans des pays plus riches; mais elle est celui de la pauvreté et de la nécessité la plus absolue. Aucun terrain accessible n'est laissé inculte; le sol même le plus ingrat est obligé de rapporter quelque production. Les terrains les plus élevés sont semés en froment; les plus bas, en maïs. Le roc est calcaire, et quand il est brûlé, il leur sert de principal engrais.

La quantité de terrain qu'une paire de bœufs peut labourer dans un jour, ce qui

équivaut à environ un demi âcre, se vend ici cent ducats, ou 11 liv. sterling à peu près, et on en estime la rente à celle d'une fanega d'orge, ou à cinquante-six livres de pain de vingt-quatre onces la livre.

N'ayant rien autre chose à faire, je m'amusai à dessiner la vue d'Aguera et d'Aguerina; après quoi, je fus avec notre bon curé à son église, pour voir le corps de S. Fructuoso. C'est vers ce corps que les voleurs et les meurtriers vont chercher une protection contre le fer vengeur; et même, s'ils peuvent atteindre le vestibule avant d'être pris, la justice est désarmée, et ils peuvent vivre là en sûreté. L'église, il est vrai, peut les livrer, mais alors on ne les fait pas mourir. Un pareil asile dans les Asturies est peu nuisible; car les habitans sont remarquables par la douceur et la simplicité de leurs mœurs; mais dans d'autres provinces, ce privilége est suivi des conséquences les plus fatales.

Il y a dans ces montagnes, m'a-t-on dit, non-seulement des loups, mais aussi des ours et une espèce de tigre; en hiver tous ces animaux sont extrêmement féroces. La crainte qu'ils inspirent est cause que les bergers

mènent toujours leurs troupeaux, qui consistent en moutons et en chèvres, passer la nuit dans les villages; et quand ceux-ci paissent sur les montagnes, ils sont suivis de chiens robustes, avec des colliers garnis de pointes.

Le samedi 5 août, nous quittâmes Aguera à quatre heures du matin, et continuâmes à descendre pendant trois lieues dans le même ravin, qu'on peut appeler ici une vallée, et le long du même torrent rapide que nous avions suivi depuis sa source, près de la cime de cette vaste chaîne de montagnes; nous la traversâmes à l'est, à l'endroit le plus romantique, appelé *Belmonte ;* nous quittâmes là le ravin, et nous trouvâmes à peu près les mêmes arbres que quelques jours auparavant, le noisetier, le châtaignier, le noyer et le chêne.

Après avoir monté près d'une heure, nous atteignîmes le sommet d'une montagne qui commande une vaste étendue de pays. Ce changement subit, après avoir été si long-temps confiné entre les bornes étroites d'un ravin profond, ressemblait à une résurrection; nous commençâmes à respirer plus librement et à regarder autour de nous avec plaisir, pour contempler un nouveau monde. Tout le pays,

sa verdure, ses haies et ses productions, ressemble à quelques-unes des plus riches paroisses d'Angleterre; les petites collines couvertes de grains ou de bois, semblent augmenter de tous côtés l'agrément de la scène. Le roc le plus ordinaire est calcaire; cependant, nous trouvâmes du schiste sur les collines les plus élevées.

Nous descendîmes, vers le milieu du jour, dans une plaine circulaire, d'une étendue considérable, fermée par-tout de montagnes, et arrosée par un petit courant, sur les bords duquel, à peu près dans le centre de la plaine, est situé le village de *Grado.* Après y avoir dîné, nous suivîmes le cours de la rivière entre deux hauts rochers, et nous continuâmes notre route pendant quelque temps, le long de vallées resserrées; gravissant ensuite de collines en collines, nous arrivâmes dans la plaine fertile, à l'extrémité de laquelle se trouve la ville d'Oviédo; et vers le coucher du soleil, nous descendîmes au palais de l'évêque, lieu de notre destination.

Les dépenses de ce voyage furent comme suit : une calèche pour Valladolid, distance, trente-trois lieues, ou environ cent soixante

milles, et pour lesquelles on compte cinq jours de route, un de séjour et quatre pour le retour; en tout, dix jours : avec le salaire du conducteur, deux cent quatre-vingt-quatre réaux. *Idem*, jusqu'à Léon, une demi-calèche, cent réaux. Une mule pour Oviédo, cinq journées et le retour, cent vingt réaux.

Ma quote part de la nourriture, de Madrid à Oviédo, c'est-à-dire le tiers, deux cent soixante-douze réaux. La dépense totale fut donc, en livres sterling, de 7 liv. 14 s. $7\frac{1}{2}$ d. (184 fr.) pour un voyage qui, s'il eût eu lieu en ligne directe, aurait été de quatre-vingt-deux lieues, mais qui, à ce que je crois, fut de plus de quatre-vingt-dix, ou environ quatre cent cinquante milles, et auquel, de la manière dont nous voyagions, nous mîmes quinze jours. La dépense ordinaire, dans cette partie de l'Espagne, peut être estimée, pour une calèche, à 5 s. 6 d. (6 fr.) par jour, en en comptant autant pour le retour; et environ 5 schellings par jour pour la nourriture, non compris le *calisero*, qui paye ordinairement sa dépense.

VOYAGE
DANS LES ASTURIES.

Oviédo, capitale des Asturies, est situé près le confluent de deux petites rivières, qui se jètent dans la baie de Biscaye, à Villaviciosa. Cette ville, bâtie par Froila ou Fruela, fils d'Alfonse Ier, surnommé *le Catholique*, qui en fit le chef-lieu de ses états, contient mille cinq cent soixante familles, qui comprennent cinq mille huit cent quatre-vingt-quinze communians, sans compter les enfans au-dessous de dix ans, qu'on estime au nombre d'environ seize cents; de manière que la population entière est de sept mille quatre cent quatre-vingt-quinze, ce qui ne fait que cinq individus par famille. Il y a quatre églises paroissiales, huit chapelles, six couvens, et un nombre proportionné de prêtres, avec un évêque, son coadjuteur et trente-six chanoines. L'évêché est estimé soixante mille ducats de revenu, et le chapitre, quatre-vingt

mille, ce qui fait pour le premier, 6,591 liv. 15 s. $11\frac{1}{4}$ d.; et pour le dernier, 8,789 liv. 1 s. 3 d. [1] par année. Je pris mon logement chez l'évêque coadjuteur; c'est un grand et bel homme, qui a plus de six pieds deux pouces [2]. Il est âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il ait encore l'air jeune; il est très- bien fait, gai et vif; ses manières sont aisées et sa conversation animée. On lui donne le titre d'*illustrissime;* et en s'approchant de lui, on commence par fléchir les genoux, on lui baise son anneau, après avoir reçu auparavant sa bénédiction, qu'il donne en faisant le signe de la croix.

Son palais n'est pas élégant, quoique assez commode. On entre par la remise, et de là on passe par une porte qui mène à l'écurie, ou à l'escalier des appartemens qui sont au-dessus. Quand on est monté, on traverse une espèce de gallerie, ou antichambre, pour aller aux appartemens de l'évêque, qui consistent en un salon d'environ trente pieds sur dix-huit, un petit cabinet et une chambre à coucher atte-

[1] Environ 157,000 francs; et 210,000 francs.

[2] Le pied anglais n'a que 11 pouces et 3 lignes, comparativement au pied de roi.

nante. La salle à manger a environ vingt-quatre pieds sur vingt-deux; à peu de distance, près d'elle, est une petite cuisine avec quelques chambres à coucher dans l'espace intermédiaire. On ne voit dans ces chambres que des murs blanchis et des planchers mal joints; les chaises et la longue table sont en chêne.

Si le palais est simple en lui-même, la chère qu'on y fait l'est beaucoup plus; elle suffit pour se sustenter; elle n'offre pas de recherche, et encore moins d'ostentation. Notre dîné consistait ordinairement en une *sopa*, ou du pain cuit dans du bouillon, suivi d'une *olla*, composée de bœuf et de mouton, d'un morceau de lard et de quelques saucisses, avec des *garvanzos*, ou pois chiches (*cicer arietinum*), ce qui est plus simple que la *olla* de quelques autres tables, à laquelle on ajoute du veau et des volailles. On servait ensuite quelqu'espèce de viande rôtie, ou du gibier; et le poisson, accommodé d'une manière ou d'une autre, paraissait à la fin du repas. Tous les matins et tous les soirs, au lieu de thé, on présentait à tout le monde du chocolat avec des biscuits de Naples.

Le bon évêque passait ses matinées à rem-

plir les devoirs et les fonctions de son ministère. Après dîné, il faisait sa *siesta;* il se promenait ensuite à pied ou en voiture; et les soirs il s'entretenait avec ses amis, qui se réunissaient autour de lui. Sa maison consiste en un chapelain, un secrétaire et deux pages; outre cela, son neveu, qui est un des chanoines, vit avec lui; et son petit-neveu, mon compagnon de voyage, y était alors par hazard. Les pages servent à table et accompagnent l'évêque quand il sort. Le reste de leur temps est employé à l'étude; lorsqu'ils sont suffisamment instruits, on les élève à la prêtrise, et alors, admis à la table de l'évêque, ils deviennent ses commensaux jusqu'à ce qu'il s'offre quelque bénéfice auquel il puisse les présenter. Le *padre cura*, c'est-à-dire le curé de S. André de Aguera, a été un de ces pages; et tandis que j'étais à Oviédo, un autre page, jeune et aimable, fut ordonné prêtre, dit sa première messe et s'assit avec nous à table.

Comme j'avais été recommandé à l'intendant par le comte de Campomanes, je fréquentai quelquefois, avec le chanoine, sa *tertulla*, ou assemblée du soir, où je ne manquais jamais de rencontrer le comte de Peñalba, ami

de Campomanes. Je trouvai là deux pièces destinées, l'une pour jouer aux cartes; l'autre, pour ceux qui désiraient faire la conversation; toutes les deux étaient élégantes; la première sur-tout était spacieuse et bien proportionnée. La compagnie assemblée dans l'appartement de jeu était nombreuse; on y jouait à la lotterie, qui ne demande ni jugement, ni mémoire; mais l'appartement pour la conversation était désert. Le comte, il est vrai, était assez poli pour quitter la table de jeu quand j'arrivais; mais comme je ne trouvais pas que j'eusse droit d'attendre de lui un pareil sacrifice, je ne restais pas long-temps, et avec mon misérable espagnol, je tourmentais l'évêque, qui ne parlait pas français: quand je pensais que j'avais assez abusé de sa bonté, je me retirais chez moi.

Quelques jours après mon arrivée, je vis une grande procession que fit l'évêque avec ses chanoines, suivis des principaux habitans, qui portaient des torches, et précédés par les reliques de sainte Eulalie, pour demander au ciel de la pluie; mais cette patronne du diocèse, sourde à leurs prières, n'intercéda point pour obtenir une ondée rafraîchissante; en

conséquence, le maïs fut brûlé et ne produisit que peu de grain. Quand cette plante est en fleur, elle a besoin de pluies fréquentes pour prévenir la nielle.

Le grand nombre des processions rend la consommation de la cire très-considérable dans toutes les parties de l'Espagne, mais sur-tout dans les contrées qui ne sont pas arrosées, soit par des rivières, soit par des norias. Je suis porté à croire que dans beaucoup d'endroits, si on appliquait convenablement les mêmes sommes que l'on dépense en cire, on se pourvoirait d'une abondante quantité d'eau qui ne manquerait jamais, et qui payerait un bon intérêt du capital employé. Le gouvernement a senti cette vérité; et c'est dans le but de faciliter l'irrigation, aussi bien que la navigation, qu'il encourage l'établissement de canaux, non comme chez nous en abandonnant ce travail important à des entrepreneurs particuliers, mais en le considérant comme une entreprise nationale et en le faisant exécuter aux frais de la nation.

Après la procession, je fus visiter l'*hospicio*, ou maison générale de travail; je trouvai que les réclus étaient au nombre de soixante-

cinq hommes, cinquante-cinq enfans, quatre-vingt-dix femmes et soixante-dix jeunes filles, non compris les enfans qui sont en nourrice au dehors. La maison est grande et commode; elle consiste en quatre corps de logis, qui ont trois étages parfaitement distribués, avec de bons appartemens pour le travail et pour les dortoirs. Quelques-uns ont deux cent cinquante pieds de long, et sont hauts et larges en proportion. Les fonds, pour soutenir cet établissement, sont trente mille ducats provennant annuellement des permissions de vendre de l'eau-de-vie dans les Asturies; trois mille ducats de revenus fonciers, et de quelques autres rentes; le tout se montant à quatre mille livres sterling [1], outre le produit du travail, que l'on estime trois mille réaux, ou trente livres par année [2], y compris ce qui se fait pour la consommation de la maison. Parmi les deux cent quatre-vingts personnes enfermées dans cet hospice, je n'ai vu aucun impotent, de manière que l'on peut hardiment estimer leur travail à deux schellings et un sou et demi (2 fr. 54 c.) chacun par année. La dé-

[1] 96,000 francs.

[2] 720 francs.

pense de chaque pauvre, pour le public, n'est pas aussi facile à calculer, parce qu'on réunit dans cet établissement tous les enfans abandonnés. Ici la mère n'a rien autre chose à faire qu'à mettre l'enfant dans le berceau, tirer la sonnette et s'en aller.

Outre cet asile pour les pauvres et leurs enfans, l'évêque fait distribuer soixante-dix réaux tous les matins à ses portes; on donne un quarto ou un ochavo à ceux qui viennent, et une pension toutes les semaines aux veuves et aux orphelins. Outre cela les chanoines, en passant dans les rues, répandent abondamment des aumônes; et les six couvens donnent du pain et du bouillon à midi; sur-tout les Bénédictines qui, comme les plus riches, sont aussi les plus libérales dans leurs donations. Quand les pauvres sont malades, ils ont un hôpital commode, toujours prêt à les recevoir.

Malgré la grande quantité d'œuvres charitables que l'on fait dans cette ville, pourrait-on l'imaginer? les mendians couverts de haillons et de vermine fourmillent dans les rues. N'est-il donc pas évident qu'on a beaucoup trop fait et qu'on a augmenté le nombre et la misère des pauvres par ces mêmes

moyens employés pour subvenir à leurs besoins.

Quel stimulant pourrait exciter l'industrie des pauvres? car celui qui peut puiser de l'eau à la fontaine, ira-t-il creuser un puits? Un individu souffre-t-il de la faim? les monastères le nourriront. Est-il malade? un hôpital est ouvert pour le recevoir. A-t-il des enfans? il n'a pas besoin de travailler pour les soutenir, ils sont pourvus de tout sans qu'il ait à s'en inquiéter. Est-il trop fainéant pour aller chercher sa nourriture? il n'a qu'à se retirer à l'hospice. Desséchez la fontaine, et chacun à l'instant commencera à creuser un puits; brûlez l'hospice ou dissipez ses fonds, ne donnez d'autres soulagemens que des récompenses qui puissent stimuler l'industrie, à la vérité vous verrez d'abord la misère augmenter et la population décroître; cependant, comme résultat de cette industrie qui ne peut naître que du besoin, la population augmentera ensuite dans une progression constante et régulière : la richesse se répandra par-tout, et l'indigence sera confinée dans la cabane du fainéant.

Je fus extrêmement content de la réponse que

me fit l'évêque, un jour que je pris la liberté de lui demander s'il ne pensait pas qu'il faisait du mal par la distribution de ses aumônes. « Il « n'y a pas de doute, dit-il ; mais c'est au « magistrat qu'il appartient de nettoyer les « rues de mendians; il est de mon devoir de « donner des aumônes à tous ceux qui en « demandent ».

Parmi les veuves pensionnées par l'évêque, il y en a plusieurs qui ont vécu dans l'abondance tant qu'elles ont eu leur mari. Ce sont des veuves d'hommes de loi, qui sont très-nombreux, et qui dépensent tous leurs gains.

J'allai ensuite avec D. Antonio Durand, médecin, et D. Francisco Roca, chirurgien, visiter l'hôpital. Les maladies les plus remarquables étaient des fièvres tierces, des hydropisies, et une maladie particulière à cette province, appelée *mal de la rosa*. Le traitement des fièvres tierces offre seulement ceci de remarquable, c'est que l'on commence par saigner, viennent ensuite les émétiques, les purgatifs et le quinquina. Peut-être n'y a-t-il que ce dernier remède qui soit véritablement efficace, tandis que tout le mérite des premiers est purement négatif. Les hydropisies sont

bientôt guéries par les purgatifs et par l'abstinence de boisson : on ne permet au malade qu'une demi-pinte de vin dans vingt-quatre heures.

Le *mal de rosa* a été considéré comme une espèce de lèpre, mais il ne me paraît avoir aucune affinité avec cette maladie. Il attaque le dessus des mains, les coude-pieds et le cou, d'où il descend au sternum presque jusqu'au cartilage ziphoïde, mais le reste du corps en est exempt. La place attaquée paraît d'abord rouge; cette couleur est accompagnée de douleur et de chaleur, puis elle finit par une gale. Dans le cours de la maladie, on voit se succéder les vertiges, le délire, avec la langue chargée, la lassitude, les frissons, les pleurs, et suivant le témoignage du docteur Durand, un penchant particulier à se noyer. Cette maladie disparaît en été et revient au printemps. On peut la guérir par le nitre et quelques purgatifs doux; mais si on la néglige, elle se termine par les écrouelles, le marasme, la mélancolie et la folie.

Il y a à Oviédo, comme dans la plupart des grandes villes en Espagne, un hôpital ouvert trois fois l'année aux vénériens, pour en rece-

voir autant qu'il en peut contenir; mais les chirurgiens de tout le royaume, se plaignent de ce que les malades tardent trop à avoir recours à eux. Cela peut provenir ou de la violence de leur traitement, ou de la faiblesse des symptômes; mais quelle qu'en soit la cause, cette maladie est universelle.

Les maladies qui semblent être endémiques dans les Asturies, sont les fièvres intermittentes, les hydropisies, l'histérie, l'hypocondrie, les écrouelles, les bronchocèles, les obstructions glanduleuses, les cachexies, le scorbut, la lèpre, la folie, l'épilepsie, accompagnée de vers; l'apoplexie, la paralysie, les rhumatismes, la phthisie et les érysipèles, avec le mal de *rosa* et la *saana* ou la gale.

On a, dans les Asturies, vingt hôpitaux appelés *lazaros*, pour la lèpre. Cette maladie se manifeste sous différentes formes. Quelques malades sont couverts d'une croûte sèche, blanche, et ressemblent à des meûniers. Chez d'autres la peau est presque noire, très-épaisse, pleine de rides, onctueuse et couverte d'une croûte dégoûtante. D'autres ont une jambe et une cuisse considérablement enflées, et pleines de varices, de pustules et

d'ulcères, qui répandent une odeur abominable. Tous se plaignent de chaleur et de démangeaisons insupportables. Quelques patiens, au lieu d'une jambe enflée, ont une énorme grosseur à une main, sur-tout les femmes, ou bien les traits de leur visage sont enflés à un tel point, qu'ils ont à peine figure humaine; d'autres ont encore des charbons de la grosseur d'une noisette, répandus sur tout le corps.

La gale commune (*scabies*) est un peu moins dégoûtante que la lèpre. Elle attaque ordinairement la tête des enfans, et elle est suivie d'ulcères de la plus mauvaise nature, de démangeaisons insupportables, et d'une grande quantité de vermine. Elle est ordinairement précédée d'horripilation et d'une fièvre légère, et elle se termine, comme la petite vérole, par l'éruption d'un grand nombre de petites pustules. Ces pustules, dans les sujets sains, sont grandes, pointues, rouges, suppurant promptement, et s'en vont au bout de neuf ou dix mois. Les sujets malsains conservent cette maladie pour la vie. Les femmes y sont plus sujètes que les hommes.

Les fièvres, celles d'accès, et même les

pleurésies, se terminent souvent, dit-on, par la gale; et cette maladie leur cède souvent la place pour revenir quand la fièvre cesse. Chez les adultes, elle s'empare des mains et des bras avec les jambes et les cuisses, et les couvre d'une croûte sale. Dans la saison humide, la démangeaison devient plus désagréable, et vers minuit elle est insupportable. Le patient qui souffre de cette maladie est souvent couvert de cirons, espèce de vermine extrêmement petite, visible cependant sans l'aide d'une lentille, et qui forme de petits canaux entre l'épiderme et la peau.

On peut trouver la cause prédisposante de toutes ces maladies, dans l'humidité provenant de la situation particulière de cette province. Cette contrée montagneuse, bornée au nord par la baie de Biscaye, et au midi par des montagnes couvertes de neige, est toujours tempérée et généralement humide. Le vent de nord-est, il est vrai, est sec, accompagné d'un ciel clair; mais par tous les autres vents, le ciel est obscurci de nuages. Le vent du nord cause toujours les tempêtes les plus terribles; le N. O. est un peu moins violent; tous deux amènent la pluie en été, et le vent

d'ouest vient en tout temps chargé de l'humidité de l'Océan Atlantique. En mai, juin et juillet, on aperçoit rarement le soleil; mais en revanche, en août et en septembre on voit rarement un nuage. La côte est tempérée, et il y pleut beaucoup moins; mais l'humidité des montagnes est telle, que tous les soins des habitans sont insuffisans, pour préserver leurs fruits, leurs grains et leurs instrumens de fer de l'humidité, de la pourriture et de la rouille. Les fermentations putrides et acides y font des progrès rapides.

Outre l'humidité relâchante du climat, la nourriture ordinaire des habitans contribue beaucoup à la naissance de plusieurs des maladies qui infestent cette principauté. On y mange peu de viande et on y boit peu de vin. La nourriture habituelle est du maïs, avec des féves, des pois, des châtaignes, des pommes, des poires, des melons et des concombres; le pain fait avec de la farine de maïs n'est point levé, ne fermente point et reste dans l'état de pâte.

Ces détails que je tiens de gens de l'art, sont confirmés dans l'ouvrage estimable de don Gaspar Cassal, vieux médecin qui possédait

l'art d'observer et une expérience peu commune, et qui a donné au public une histoire naturelle des Asturies.

Quoique cette contrée soit sujète à une telle variété de maladies endémiques, il en est peu qui produisent plus d'exemples de longevité. Plusieurs individus parviennent à l'âge de cent ans, quelques-uns à celui de cent dix et d'autres à un âge beaucoup plus avancé. La même observation peut s'étendre à la Gallice, où dans la paroisse de S. Juan de Poyo, le curé administra, en 1724, le sacrement à treize personnes, dont les âges réunis formaient quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf ans; le plus jeune de ces individus avait cent dix ans, et le plus âgé cent vingt-sept. A Villa de Fofiñanes, un nommé Juan de Outeyro, pauvre laboureur, mourut en 1726, âgé de plus de cent quarante-six ans.

Quand on considère la température de ce climat, due à son humidité, ainsi que les vents froids de l'Atlantique et des montagnes couvertes de neige, on doit naturellement s'attendre à trouver des exemples d'âges prolongés, des maladies chroniques nombreuses, infirmités qui sont rarement mortelles; tan-

dis que dans les climats plus chauds et plus secs, la nature arrive plutôt à sa maturité, est sujète à des maladies plus aiguës, et, comme les combustibles quand ils brûlent avec une flamme active, est rapidement consumée.

Le médecin d'Oviédo me rapporta un cas trop singulier pour le passer ici sous silence : un jeune homme âgé de vingt-huit ans, qui se plaignait d'une fièvre, fut saigné deux fois sans être guéri; ayant quelques symptômes qui indiquaient un traitement différent, on lui donna un fort purgatif qui lui fit rendre en un jour cent soixante-treize gros vers (le *Teretes*). Cinq jours après il en rendit encore cent vingt-quatre, le lendemain soixante-treize et il mourut.

En sortant de l'hôpital général, nous allâmes avec D. Nicolas Trelles, visiter un hôpital de pélerins dont il est chapelain et confesseur. C'est un bâtiment très-chétif avec une misérable salle, et de nombreuses cellules, au lieu de chambres à coucher. C'est ici que sont reçus et logés pendant trois nuits, les pélerins de toutes les parties du monde, qui vont se prosterner devant l'autel de S. Jacques en Gallice. Quand

ceux-ci arrivent à Oviédo, ils se présentent devant un autel particulier, et chaque homme reçoit dix *quartos*. Si par hazard quelqu'un d'eux meurt, il est enseveli avec plus de pompe que le premier noble de la province, et tous les chanoines le suivent jusqu'à la fosse.

La manie des pélerinages a fort diminué; mais il existe encore ici quelques personnes qui se souviennent du moment où c'était la mode que les jeunes gens comme il faut, soit d'Italie, soit de France, allassent, avant de se marier, en pélerinage à Saint-Jacques; et même encore à présent, il n'est pas rare de voir passer quelques vieillards et plusieurs compagnies de jeunes gens, qui suivent la même route. Nous rencontrâmes douze individus, tous très-beaux hommes, qui venaient de la Navarre en chantant leur rosaire, et se hâtaient d'arriver au couvent voisin, où ils s'attendaient à loger et à recevoir quelqu'argent pour leur voyage.

S. Jacques, si je ne me trompe, fut le premier qui prêcha l'Evangile aux Espagnols; mais il se peut aussi que la dévotion de ceux-ci découle de leur gratitude, et que le respect

de toutes les nations environnantes, qui connaissent la réputation militaire de ce saint, soit une juste récompense de sa valeur invincible, quand, monté sur son cheval blanc, il parut dans les airs combattant les infidèles, et les mit en fuite devant Ramiro, à la bataille de Simancas, l'an 927.

La vue des pélerins me rappela naturellement les reliques, et me fit naître le désir de visiter celles de la cathédrale; je m'adressai pour cela à l'évêque, qui le lendemain matin m'envoya son neveu le chanoine, pour me montrer tout ce qu'il y avait de plus curieux parmi ces trésors. La tradition rapporte, mais je n'entreprends point de justifier la vérité de ce dire, notre bon évêque même ne s'en chargerait pas, quoique mû par une modestie bienséante il considère ce récit comme possible; la tradition, dis-je, rapporte que quand Cosroes, roi de Perse, livra au pillage la ville de Jérusalem, Dieu, par sa toute puissance, transporta un coffre de bois incorruptible, fait par les descendans immédiats des apôtres, et rempli de reliques, depuis Jérusalem, par la route d'Afrique, jusqu'à Carthagène, Séville et Tolède, et de là avec

l'infant D. Pelayo, dans les montagnes sacrées près d'Oviédo, et finalement à l'église cathédrale de S. Salvador. Ce coffre ayant ensuite été ouvert, d'après les ordres du roi Alphonse-le-Grand, en présence des prélats assemblés, ceux-ci y trouvèrent des portions de tous les articles suivans : de la baguette de Moïse; de manne qui tomba du ciel; du manteau d'Elie; des os des SS. Innocens; de la branche d'olivier que le Christ tenait dans sa main quand il entra à Jérusalem; une grande partie de la vraie croix; huit épines de la couronne; le *sanctissimo sudario*, ou le linge tâché de son sang; un morceau du roseau qu'il porta au lieu de sceptre; une partie de son vêtement et de son sépulcre; quelques gouttes du lait de la bienheureuse vierge; le capuchon qu'elle donna à S. Ildefonse, archevêque de Tolède; un des trois crucifix sculpté par Nicodême; et une croix d'or, le plus pur, faite par les anges dans la cathédrale.

« Quiconque, appelé par Dieu, visitera ces « précieuses reliques, obtiendra la remission « d'un tiers du châtiment dû à ses péchés, avec « indulgence pour mille et quatre ans, et « six quarantaines, etc., etc. » C'est ainsi du

moins qu'est conçue la promesse faite au nom du pape, et par l'autorité de l'évêque; cependant je doute beaucoup que cette promesse ainsi exprimée, soit d'accord avec la foi des catholiques. Tous leurs évêques et les hommes instruits, avec lesquels j'ai eu l'honneur de converser, m'ont solennellement assuré que, sans la repentance et une ferme volonté de s'amender, aucun pouvoir sur la terre ne pouvait absoudre le coupable; et que l'église ne prétend avoir aucune autre prérogative touchant les indulgences que celle d'adoucir le châtiment qu'auraient enduré, dans le purgatoire, ceux qui n'auraient point achevé la pénitence ordonnée par l'église pour chaque offense en particulier. Quand ils promettent quarante jours d'indulgences, ou autant de quarante jours qu'il en faut pour mille et quatre ans, ils ne parlent pas d'une manière absolue de jours ou d'années, comme si la durée éternelle pouvait être divisée en portions, et mesurée par le mouvement de rotation de la terre; car ils pensent que l'idée de succession de temps est incohérente avec celle de l'éternité; mais ils entendent, si je les comprends bien, la remise d'une telle portion, ou quan-

tité de châtiment qui serait égale à quarante jours, ou mille et quatre années de pénitence, si leur vie était prolongée jusqu'à un période suffisant pour achever le tout. Quand les points de différence entre les protestans et les papistes auront été clairement et distinctement établis, les sujets de dispute s'évanouiront, ou au moins les parties en litige auront plus de chance d'entrer en accommodement.

Quelques jours après que j'eus examiné toutes ces reliques, le *sanctissimo sudario,* ou le linge sacré, sur lequel le Rédempteur, pendant sa passion, imprima son image, fut exposé dans la cathédrale à huit ou dix mille paysans, rassemblés de tous les villages environnans, et dont la plupart avaient des paniers remplis de gâteaux et de pains qu'ils soulevèrent aussi haut que possible, à l'instant où le rideau qui couvrait la relique fut enlevé, et cela dans la ferme persuasion que ces gâteaux, ainsi exposés, acquerraient la vertu de guérir ou de soulager toutes les maladies. Plusieurs élevèrent aussi leurs chapelets, et chacun avait une chose ou une autre prête à recevoir l'émanation divine, qu'ils supposent s'échapper sans cesse de l'image sacrée de

Notre-Seigneur. Au bout de quelques minutes, un des chanoines baissa le rideau, et la multitude se retira.

Les couvens d'Oviédo ne sont pas très-intéressans; cependant deux d'entr'eux excitèrent ma curiosité : tous deux appartiennent à l'ordre de S. Benoît. Le premier était celui des Bénédictins; je le visitai par rapport au père Feyjoo, dont la réputation s'est étendue jusques chez les nations les plus éloignées. J'entrai dans sa cellule, et conversai avec ceux qui l'avaient vu et respecté pendant sa vie. J'examinai son buste; mais comme il n'avait été pris qu'après sa mort, et lorsque ses traits n'étaient plus animés, ce ne fut que d'après ses ouvrages que je pus former un jugement sur son esprit. Tous ceux qui les ont lus, conviendront avec moi, que pour la littérature en général, il fut le premier écrivain de la nation espagnole.

Je visitai le couvent des bénédictines, principalement à raison de leur grande richesse. Elles ne sont que cinquante, et leur revenu annuel est estimé vingt mille ducats, ou 2,197 liv. sterl. 5 s. 3 $\frac{7}{4}$ d.[1] par année. Elles

[1] Environ 52,500 francs.

nous invitèrent à prendre du thé. J'allai avec le chanoine et mon jeune ami à leur parloir, et elles s'assemblèrent derrière la grille avec l'abbesse. Leur conversation fut animée, et leur maintien parfaitement aisé. Je me hasardai à prier l'une d'elles de chanter : elle était jeune et belle, agréable et délicate, et avait l'air très-intéressant; mais lorsqu'elle eut commencé à chanter un morceau des Litanies, elle me fit tressaillir; car ayant depuis longtemps oublié tous les chants de l'enfance, et n'étant plus accoutumée qu'à chanter au chœur, sa voix était devenue aigre, et blessait les oreilles. Quand nous nous retirâmes, ces dames nous engagèrent à répéter notre visite; mais ma curiosité était satisfaite, et il me restait trop peu de temps pour pouvoir revenir visiter ce couvent qui est digne d'attention par sa vaste étendue et son élégance.

La personne à qui j'étais principalement recommandé, était le comte de Peñalba, homme rempli de moyens, ayant des manières agréables, et une instruction peu commune pour un noble espagnol. J'allai avec lui voir les sources chaudes de *Rivera de Abajo*, à quelques milles d'Oviédo. Leur situation est

charmante, dans une petite vallée entourée de toutes parts de hautes montagnes, à l'exception d'une sortie étroite pour les eaux. Le roc est calcaire, et les eaux ressemblent à celle de Bath pour la température et le goût. La principale source sort du roc, et a près de deux pouces de diamètre. Les bains sont bien conçus et séparés, par un passage frais, des chambres destinées à s'habiller. Ces eaux n'ont point été analysées, ni leurs vertus bien déterminées; mais les maladies pour lesquelles elles sont principalement recommandées, sont les rhumatismes, la paralysie, la jaunisse et la stérilité, cas pour lequel elles sont fort estimées.

Dans le centre de la vallée, sur une petite éminence, est un château avec des tours rondes appelé *S. Juan de Priorio;* et près de là, est une église placée de la manière la plus romantique, derrière laquelle on voit un beau bois de chênes et de châtaigniers.

Nous visitâmes à notre retour une nouvelle manufacture de pétrole établie près de la ville, suivant un plan envoyé de Paris par le comte d'Aranda, et qui, à ce que je crois, est le même que celui inventé par lord Dun-

donald. Cette manufacture ne peut manquer de devenir un objet important, parce que le charbon de terre est très-abondant dans les Asturies, quoiqu'on ne l'aie jamais mis à profit, à raison de son abominable odeur; ce qui provient peut-être du rocher qui le renferme et du soufre dont il est imprégné. Il est reconnu que l'alkali et le soufre forment le foye de soufre, et que rien n'est plus désagréable pour le nerf olfatique que ce sulfure alkalin. Toute la province abonde en marne, en craie, en gypse, en pisolithes, ou pierre à bâtir calcaire et en marbre, et le roc qui touche immédiatement au charbon est entièrement calcaire. Mais si on traversait ce lit, et si on trouvait le charbon placé dans du schiste, je suis persuadé qu'il n'aurait plus une odeur désagréable. A présent, les encouragemens ne sont pas suffisans pour travailler ces mines, parce que le pays abonde en bois, et le préjugé contre le charbon est si fort, que des hommes qui ont la confiance du peuple ne se sont pas fait de scrupule d'attribuer toutes les maladies de consomption qui affligent notre île, à l'usage général du charbon de terre.

La pierre calcaire de cette province est rem-

plie de coquillages fossiles. A l'ouest d'Oviédo, le sol est gypseux, mais on ne fabrique point de salpêtre et on ne voit aucune apparence de terre nitreuse. Les arbres sont l'orme, le frêne, le peuplier, et une espèce de chêne, appelé *robles*, mot qui dérive peut-être de *robur*. Dans les terrains bas on fait deux récoltes dans l'année, en semant après l'orge du maïs ou du lin.

Les charrues aux environs d'Oviédo sont, sans exception, les plus mauvaises que j'aie jamais vues, et peut-être les plus mal conçues que l'on puisse imaginer ; le tout est fait de la manière la plus grossière ; et la meilleure de ces charrues ne peut que gratter le sol qui, étant un terrain fort, demanderait à être labouré profondément. Les herses ne sont pas armées de fer, et on ne s'en sert que pour le maïs ; on ne herse point le froment ni l'orge ; malgré cela le premier vient très-beau.

Les roues des charettes n'ont point de rayons, mais elles consistent en un cercle ou jante de bois, composée de quatre quarts de cercle, et partagée en deux parties par une planche d'environ huit ou dix pouces de large, pour recevoir l'axe qui, étant fixé à la roue, tourne

avec elle, et forme ce que l'on appèle un axe *in peritrocheo*. Quelques-unes de ces roues, destinées à de lourds travaux, sont entourées de bandes de fer, fixées par de longs clous à têtes énormes. J'eus la curiosité de mesurer l'axe, et je le trouvai communément de plus de huit pouces de diamètre, et quelquefois de dix; cependant je dois avouer que je ne fus pas surpris de voir qu'on négligeât cette quantité de frottement dans les Asturies, puisque j'avais observé qu'on lui donnait aussi peu d'attention, même en Angleterre, où jusqu'à ces dernières années, les grands essieux de bois étaient universellement en usage, et où même à présent peu de fermiers ont adopté ceux de fer.

Pour mettre un objet dans le jour qui lui convient, il est souvent nécessaire de le considérer sous les deux aspects les plus opposés. Or il doit être évident, que s'il était possible d'avoir l'axe d'un diamètre égal à la circonférence de la roue, le frottement ne serait pas du tout diminué, mais serait, comme on peut le prouver et comme on la prouvé par les expériences les plus soignées, égal au tiers de tout le poids en mouvement sur une surface

unie. S'il était possible de réduire l'axe à une ligne mathématique, le frottement serait entièrement détruit. Ayant ainsi trouvé les deux extrêmes, l'imagination saisit aisément les proportions intermédiaires. Examinons maintenant ces circonstances intermédiaires avec attention. Il est évident que, dans le premier cas, supposant toujours le plan horizontal, une puissance un peu plus forte qu'un quintal serait nécessaire pour mouvoir trois quintaux; tandis que dans le dernier cas, une mouche communiquerait le mouvement à dix mille quintaux.

Supposons que le diamètre des roues ait quatre pieds, et que celui de l'axe soit de huit pouces, dimensions ordinaires dans les Asturies, quelque chose de plus qu'un quintal en mettrait en mouvement dix-huit; mais, supposant que les roues aient cinq pieds de haut et le diamètre de l'axe deux pouces et demi, alors quelque chose de plus qu'un quintal mettrait en mouvement soixante-douze quintaux, le frottement étant toujours en raison directe des diamètres de l'essieu, et en raison inverse du diamètre de la roue. C'est ici le cas d'observer que, sous le rapport

du frottement, on trouvera qu'il est plus convenable de diminuer l'axe, plutôt que d'augmenter le diamètre de la roue, parce que le frottement sera en proportion du diamètre; tandis que le degré de force étant donné, le poids de la roue sera à peu près comme le quarré du diamètre. Tant que le mouvement est sur un plan horizontal et parfaitement dur, les roues qui sont hautes et par conséquent pesantes, n'ont d'autre désavantage que l'augmentation de leur prix; mais sur les routes de peu de résistance, et sur les montées ou dans les descentes, le poids des roues ne doit pas être mis de côté ni le diamètre négligé. Le poids dans les deux cas agit contre le cheval; mais, relativement au diamètre, il faut faire une distinction en montant une colline; si l'on élève assez l'axe au-dessus de la poitrine des chevaux, pour que la ligne du trait fasse un angle avec la montée, alors on perd dans la même proportion de la puissance [1]. La vérité de cette proposition peut être aperçue en faisant mou-

[1] Cette observation me paraît devoir également s'appliquer au cas où le char se meut sur un plan horizontal; car la perte de force sera toujours proportionelle à l'angle que fera la ligne du trait, avec celle de la direction du char.

voir dans l'imagination la ligne du trait en dessus ou en dessous vers les deux extrémités opposées. Elevez ou abaissez-la jusqu'à ce qu'elle devienne perpendiculaire, toute la force du cheval deviendra nulle, et il n'agira que comme un morceau de bois qui lui serait égal en poids. Si la ligne du trait fait un angle de 45° avec le plan sur lequel le char monte, alors la moitié de la force sera perdue. De cette manière par la composition et la résolution des forces, on pourra établir exactement la proportion de force qui se perdra. En descendant une colline, la diminution du frottement qui est directement comme le diamètre des roues, rend nécessaire de créer un nouveau frottement en les enchaînant, ou au moyen d'une pièce glissante qui empêche leur rotation.

Les habitans des Asturies, peu satisfaits de la quantité de frottemens qui provient d'essieux de bois de huit pouces de diamètre, qu'ils ne graissent jamais, fixent encore deux chevilles aussi de bois, qui retiennent l'essieu à sa place, et qui sont si rapprochées l'une de l'autre, qu'elles le serrent fortement, et cela uniquement à cause du bruit qu'occasionne ce

frottement ; et quoique ce bruit dût paraître propre à endormir les bœufs et à les porter au sommeil, eux et leur conducteur, vu la lenteur de leur mouvement, ce bruit est considéré comme les excitant au travail, et par conséquent rendant inutile l'obligation de leur parler, ou de les piquer avec l'aiguillon. Cette musique qui ressemble au son du cor d'un postillon, se fait entendre depuis le matin jusqu'à la nuit dans toutes les parties des Asturies ; et ce bruit qui, quand il est à une grande distance, n'est pas désagréable même à un étranger, est regardé par l'habitant de ce pays comme une source intarissable d'une jouissance tranquille.

Les bœufs dans ce pays tiennent lieu de chevaux, aussi leur chair y est-elle à bon marché ; elle se vend dix quartos la livre de vingt-quatre onces, ce qui équivaut à $1\frac{7}{8}$ sous par livre de seize onces ; le mouton quatorze quartos la livre des Asturies, ou $2\frac{5}{8}$ sous pour seize onces, compris les droits d'*alcavala*, *millones* et *arbitrio*. L'évêque me dit qu'il se souvenait du temps où les denrées étaient précisément à un prix moitié moindre que celui d'aujourd'hui. L'orge se vend vingt réaux ; le

maïs, ou blé d'Inde, trente ; les haricots, quarante ; le froment de quarante à cinquante la fanega, qui dans les Asturies diffère peu, à ce que je crois, d'un boisseau et demi anglais ; le froment coûte donc 5 s. 4 d. à 6 s. 8 d. le boisseau, ou environ 6 s. prix moyen.

Le lundi, 21 août, j'allai avec mon jeune ami faire une visite de quelques jours à son père à *Aviles*, sur le bord de la mer, à environ cinq lieues d'Oviédo. Le but de cette visite était d'assister à *la feria*, ou fête de l'église, qui dans tous les pays catholiques de l'univers, et même jusqu'à un certain point chez les protestans, est l'occasion de beaucoup de trafic, et passe pour un temps de licence.

La route traverse les montagnes ; on y travaillait alors avec une très-grande dépense ; on s'attachait à la rendre solide, sans viser à l'économie, et on n'avait en vue que l'utilité et la beauté de l'ouvrage. A la distance de quelques milles près d'Oviédo et de même près d'Aviles, on a fait cette route parfaitement droite, très-large, et bombée dans le milieu. Les fondations ont été formés avec de grosses masses de roc calcaire, couvertes de pierres brisées d'une dimension plus petite ; et pour

supporter la voûte ou partie bombée du chemin qu'on craignait qui ne se séparât comme les arches d'un édifice, si elle n'avait pas de support latéral, on a bâti deux murs complets dans toute l'étendue du chemin. Cela contribue certainement beaucoup à la beauté, mais nullement au but principal que l'on s'est proposé. Les côtés de la route plantés d'arbres, offrent une promenade délicieuse aux habitans.

L'ambition des Espagnols, qui leur fait tendre à la perfection, n'est nulle part plus visible que près d'Aviles. L'ancienne route se détournait d'environ deux cent cinquante pas pour éviter une prairie basse et marécageuse; mais maintenant on s'est décidé à avoir, à grands frais, une avenue droite et spacieuse de près de trois milles, comme celles des autres villes. D'Oviédo à Gijon, petit port de mer à l'est d'Aviles, on fait une autre route dans le même genre, et avec les mêmes dépenses.

Aviles contient huit cents familles, deux églises paroissiales, trois couvens et deux hôpitaux, dont un est pour les femmes âgées, et l'autre pour les pélerins allant à S. Iago. Il n'y a point d'autre manufactures que celles de chaussonnerie pour les villages environ-

nans, et de fil pour la consommation de la ville. Aviles est situé sur le bord d'une petite rivière, à environ une lieue de la mer, et la marée s'y fait sentir. Cette ville est de toutes parts entourée de montagnes qui, pour la plupart, sont fertiles jusqu'à leur sommet, et qui sont ou couvertes de troupeaux ou ombragées par le chêne (robles) ou le châtaignier, tandis que les terrains plus bas sont couverts de riches récoltes de froment ou de maïs.

La maison de mon jeune ami est une des plus commodes que j'aie vues. D'après la mode du pays, elle est bâtie autour d'une cour, mais seulement avec la moitié du corridor ordinaire qui, communément, tourne tout autour de la cour, comme on le voit encore dans quelques-unes de nos anciennes villes. Dans cette maison la galerie est large, et ouverte au midi et au soleil levant. Le rez-de-chaussée est entièrement abandonné aux domestiques, à l'exception d'un coin occupé par une chapelle. Les appartemens consistent en une salle à manger, un antichambre, vastes et hauts; l'un à l'ouest, donne sur la rue; l'autre à l'est, a une vue agréable, bornée par la mer;

quatre principales chambres à coucher, et d'autres plus petites. Deux de ces chambres seulement n'ont qu'un lit; les autres en contiennent deux, trois, et dans l'occasion quatre ; car en Espagne, même dans les familles les plus distinguées, trois ou quatre personnes occupent souvent une chambre.

L'habitude réconcilie avec cet usage; et je vois clairement par la coutume d'Ecosse, de France et d'Espagne, que les autres nations ont pu s'habituer à ce qui paraît le plus dégoûtant à un anglais; ce qui est certain, c'est que nous voyons chaque jour dans les cabanes de nos pauvres paysans, que notre nerf olfactif peut être réduit à un tel degré d'insensibilité, que nous pouvons vivre heureux et contens au milieu des ordures et de la malpropreté. A cet égard, aucune nation ne peut l'emporter sur les Espagnols qui, sans dégoût, sans égard à la décence, quand ils logent ainsi plusieurs dans une chambre, couvrent seulement par une serviette, ce que les Français cachent dans des boîtes et enferment dans de petits cabinets où ils tiennent leurs habits.

Cette *feria*, ou fête de l'église (qui par

parenthèse indique l'origine de notre mot *foire*), attire un concours considérable d'étrangers à Aviles, et chaque habitant s'empresse d'ouvrir sa maison pour recevoir ses amis. Dans ce temps on passe la matinée à se promener pour voir les boutiques, les troupeaux et le peuple assemblé dans la foire; et on finit la soirée par danser. Les bals sont donnés par le personnage principal de la ville; et il règne dans cette province éloignée une telle simplicité, que l'on permet aux domestiques et aux paysans de se presser en foule à l'entrée de l'appartement pour voir danser. Les danses les plus en vogue sont l'anglaise, le menuet et la contre-danse, quelquefois la contre-danse française; et vers la fin de la soirée, le fandango.

Le dimanche, 27 août, qui était le quatrième jour de la foire, il fit très-beau temps; le concours du peuple fut immense, la quantité de bétail surprenante, le marché était très-gai; particularité qui peut surprendre un protestant.

Une observation digne de remarque, c'est que dans toute l'Europe le prix des grains diffère peu, tandis que celui de la viande de bou-

cherie, qui n'est pas d'un transport aussi facile, varie extrêmement. Ainsi à Aviles le bœuf coûte moins d'un sou[1] et demi, le mouton $2\frac{1}{16}$ la livre de seize onces, tandis que le même poids de pain est à $1\frac{1}{8}$ sous. On ne fait point de distinction entre les morceaux délicats et ceux qui le sont moins, entre la viande grasse et celle qui est maigre, parce que les prix sont fixés par les magistrats, sans égard à la qualité. On conçoit que d'après cet usage, la viande n'est jamais aussi bonne qu'elle peut l'être quand le marché est libre.

Le gouvernement de cette ville est confié à deux corrégidors, quatre régidors et un syndic, qui est choisi annuellement par le peuple pour soutenir ses droits, pour inspecter la viande et prendre soin, dans toutes les occasions, que justice lui soit rendue.

Pendant mon séjour à Aviles, je découvris, pour la première fois, que les visites que l'on fait sont toujours pour la dame; que le maître de la famille peut librement entrer ou sortir; qu'il n'est point nécessaire de s'informer de lui; et que si la fille est plus belle que sa mère, elle peut, sans l'offenser, occuper seule l'at-

[1] Le sou anglais vaut environ un décime.

tention. Cette idée fut ensuite confirmée dans la capitale, où je vis des hommes introduits chez des dames du premier rang, et les visiter de la manière la plus familière, sans avoir la moindre liaison avec leurs maris, ni même les connaître personnellement.

La science et la pratique de la médecine sont on ne peut pas moins avancées en Espagne, et plus particulièrement dans les Asturies. *Fiat venesectio* est toujours l'ordonnance favorite, malgré le ridicule imprimé à cette pratique par Le Sage, et le raisonnement de Feyjoo qui l'a combattue sérieusement. Quand un mari attentif rencontre le médecin dans la rue, et le presse de venir voir sa femme, *Sangrado* tire en même-temps sa liste de malades et sa montre, lui dit qu'il ne peut pas s'arrêter un moment, lui ordonne d'aller à l'instant chercher le chirurgien et de faire saigner sa moitié, et lui promet tranquillement d'aller la voir dans une demi-heure.

Les paralysies sont certainement très-fréquentes; mais il n'est pas très-sûr qu'elles soient toujours causées par une *plethore*, quoique dans plusieurs cas leur origine provienne de plénitude. *Sangrado* toutefois a une telle

peur de la paralysie, qu'il saigne son patient même dans une hydropisie, ou le laisse languir entre la vie et la mort, en proie à la plus fâcheuse de toutes les maladies, auxquelles l'humanité soit sujète.

A la demande de l'évêque, je visitai un de ses amis, vieux chanoine, que ses médecins menaçaient d'une paralysie. Il avait été saigné deux fois, et il était question de savoir s'il devait encore perdre du sang. J'allai le voir sur-le-champ, et je le trouvai entouré de ses amis, qui avaient tous les yeux sur lui, attendant à chaque instant le coup fatal, tandis qu'assis dans un grand fauteuil, offrant l'apparence d'une parfaite santé, cependant avec un air triste et abattu, il semblait résigné à ce moment terrible, sans qu'il lui restât plus aucun rayon d'espérance. Ceux de ses amis qui en avaient le temps se tenaient auprès de lui; ses voisins se succédaient pour le veiller; mais tous gardaient le silence, excepté ceux qui jugeaient nécessaire de lui demander de temps en temps comment il se trouvait. Aucun n'entrait en conversation avec lui, ni ne lui permettait de prendre un livre. Malgré cette saignée répétée, son poulx était singulièrement plein et

fort. Ce chanoine était d'un certain âge, vivait bien, et ne faisait point d'exercice. Je n'hésitai point sur l'avis que je devais lui donner. A ma demande la chambre fut vidée; il adopta la diète végétale, et fit de l'exercice. Ses craintes se dissipèrent ainsi par degré, et il retourna encore une fois rejoindre le petit cercle de ses amis pour prendre part à leurs amusemens innocens.

D'après le désir que me témoigna mon ami à Aviles, je fus visiter un moine, parent de sa famille, et je trouvai le bon vieillard poussant des cris douloureux que lui arrachaient ses souffrances; il avait la pierre. Le médecin ne lui avait ordonné que le *dissolvent de madame Stevens;* mais ce remède était trop lent dans ses effets, et ne pouvait soulager sa douleur. J'ordonnai l'*Enema moliens*, sous la forme de fomentation chaude, pour qu'il en fit usage sur-le-champ, et qu'il le répétât si le cas l'exigeait; mais la première application lui donna du soulagement; alors tous les moines m'entourèrent, et chacun me consulta sur sa maladie, pour savoir ce qu'il devait faire. Parmi ceux qui me consultèrent, je n'en trouvai pas un qui ne fut attaqué de la pierre, de la gra-

velle ou d'hypocondrie. Je n'en puis assigner d'autre cause que leur vie inactive, et le manque d'espérance vivifiante, deux choses communes chez la gent cloîtrée.

Lorsqu'on m'envoya chercher de chez les moines pour un couvent de religieuses, j'y fus confirmé dans mon idée, que l'homme est formé non-seulement pour la vie sociale, car on la trouve dans les couvens, mais aussi pour les soins domestiques. Si l'esprit n'a pas quelque but en vue, il doit languir et la santé en souffre. Les deux religieuses, dont les amis m'avaient demandé mon avis, étaient hétiques; et je suis convaincu que les autres, qui me consultèrent, penchaient vers le même état. La nature ne les avait certainement jamais destinées à être nonnes. Toute autre considération à part, la sévérité de leur discipline, leur usage de sortir à minuit d'un lit chaud pour entrer dans une chapelle froide, conviennent peu à la délicatesse du sexe féminin et doivent inévitablement ruiner leur foible constitution.

Je fus charmé du bon sens et flatté de la confiance de l'abbesse. Quand elle m'eût décrit un mal de poitrine qu'éprouvait une religieuse, et que je lui eus dit : « Si cette jeune

« dame était ma sœur, je désirerais voir sa « poitrine. » Elle me répondit : « Toutes les « dames sont sœurs du médecin qui les soigne », et aussitôt elle pria la religieuse d'entrer avec moi au parloir, où je vis que c'était un cancer qui la faisait souffrir. Je leur recommandai de s'adresser tout de suite à un chirurgien.

Après avoir passé dix jours très-agréables à Aviles, je fus avec le comte Peñalba en passer autant à *Luanjo*, ou comme on doit le prononcer à *Luanco*.

Luanjo a trois cent soixante-dix maisons, et dix-huit cents ames, dont treize cents vont à confesse et communient, les autres cinq cents sont des enfans. C'est un petit port de mer qui se soutient par son cabolage.

Le chemin d'Aviles à Luanjo suit presque toujours le bord de la mer. Quand nous arrivâmes, le soleil était couché et la nuit close. La maison du comte est massive, et calculée principalement pour la force, afin de résister aux vagues qui baignent continuellement ses bases solides, et qui, se brisant quelquefois contre les murs, lancent leur écume par-dessus le toit élevé, jusque dans la rue; je fus assez heureux pour jouir de ce spectacle pendant

mon séjour. Pour entrer dans la maison, on traverse la remise, et le rez-de-chaussée est occupé par les écuries.

Quand nous arrivâmes, la grande salle était déjà remplie, comme à l'ordinaire, par les voisins, qui s'amusaient à des jeux de cartes; mais comme nous n'étions pas obligés de nous joindre à la partie, qui n'était pas des plus agréables, nous montâmes plus haut, et fûmes prendre possession d'une chambre qui sert quelquefois de salle à manger.

La famille était composée du comte, de la comtesse et de leurs enfans, de ses deux sœurs et de sa mère. Son frère, jeune officier très-aimable, s'y trouvait alors en visite. La famille étant ainsi nombreuse, et la plus grande partie de la maison occupée par les offices, il restait peu de chambres à lit; elles y sont en petit nombre et sur une échelle resserrée. Celle dans laquelle je couchai avait environ onze pieds sur quatorze, et contenait cependant deux lits, un pour moi, l'autre pour le frère du comte. Les murs sont blanchis à la chaux; les planchers sont unis avec la doloire, mais point rabotés; et je ne me souviens pas d'avoir vu de plafond. Les lits n'ont point de rideaux. La

grande salle où nous dînâmes, est un double cube d'environ cinquante pieds sur vingt-cinq; avec de telles dimensions, si elle était bien meublée, elle serait très-élégante.

La manière de vivre tient de l'ancienne hospitalité britannique; la longue table de chêne, environnée de forts bancs, aussi de chêne, était chaque jour bien couverte de mets. Je fus d'abord surpris et dégoûté de l'apparition d'un homme déguenillé et presque nu, qui vint au moment du dîné, se promena autour de la table, parla librement à toute la famille, mais d'une manière presque inintelligible pour moi; il s'assayait quelquefois au bout de la table, ou bien saisissait un os; alors il se mettait à rire et à babiller comme un babouin : cependant, ces manières ne paraissaient offenser personne. J'appris que ce misérable objet était l'imbécille du village; et, comme tel, jouissait du privilége d'aller où il lui plaisait et de faire ce qu'il voulait, sans aucune restriction.

Rien ne peut surpasser la simplicité des manières des habitans de cette province éloignée. Les nations polies seraient offensées de la liberté et de la clarté avec laquelle on y parle

des choses que, dans un état plus avancé de la société, on n'oserait pas même insinuer; cependant, un pareil langage ne cause point de dégoût, ni ne tend point à exciter les passions : mais en même temps des familiarités, qui dans d'autres pays sont regardées comme innocentes, et qui n'étant point prises en mauvaise part, ne causent ni ne peuvent causer de scandale, sont ici, et dans toute l'Espagne, regardées comme très-offensantes; et si elles ont lieu en public, elles excitent une horreur universelle; tandis qu'il n'en est pas de même si c'est en particulier.

Les femmes ne font point usage de rouge, de poudre, de coiffure, ni de bonnets; un simple morceau de ruban fait le tour de leur tête. La jeunesse et la beauté peuvent jouir de leur triomphe avec une parure aussi peu recherchée; mais les femmes âgées, faute de charmes empruntés, n'ont rien qui puisse plaire aux yeux; cependant les hommes ne sont pas sans attention pour elles, ni elles insensibles à leurs attentions. Un négociant de Luanjo avait coupé un petit morceau de tabac, et l'avait roulé avec soin dans une petite bande de papier, pour former ainsi un ci-

garre de la grosseur d'une plume d'oie; il avait eu soin de pincer et d'enlever les deux bouts inutiles [1]; ensuite, avec une mûre délibération, il sortit son briquet, sa pierre et son petit morceau d'amadou (*boletus igniarius*); il en tira du feu, alluma son cigarre, commença à fumer, et trouvant qu'il allait bien, il le présenta à la comtesse; celle-ci s'inclina, le prit, le fuma à moitié et le lui rendit.

Après que la comtesse eut achevé de se servir du cigarre, et qu'elle se fut rejointe à la conversation, au bout de quelques minutes elle ouvrit sa bouche, et en fit sortir un nuage de fumée. Elle vit ma surprise et en demanda la cause. Je la lui dis; et à l'instant, la personne qui fumait aspira deux ou trois fois fortement de la fumée, et m'ouvrit ensuite sa bouche pour me convaincre qu'il n'y restait rien; cependant, après quelques minutes, elle en fit

[1] Cet usage de former de petits cigarres de papier, dans lesquels on met un peu de tabac, est fort répandu en Espagne, sur-tout depuis que la guerre a fait renchérir les cigarres de la Havanne. Il est aussi très-fréquent de voir ces cigarres, une fois allumés, passer de bouche en bouche, comme le dit notre auteur.

sortir une grande quantité de fumée. J'ai vu ensuite que c'était la manière ordinaire de fumer des habitans de ce pays; et ils trouvent que s'ils ne font pas passer cette fumée par leurs poumons, elle devient inutile.

Le gouvernement de Luanjo appartient à un corrégidor, assisté par huit ou dix régidors et deux syndics, qui sont là pour protéger le peuple contre toute oppression. Ces magistrats font une fois l'année un contrat avec le boucher qui doit fournir le marché au meilleur compte possible.

Le terrain, dans toute la province, s'estime par *dia de buyes*, ou la quantité de terrain qu'une paire de bœufs est supposée labourer dans un jour; mais cette quantité diffère dans chaque district. Vers Oviédo, on estime le *dia de buyes* à soixante varas sur trente, ou dix-huit cents varas quarrées. A Luanjo, il est de soixante-quatre sur quarante-huit, ou trois mille soixante-deux varas quarrées; et aux environs de Gijon, il n'est que de soixante-dix sur trente-cinq, ou deux mille quatre cent cinquante varas quarrées; mais en général, le *dia de buyes* peut passer pour un demi-acre [1].

[1] L'acre vaut environ un arpent et demi.

Près Luanjo, le terrain ensemencé de froment produit dix pour un sur la semence, et comme on paye une fanega, ou environ quatre-vingt-douze livres de froment par chaque *dia de buyes*, nous pouvons estimer la rente à environ seize schellings l'acre.

Après avoir passé quelques jours à Luanjo, nous fûmes à *Carrio*, autre maison de campagne appartenant au comte, ou plutôt à la comtesse; car en Espagne, la propriété du mari et celle de la femme sont parfaitement distinctes. Aussi long-temps que celle-ci vit, personne ne peut l'en déposséder; et quand elle meurt, son bien passe à ses enfans; ou, supposant qu'il soit substitué, il est immédiatement dévolu à son fils aîné qui, à l'âge de vingt-un ans, ou plutôt s'il se marie, en prend possession lors même que son père est encore vivant. Si la femme possède des titres d'honneur, elle les porte avec elle à son mari, et les transmet à ses héritiers. A l'époque du mariage, le mari fait une déclaration des effets qui lui appartiennent en particulier, et de ceux qui sont à sa femme, qui possède si bien cette propriété, que si le mari vient à faire faillite, ses créanciers n'ont aucun pouvoir sur

elle; mais si à la mort du mari il se trouve que ses biens ont prospéré, elle peut réclamer sa portion de toutes les économies. Ce dernier usage est certainement très-sage; mais on peut croire que le premier doit souvent donner lieu à la fraude, comme c'est souvent le cas. Il ne manque pas, il est vrai, de considérations pour empêcher les maris d'en abuser : un négociant à Oviédo, en se mariant, donna un faux état de ses biens, dans le but de tromper ses créanciers, si malheureusement il venait à manquer. La femme mourut bientôt après, et ses parens réclamèrent tous les effets qu'il avait mis sur sa déclaration, comme étant la propriété de sa femme; et cet individu, qui était riche avant son mariage, fut ruiné malgré ses réclamations, qui n'eurent aucun effet.

Carrio est une habitation commode, propre et agréable, mais sans la moindre prétention, au milieu d'une contrée fertile, près d'une petite rivière, et n'est pas très-éloignée de la mer. Le comte me montra, dans sa chapelle particulière, un autel d'un seul bloc de marbre, avec l'inscription suivante :

Imp. Cæsari Augusto Divi F.
Cos. 13. *Imp.* 20. *Pont. M.* 10.
Patr. Patriæ Trib. Pot. 32.
Sacrum.

Ce bloc fut trouvé à Cape-Tauris, près l'entrée de *Gijon* (Jixa des Romains). Mariana et Moralès en font mention, ainsi que de deux autres, découverts près du même lieu.

De Carrio, nous allâmes promener à Gijon, port de mer considérable, que les Anglais fréquentent pour y acheter des noisettes et des châtaignes. Il contient environ huit cents familles; ce port, établi et entretenu avec des frais considérables, n'est pas réputé très-sûr; mais il n'y en a point d'autre dans le voisinage qui puisse entrer en concurrence avec lui.

Nous fûmes reçus avec la plus grande hospitalité par D. Francisco Paular Jove-Llanos, capitaine de marine, qui est retiré du service. Un vieil officier, dans tout pays, est un compagnon agréable et sur-tout en Espagne. Je trouvai chez ce militaire tout ce qu'un étranger peut désirer; bon sens, politesse et une grande instruction.

Nous retournâmes le lendemain matin, par

Carrio, à Luanjo, et nous nous arrêtâmes en route dans une belle prairie, près *Candace*, pour prendre part à une petite fête champêtre.

Je trouvai dans le voisinage de *Péran*, et dans le roc calcaire, une riche variété de fossiles étrangers, de coraux, de corallines et de coralloïdes, avec des pétoncles mises à nu par le frottement des vagues; l'examen me fit apercevoir que cette couche allait en s'élevant dans le pays, beaucoup au-dessus du niveau de la mer.

Pendant mon séjour à Luanjo, le comte me montra une ordonnance royale, datée du 22 octobre 1785, statuant que la principale cause de la décadence de l'agriculture était le pouvoir illimité des propriétaires, de faire sortir leurs fermiers à l'expiration de leur bail; et ordonnant qu'à l'avenir, dans les Asturies, le fermier, pourvu qu'il cultivât bien et ne fut pas considérablement arriéré dans ses paiemens, ne pourrait point être mis dehors à l'expiration du bail; laissant au maître et au fermier la faculté d'en appeler devant des experts, qui régleraient la valeur de la ferme, et donneraient une compensation au fermier qui l'avait occupée et qui la quittait, pour les amé-

liorations faites par lui ou par ses ancêtres. Cette partie de l'ordonnance me paraît certainement sage et juste; car elle doit non-seulement exciter l'industrie du fermier, mais encore l'encourager à l'économie en lui montrant qu'il peut immédiatement rendre tous ses gains productifs, et par conséquent porter le sol au plus haut point d'amélioration; mais quant à la sagesse ou à la justice de la première partie de l'ordonnance, je dois avouer franchement que je n'y en découvre aucune. Chaque chose a la valeur qu'on veut bien lui donner; et si des hommes qui désirent occuper leurs capitaux veulent bien augmenter la rente du fonds, pourquoi le propriétaire n'en profiterait-il pas? Dans la plupart des pays, on emploie trop souvent l'autorité, et on en use dans des cas où les choses, naturellement et sans son intermède, se régleraient beaucoup mieux d'elles-mêmes.

Le 11 septembre, je retournai à Aviles, et le comte fut passer quelques jours à une autre maison de campagne, où il me pressa beaucoup de l'accompagner; mais je ne me sentis ni la santé, ni le courage nécessaires pour cette excursion.

La ressemblance entre les Asturies et plu-

sieurs parties de l'Angleterre, est frappante. L'aspect du pays est le même par sa verdure, ses clôtures, ses haies vives, ses rangées d'arbres et ses bois; on y remarque le même mélange de terrains boisés, de terrains arables et de riches pâturages; la même espèce d'arbres, de récoltes, de fruits et de troupeaux.

L'un et l'autre de ces pays souffrent de l'humidité en hiver; cependant ils trouvent dans la même cause un ample dédommagement en été, et tous les deux jouissent d'un climat tempéré, avec cette différence cependant que, quant à l'humidité et à la chaleur, les extrêmes sont plus éloignés dans les Asturies. Dans les terrains à l'abri et peu distans de la mer, on trouve des oliviers, des vignes et des orangers.

Le cidre de cette contrée n'est point aussi bon que le nôtre; mais je ne pourrais pas déterminer si la cause doit en être entièrement attribuée à la manière de le faire, ou s'il n'y a point aussi quelqu'imperfection dans le fruit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y donne peu d'attention à cet article; on ne laisse point les pommes suffisamment long-temps sur les arbres; on ne choisit point les meilleures espèces; on ne les laisse point suer; on n'enlève

point les mauvais fruits et on ne transvase point le cidre quand il s'est éclairci. C'est l'opposé de ce que l'on pratique, soit à l'égard de la liqueur, soit à l'égard du fruit, dans nos meilleures contrées à cidre. Non contens de le transvaser une fois, nos cultivateurs répètent cette opération trois ou quatre fois, si cela est nécessaire, en observant toujours que ce ne soit que quand le cidre s'est entièrement éclairci. Dans ce but, ceux qui sont les plus amateurs veillent le moment où il approche de cet état, pour pouvoir choisir l'instant le plus convenable. Si les habitans des Asturies donnaient plus d'attention à cet objet, leur cidre deviendrait un article important d'exportation qui, avec les noisettes et les autres fruits, attirerait de grandes richesses dans leur pays. Cependant il est certain que, même avec les connaissances les plus étendues, et l'attention la plus minutieuse, ils ne pourraient pas se procurer une liqueur égale en force à celle de nos meilleurs comtés, à cause de l'humidité régnante ; c'est pour cette raison que tout ce qui croît dans cette principauté est inférieur, en qualité, aux productions des climats plus chauds. Les herbes, en séchant, se réduisent à rien, et le bois brûlé sur

le foyer, donne peu ou point de cendres; mais il produit une si grande quantité de suie, que les cheminées en sont continuellement engorgées. L'humidité de cette province est telle, que le gui croît non-seulement sur le chêne, mais sur les pommiers, les poiriers et les épines.

Tout le long de la route d'Aviles à Oviédo, nous trouvâmes la moisson faite, et les habitans, hommes, femmes et enfans, dans les champs, occupés à battre le grain avec des fléaux, parce que dans cette province humide et tempérée, ils ne peuvent pas se servir du trillo.

Leur fléau est très-lourd, et ridiculement long; il n'a pas moins de cinq pieds et le manche est à peu près de la même longueur. Aussi son mouvement est-il très-lent, et la force du batteur très-mal employée. Il faut à ce sujet, nous rappeler les lois du mouvement : on sait que quand un mouvement rapide est communiqué au grain, tandis que la paille demeure immobile, ou quand la paille reçoit le coup tandis que le grain reste dans l'état de repos, celui-ci se sépare de la paille. Quand l'un ou l'autre se meut lentement, l'autre le suit, et il ne s'opère aucune sépa-

ration; mais plus la rapidité de l'un des deux est grande, et plus la séparation du grain est prompte et certaine. Si l'on suppose que la paille et le grain se meuvent avec des vîtesses différentes, l'effet sera en proportion de cette différence. Nous devons toujours nous souvenir que le poids de deux corps qui se heurtent étant donné, la force du choc est en raison directe de leur vîtesse. Ce principe étant convenablement entendu et appliqué, aurait non-seulement depuis longtemps fait bannir les fléaux pesans pour battre les grains plus légers, mais aurait aussi fait abandonner la machine pour battre la monnaie, introduite récemment à Birmingham.

Aucun peuple n'entend mieux l'art de battre que les paysans du Wiltshire, qui préfèrent pour le froment un fléau de trois pieds, pesant environ ving-quatre onces, avec un manche de la même longueur[1].

Les cultivateurs des Asturies ne vannent leur grain qu'à l'aide du souffle de l'air. Ils

[1] Le fléau dont on se sert en Suisse et dans une partie de la France, et qui a un manche de quatre pieds, avec un fléau d'environ deux pieds et demi, me paraît encore

n'ont jamais songé à employer de moyen mécanique pour faire cette opération dans une grange. S'ils voyaient la machine appelée *rotatilis suctor et pressor*, inventée par Reiselius de Wurtemberg, mais découverte par le docteur Papin, et qu'on a apportée de Hollande dans notre île, on peut supposer qu'ils l'adopteraient. Je pense que ni préjugé, ni scrupule ne les en empêcherait, et qu'aucun prêtre fanatique, tel qu'on en a vu dans le nord de l'Angleterre, ne condamnerait l'usage de cette machine comme impie, parce qu'elle nous ôte de la dépendance de la Providence, qui seule doit nous donner le mouvement d'air nécessaire à cette opération.

Quand je retournai à Oviédo, quelqu'un me donna une collection d'ambre et de jayet, qu'on trouve en grande abondance dans cette province; les deux mines les plus considérables de jayet sont dans le territoire de Beloncia; on en voit une dans la vallée appelée *Las Guerrias*, et l'autre sur le côté d'une haute montagne dans le village d'Arcuas, dans la paroisse de *Val de Soto*. L'ambre se trouve

mieux entendu pour pouvoir donner une vîtesse plus grande à la partie qui frappe le blé.

dans des ardoises, et ressemble à du bois; mais quand on les brise, les nodules laissent voir une croûte blanche qui renferme l'ambre jaune, brillant et transparent. Le jayet est une espèce de charbon de pierre, abondant en marcasites, et qui accompagne ordinairement l'ambre. L'histoire naturelle de ces substances curieuses est si mal connue, que tous les faits qui les concernent doivent être recueillis avec soin. Jusqu'à ces dernières années, on n'avait trouvé l'ambre qu'au bord de la mer, où il était apporté par les vagues; mais les différens insectes qu'il renfermait, comme des fourmis et des mouches, prouvaient qu'il était une production de la terre. Maintenant on l'a trouvé fossile, et il établit ainsi le point de réunion entre les bitumes et les résines. Nous le voyons donc, comme un anneau d'une vaste chaîne, dont tout philosophe travaille à découvrir l'origine. Nous le trouvons là dans un pays, où les lits qui le renferment et tous les rochers environnans, chargés de coquilles et de plantes marines, montrent clairement que les uns et les autres sont un dépôt de l'Océan. Je reprendrai souvent ce sujet qui, par sa grande

importance, mérite toute notre attention.

Quand tout le monde commença à parler de l'hiver, je trouvai convenable de me préparer à retourner vers le midi, avant que les montagnes fussent couvertes de neige, qui tombe ordinairement au commencement de novembre, et quelquefois même dans le milieu d'octobre. Je n'étais pas à la vérité en état d'entreprendre un voyage, mais la crainte d'être enfermé dans les Asturies jusqu'au retour du printemps, prévalut sur toute autre considération, et me fit résoudre à partir.

Comme le récit de mon indisposition peut servir pour l'histoire naturelle du pays, je la décrirai brièvement. Le 21 août, étant allé à cheval d'Oviédo à Aviles par un jour pluvieux, je fus complètement mouillé, et à la fin de notre course, comme je n'avais rien à ma portée pour me changer, je laissai sécher mes habits sur mon corps. Je n'eus cependant pas sujet de croire que je m'étais enrhumé, avant de m'apercevoir que je perdais graduellement l'usage de mes membres, sans éprouver ni douleur ni fièvre. Le médecin que je consultai au bout d'un mois, me confina dans mon lit, et m'interdit l'usage du vin,

en ne me permettant que l'eau et les végétaux, jusqu'à ce qu'il m'eut réduit au plus grand état de faiblesse. Je me soumis à ce régime; mais sentant que mon mal empirait rapidement, je le quittai, et par l'usage du quinquina et d'un nouveau régime fortifiant, je regagnai quelque peu de forces; alors me plaçant sur une mule, je me hasardai à entreprendre un voyage vers le midi.

L'évêque et sa famille m'exprimèrent leur inquiétude sur mon départ; cependant, considérant l'humidité de leur climat et l'approche de l'hiver, ils furent assez obligeans pour me laisser entreprendre ce voyage, dans l'espérance qu'un air plus chaud et plus sec pourrait rétablir ma santé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE.

Page 220, ligne 2e. *L'Angleterre a commencé, et l'Espagne a suivi son exemple.*

On ne revient pas de son étonnement après la lecture de ce paragraphe, écrit par un homme aussi instruit que paraît l'être M. Townsend. Buffon mis sur la même ligne que Hans Sloane et Davila, relativement à l'impulsion donnée en Europe à l'histoire naturelle! Hans Sloane, Buffon, Davila, considérés comme les premiers restaurateurs de l'histoire naturelle chez les modernes! Le gouvernement anglais loué comme ayant pris le premier cette science sous sa protection! Que d'erreurs! que de bévues dans si peu de mots! Si l'histoire de cette belle science, qu'il paraît cependant cultiver, n'est pas familière à M. Townsend, qu'il prenne la peine de lire un Voyage fait à Paris par un de ses compatriotes, Martin Lister, il y a plus d'un siècle (*A Journey to Paris. — London* 1699, *in*-8o): il y verra quels encouragemens Louis XIV donnait à toutes les parties de l'histoire naturelle; les sommes payées alors par le gouvernement pour l'impression et la gravure des planches des beaux ouvrages de Tournefort, pour les Mémoires sur l'histoire naturelle des animaux; les cours publics qui se faisaient aux frais du roi, au Jardin des Plantes, sur diverses parties d'histoire naturelle; les collections de tous genres qu'on s'occupait à former; et enfin, avec quelle munificence vraiment royale cette science était dès-lors encouragée et récompensée en France.

(C. A. W.)

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du premier volume.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Page 27, ligne 4, sous le voile, *lisez* sans le voile.
33, 8, montrèrent, *lisez* montraient.
62, 7, consume, *lisez* consomme.
71, 20, de l'écru, *lisez* de l'écorce.
98, 14, poulies moulées, *lisez* poulies mouflées.
127, 20, ou que, *lisez* ou si.
130, 24, du posada, *lisez* du mot posada.
150, 10, à ame venable, *lisez* à ame vénale.
180, 13, absolu, *lisez* absorbé.
206, 3, 25 centimes, *lisez* (25 centimes).
210, 21, et qu'ils ne puissent, *lisez* et s'ils ne peuvent.
231, 24, adoptée, *lisez* adaptée.
233, 2, que la potasse, *lisez* avec la potasse.
241, 5, le ducat, *lisez* le ducat 2 s. 3 d. et demi.
277, 11, du Tage qui, *lisez* du Tage et qui.
300, 4, qu'un pour dix de, *lisez* que dix pour un de.
332, 2, la gangue, *lisez* la charge.
333, 24, au dessus, *lisez* au dessous.
374, 26, chaussonnerie, *lisez* chaudronnerie.





